

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

VOL. XXXII, No 49 — Montréal, 14 mai 1921

10 cents
LE NUMERO



PASSAGE CAPTIVANT

LE PANORAMA

25 cents le numéro chez tous les dépositaires

Contient:

Une grande quantité d'articles et de renseignements sur les actrices et acteurs;
De nombreuses reproductions de studios;
Des scénarios, interviews, des pages spéciales, etc.

LISEZ

La Revue Populaire

20 sous l'exemplaire.

PRINCESS

John B. Hymer & Co. est la principale attraction au Princess, cette semaine. M. Hymer est connu dans toute l'Amérique du Nord et il est inutile de faire son éloge. Nous applaudissons aussi Mary Haynes, Fred Lindsay et les Royal Gascoignes, dans des numéros différents et tous intéressants. Les autres numéros au programme sont de tout premier ordre.

FAMILY

Le théâtre Family ne pouvait faire mieux, pour satisfaire sa nombreuse clientèle que de monter la magnifique pièce que l'on joue cette semaine. Il y a des larmes, des rires, des situations dramatiques qui empoignent le public. Bref c'est un très gros succès. Bravo, le théâtre Family.

MIDWAY

Un programme de vues animées splendide, un orchestre choisi, une salle bien aérée, voilà ce que le Midway offre à ses habitués cette semaine. La grande vue dramatique est superbe et jouée merveilleusement par les meilleurs artistes de l'écran.

MONT-ROYAL

Le Mont-Royal ne désemplit pas à chaque représentation. Ceci est dû aux efforts de la direction qui fait tout son possible pour ne servir à sa clientèle que des vues de tout premier choix. Les vues dramatiques et comiques sont ce qui s'est donné de mieux ont réel depuis longtemps.

SAINT-DENIS

Le théâtre Saint-Denis nous offre cette semaine un programme de vaudeville dans lequel tous les goûts sont satisfaits. Il y a de tous les genres: chant, danse, acrobatie, mimes, comédiens, etc. La vue au programme est également très bien.

CRYSTAL PALACE

Le programme de cette semaine au Crystal Palace est bien fait pour plaire même au plus difficiles. Les grandes vues dramatiques et comiques ainsi que les vues de séries attirent toujours une foule considérable à ce populaire établissement.



Le Vin St-Michel

Pour tous les âges et conditions

L'Usage d'un tonique reconstituant est un besoin de l'existence moderne. Tous les âges trouvent dans le Vin St-Michel le régénérateur par excellence du sang appauvri, le tonique du système nerveux fatigué, le meilleur fortifiant connu.

Lorsque l'appétit fait défaut, lorsque la digestion est difficile, lorsque vous vous sentez fatigué, accablé, prenez un verre de Vin St-Michel: vous éprouverez vite un bien-être indicible, car il dissipe la fatigue et vous donne un regain d'énergie.

Si vous avez un travail fatigant à faire, que ce soit un travail manuel ou de l'esprit, prenez un verre de Vin St-Michel: il vous fournira la réserve de forces et d'énergie indispensables à l'accomplissement de la tâche.

Si vous vous êtes exposé au froid, aux intempéries et que vous sentiez un frisson courir par tout votre être, prenez vite un verre de Vin St-Michel: il vous réchauffera, stimulera la circulation du sang et vous préservera du rhume qui vous guette.

Si vous relevez de maladie et si vous êtes anxieux de recouvrer rapidement vos forces et votre vigueur, ayez recours aux effets bienfaisants du Vin St-Michel—C'est le tonique reconstituant qui vous remettra sur pied vite et bien.

Le Vin St-Michel est un apéritif délicieux, un tonique reconstituant facile à digérer et d'une efficacité prouvée dans des milliers de cas d'anémie, de chlorose, de neurasthénie, de surmenage et de convalescence longue et pénible. Il se prend à la dose d'un verre de vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

EN VENTE PARTOUT

BOIVIN, WILSON & CIE, Limitée, Seuls Agents
468, rue St-Paul Ouest - - - MONTREAL

ABONNEMENT

(Payable d'avance)
Excepté Montréal
et banlieueUn an \$5.00
Six mois 2.50
Trois mois . . . 1.25Heures de bureau :
8.30 à 5.30Le samedi :
8.30 à midi.

10 cts LE NUMERO

10 cts LE NUMERO

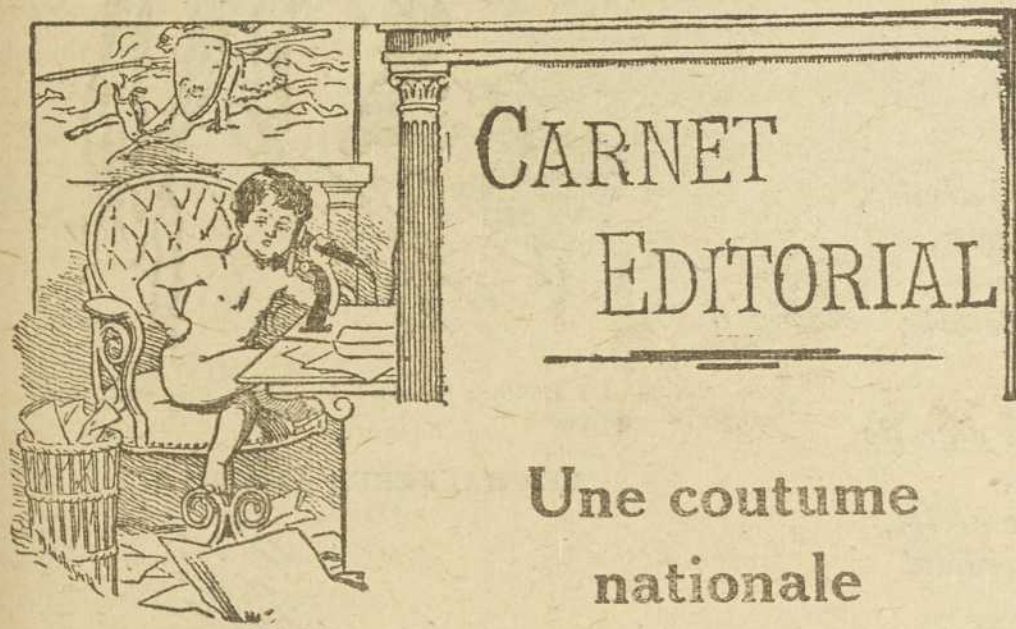
Le Samedi

(Fondé en 1839)

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
129-131-133 rue Cadieux, Montréal. Tel Bell Est 5381Entered March 23rd at the Post Office of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of March 3rd 1879.

AVIS

A NOS ABONNES

Les abonnés chan-
geant de localité
sont priés de nous
donner un avis de 8
jours, l'emballage
de nos sacs de
maille commençant
5 jours avant de les
livrer à la poste.CARNET
EDITORIALUne coutume
nationale

Il ne s'agit de rien autre que les inévitables enterrements de vie de garçon. A moins de vivre comme Robinson Crusoe ou Napoléon sur une île déserte, on ne peut pas ignorer cette coutume aussi ancienne chez nous que le mariage dont elle est un des multiples inconvénients.

Le plus illustre, le plus pingre, le plus rogue et le plus insociable des inconnus se marie-t-il qu'il se trouve inmanquablement quelques amis pour lui organiser un de ces fameux enterrements.

On affuble ce fiancé de titres quelconques et vaporeux: vice-président de l'académie de billard de la Côte Saint-Paul, ex-champion du jeu de croquet, petit-fils d'un vétéran de la guerre des Fénians, secrétaire du cercle paroissial de Sainte-Euphrasie et autres qualificatifs de même farine, puis on dresse la liste des souscripteurs, connus aussi sous le nom d'amis.

Il faut, pour réussir une organisation de ce genre, deux catégories de personnes: le héros de la fête, jamais le même, et les victimes, les malheureux amis, qui ne varient pas.

On sait en effet que des débrouillards, venus au monde bien avant nous, ont dressé les listes des personnes, célibataires de préférence, susceptibles de souscrire à tous les enterrements de vie de garçon. Il y en a pour les avocats, les notaires, les médecins, les journalistes, les commis de banque, les commis de nouveautés, les garçons bouchers, les cochers de fiacre, les apprentis maçons, les concierges, les employés municipaux, les bedeaux, les hommes-mouches et les ramasseurs de mégots.

Les célibataires trinquent à chaque coup, de sorte qu'en additionnant leur taxe à tous les deux dollars qu'ils distribuent ci et là, au cours de l'année, ils en arrivent à boucler difficilement un budget plus élevé que celui d'un père de famille.

La présente saison est particulièrement dangereuse. Il n'est pas bon de compter beaucoup d'amis, ou même d'avoir son nom dans l'almanach du téléphone.

Quelque temps avant que les quelques intimes intéressés entreprennent le rabattage des souscripteurs, le fiancé se métamorphose. Il salue tout le monde dans la rue, donne de généreuses poignées de main vide, offre sa place dans le tramway à un individu qu'il a connu vaguement dans ses premières années, sourit à tous les visages.

Le soir de la fête, il se montre flatté et confus de tous les compliments que contient une adresse composée par lui-même et rentre ordinairement à quatre pattes chez un ami pendant que sa fiancée, toute heureuse de l'estime dont jouit son promis, l'attend chez sa mère avec quelques compagnes.

Mais ces enterrements de vie de garçon ont aussi leur bon côté. Pour deux dollars, une petite somme à tout prendre, les invités s'offrent les meilleurs vins et alcools qui se puissent encore trouver, sans compter que leur participation à cette fête leur donne droit d'aller sabler le champagne chez les parents de la mariée, le matin des noces.

La compensation est appréciable à condition qu'on puisse en bénéficier. Elle est nulle pour les tempérants.

Voilà pour les hommes.

Puisque nous en sommes aux désagréments du conjungo, nous dirons un mot des ennuis que cause aux jeunes filles et jeunes femmes le mariage d'une de leurs amies.

L'enterrement de vie de garçon se chante au moins sur un air gai. Bacchus et le vieux Silène, son compagnon, président à ces réjouissances et enchaînent de guirlandes de fleurs la liberté et l'indépendance du malheureux qui va bientôt allumer le flambeau de l'hymen.

Mais on ne peut rien imaginer de plus triste et de plus coûteux à la fois que les showers ou—pour employer un mot plus français—les "ondées", petite réunion où chaque invitée doit payer sa tasse de thé d'un cadeau destiné à une amie qui s'engage dans le saint état du mariage.

On offre à cette occasion des mouchoirs, des ouvrages de fantaisie, des cadres, des bibelots, des sachets, des bonnets de nuit, des parfums et des ustensiles de cuisine.

A Québec, le pays de l'hospitalité, on a inauguré dernièrement des showers où les amies de la fiancée apportent soit un disque de phonographe, soit un pneu d'automobile...

Fort heureusement, on se contente, l'été, de papiers à mouches et de moustiquaires.

Malgré tout, les enterrements de vie de garçon sont plus souvent un échange de bons procédés entre gens qui se marient, se sont mariés ou se marieront.

Jean LIMOGES.

PROVIDENTIEL



Un instantané du monsieur qui vient de planter des graines de semences.

EN FUITE



"Je crois que je ferais aussi bien de retourner à la maison et de prendre mon huile de foie de morue."

AU RESTAURANT

Le garçon.—Ainsi monsieur se marie?

Le monsieur.—Oui, Eusèbe, j'épouse la plus jolie fille qui soit.

Le garçon.—On dit toujours ça. Et que vais-je offrir à monsieur comme consommation pour enterrer sa vie de garçon?

Le monsieur.—Mais il me semble qu'une bière est toute indiquée.

Le Coeur des Poètes

LE PAON

*Bel animal de pierrerie,
Lorsque je revois, tout à coup,
Flamboyer dans ma rêverie
Tous les indigos de ton cou,*

*Ta gorge verte, mauve, bleue,
Et le rutilant attirail
Que fait tourner ta riche queue
Eclore en rose de vitrail,*

*Quand, l'oeil enluminé j'admire,
Belle image des manuscrits,
Cette robe de cachemire
Toute d'or et de vert-de-gris,*

*Et tes pieds fins et cette aigrette
Sur ta tête de vipereau,
Je m'attendris et vous regrette,
Dame des contes de Perrault!*

*Je songe alors à la rivale
Qui t'a vouée au poulailler,
Et, de ta voix qu'elle ravale,
A fait ce cri rauque et rouillé,*

*Car n'es-tu pas cette princesse
Traînant son costume orfévri
Et qui, partout, se plaint, sans cesse,
Des désagréments de son cri.*

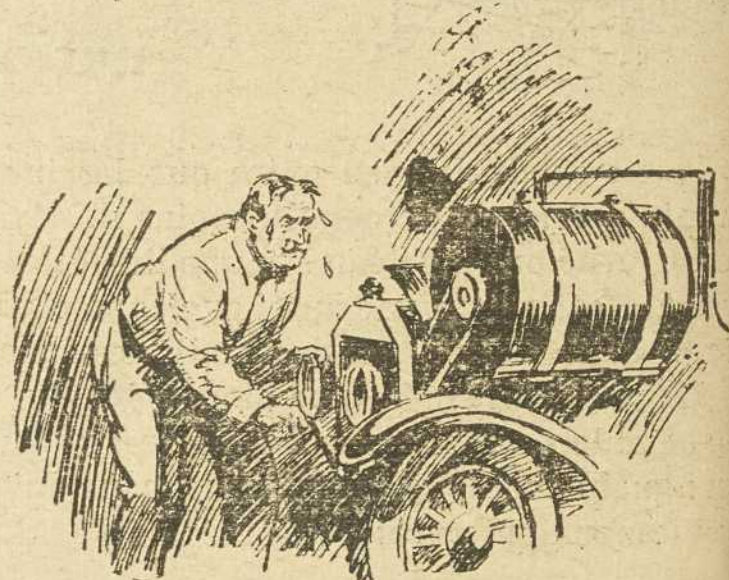
Edmond GOJON.

UN DESESPERE



La femme. — Ah! le lâche, qui veut me quitter!

LE CHAUFFEUR AMATEUR



Un nouveau genre de démarreur automatique.

A L'HOTEL

La marchande.—Puis-je vous offrir quelque chose pour madame, ici présente?

Le dineur.—Non, merci.

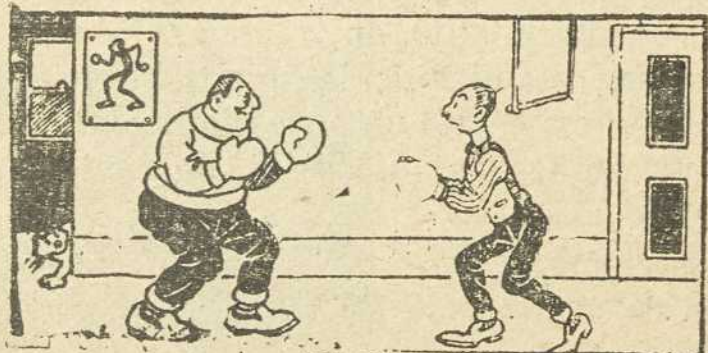
La marchande.—Des bonbons, des fleurs?

Le dineur.—Non.

La marchande.—Une petite rose, une toute petite rose?

Le dineur.—Je vous dis que non, vous êtes trop simple pour vous apercevoir que nous sommes mariés.

LA LEÇON DE BOXE



1. Le jeune Alfred venait de se faire enlever sa blonde par un rival; aussi décida-t-il de prendre des leçons de boxe pour se venger. Il alla trouver un savant professeur de boxe pour prendre des leçons.



2. Dès les premiers coups Alfred vit tout un système solaire; mais il ne se découragea pas et, se cramponnant au trépasse...



3 ...il assomma presque son savant professeur en lui envoyant sur le nez un violent coup de poing.

UN GARÇON CHANCEUX



1. "Viens donc, prend ma main, Jeannot". Mais Jeannot était trop occupé avec son chien. Alors, Arthur qui passait...

POURQUOI

Ernest. — Pourquoi as-tu brisé avec Mlle Henriette?

Maurice. — Parce qu'elle m'aimait trop.

Ernest. — Comment cela?

Maurice. — Voilà: elle a été voir une diseuse de bonne aventure qui lui a dit que son premier mari mourrait au bout de six mois, et que son deuxième mari mourrait après neuf mois de mariage. Alors, elle m'aime tellement qu'elle ne veut m'épouser qu'en troisième lieu, pour me garder toute sa vie.

UN HOMME CHANCEUX



2. prit la main de la belle enfant. Il n'a jamais été aussi heureux de sa vie, le brave Arthur.

UN FEU

Il y a eu un gros feu dernièrement dans une maison de la rue.... Tous les gens ont été sauvés sauf la servante qui n'a pas voulu partir à moins de trente jours d'avance.

SA SURPRISE

La jeune fille de la ville qui voit un concombre, dans le champ :

— Ah, bien, ça c'est drôle, j'avais toujours cru que ça poussait en tranches.

A L'ECOLE

L'instituteur. — Pouvez-vous nommer un animal qui peut vivre sans viande ?

L'élève. — Oui, une mite, ça ne mange que des trous.

ILLUSION



La première fois que l'on peinture la galerie de la maison de campagne.

A L'ÉPICERIE

Le client. — Est-ce que vos œufs sont bien frais ?

L'épicier. — S'ils étaient plus frais qu'ils le sont, ils seraient impertinents.

AU TRIBUNAL

L'accusé. — Je nie la véracité du témoignage de ces gens, je n'ai jamais touché à cette femme, et ces gens en ont menti, car ils n'étaient pas là lorsque je lui ai donné la volée.

LA BRIQUE

Le violoniste. — J'avais huit ans lorsque j'ai appris à jouer le violon.

Un auditeur. — Et quel âge aviez-vous lorsque vous l'avez oublié ?

LA VIE CHÈRE

Le marchand de poissons. — Et puis, vous pouvez le sentir, il est frais.

La cliente. — Il effraie surtout par son prix.

MENAGE MODERNE

Adolphe. — Comment c'est toi qui lave la vaisselle ?

Eugène. — Oui, j'ai voulu épouser une femme députée. Depuis qu'elle est à la Chambre, je ne quitte plus la cuisine.

SUSPECT



LE STRABISME

Un juge qui louchait voit comparaître trois accusés devant lui. Il demande son nom au premier et le deuxième, qui croit qu'on lui parle, répond.

— Je ne vous ai pas parlé, dit le juge au second.

— Je n'ai rien dit, reprend le troisième.

AVEC PROVOCATION

Le juge. — Il n'y a que le fouet capable de punir les individus de votre espèce. Quand on pense qu'un homme de votre taille a osé frapper sur une pauvre femme comme la vôtre.

L'accusé. — Mais, votre honneur, elle passe sa vie à m'exaspérer.

Le juge. — Comment cela ?

L'accusé. — Oui, elle dit tout le temps: "Frappe-moi, frappe-moi, et tu verras si je ne trouverai pas un imbécile de juge pour te mettre en prison".

Le juge. — Libre, allez-vous-en.

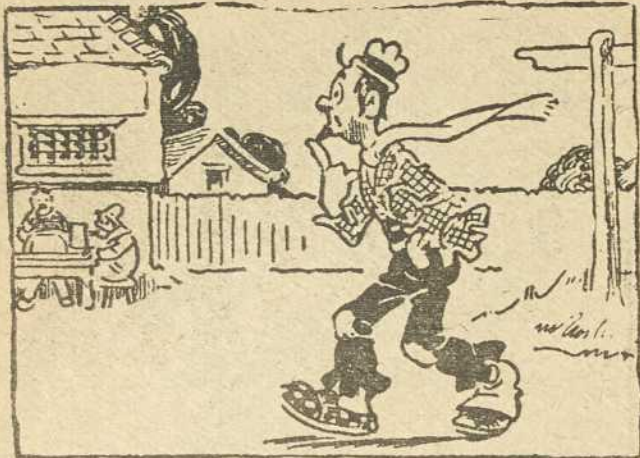
JARDINS DE VILLE



Denise. — Si tu veux, nous allons mettre le champ de fèves ici et le champ de melons là. Qu'est-ce que tu en penses ?

Ludovine. — Charles, tu devrais prendre une assurance sur ta vie.
Charles. — As-tu l'intention de faire la cuisine toi-même ?

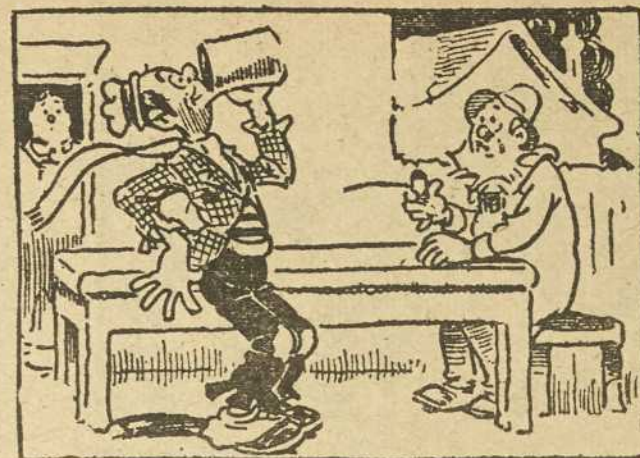
JUSTIN COREAUPIED, LE CHEMINEAU



1. "Vieille chique de tabac noir, ma langue est sèche comme une croute de pain" se dit Justin, "si je pouvais m'humecter la lurette."



2 En passant près de l'auberge des Trois Demiards, il aperçut un pêcheur qui buvait. "Je vous paie un sou contre un écu que je place votre cidre en-dessous de mon chapeau", dit-il au pêcheur. Celui-ci accepta.



3. Justin Coreaupied but tout le bock de notre homme, qui s'écria: "Qu'est-ce que vous faites?" "Moi, dit Coreaupied, je gagne mon pari, je mets le contenu de votre bock sous mon chapeau."

QUELQUES CHANGEMENTS

Un monsieur revient, après vingt ans d'absence, dans son pays natal. Il constate avec plaisir qu'il n'y a rien de changé.

— Le vieil hôtel s'appelle toujours l'Hôtel de Paris?

— Oui, monsieur, seulement, après votre départ, on l'a appelé l'Hôtel Central, le Grand Union, la Grande Junction, le Grand Nord, le Grand Sud, l'Impérial, le Régat, le Relais, l'Empire, le Regent, puis nous avons recommencé le cercle et il s'appelle encore l'Hôtel de Paris.

LE MEME RESULTAT

Le vieil amoureux. — Mais pensez donc, ma chère enfant, à l'avantage d'avoir un mari riche.

Annette. — Un père riche ferait aussi bien mon affaire; épousez maman qui est veuve.

AU RESTAURANT

Le client. — Cette côtelette est détestable; pourtant la semaine dernière vous m'en avez servi d'excellentes.

Le garçon. — Je l'ai cependant prise chez le même boucher.

Le client. — Oui, mais il fallait en prendre du même mouton.

MESAVENTURE

Le visiteur. — Pourquoi êtes-vous ici?

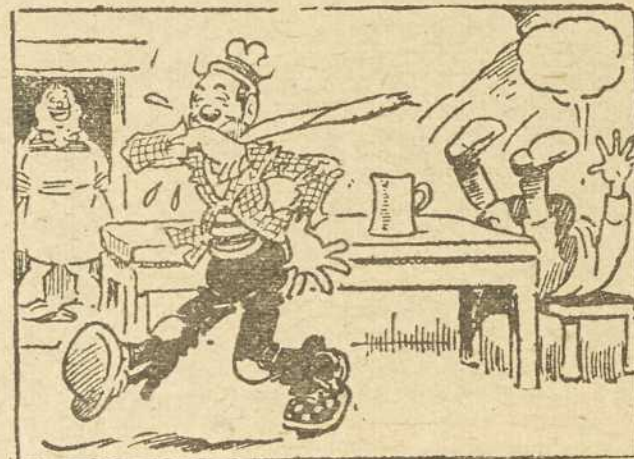
Le prisonnier. — Je suis une malheureuse victime du chiffre 13.

Le visiteur. — Comment cela?

Le prisonnier. — Oui, 12 jurés et 1 juge.



2. ...au même instant la cloche de la porte se fit entendre. Elle laissa son travail pour aller ouvrir.



4. Il partit en s'essuyant la bouche avec sa manche pendant que le brave pêcheur tombait à la renverse de stupeur et d'ahurissement.

LA RAISON

La cliente. — Vous augmentez vos prix, vous me prenez deux fois plus cher pour me nettoyer cette paire de gants que vous m'avez pris il y a un mois pour me nettoyer une robe complète.

Le teinturier et nettoyeur. — Que voulez-vous, chère madame, vous avez deux gants.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1. Notre petite espiègle vient de trouver un nouveau procédé pour nettoyer sa plume-fontaine. Elle plaça la plume dans le bec du syphon, mais...



3. L'oncle entra. Comme il faisait très chaud il résolut de se désaltérer. Il emplit un plein verre de soda et...

UNE INSULTE

Oscar. — Ma fiancée m'a retourné ma bague d'engagement.

Charlot. — Non!

Oscar. — Oui, par colis postal, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'elle a marqué: "VERRE, avec soin".

LE BILAN

Un Turc a eut l'idée de dresser sous cette forme originale, le bilan des malheurs de sa patrie:

La nation ottomane	ABC
Sa gloire	FAC
Ses places fortes	OQP
Ses provinces	CD
Le peuple	EBT
Les lois	LUD
La justice	HT
Les libertés	FMR
Le crédit	BC
Les denrées	LV
La ruine	HV
La honte seule	RST

LA BONNE SERVANTE

Madame. — Avez-vous épousseté la table du salon?

Maria. — Oh, je n'ai pas attendu que vous me le disiez, voilà huit jours que c'est fait, madame.

ENTRE VOISINS

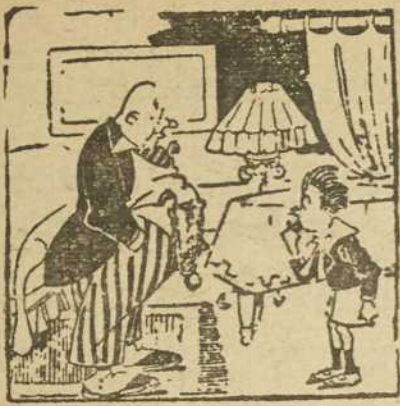
Jeannette. — Je ne vous entends plus vous disputer avec votre mari?

Denise. — Non, nous sommes fâchés.



4. ...il se mit à boire. Il se crut empoisonné. Lorsque Rosette revint elle jugea qu'il était temps d'aller se coucher.

SA HATE



Le père. — Tu sais qu'un jour, Henri, tu deviendras mon héritier.
Henri. — J'espère que ce sera bientôt papa.

INUTILE



Charlot. — J'ai entendu dire qu'ils voulaient vacciner tous les agents de la force publique.
Edmond. — Pourquoi faire, ils n'attrapent jamais rien.

UN BON COEUR

Un monsieur charitable s'approche d'un pochard.

Le monsieur. — Voulez-vous me dire où vous habitez? Je vais aller vous reconduire chez vous.

Le pochard. — Oh, v'êtes un bonne garçonne; je habite 53, Prince of Wales Street, à Auckland (Nouvelle-Zélande).

LES ENFANTS



Maman. — Qui aimes-tu le plus, papa ou maman?
Pierre. — J'aime mieux papa.
Maman. — Mais hier tu prétendais que c'était moi que tu aimais le plus!
Pierre. — Oui, mais j'ai réfléchi et j'ai décidé de me tenir avec mon sexe.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE



Le photographe. — Pouvez-vous sourire un peu, cher monsieur?
Le client. — Oui, monsieur, mais je ne veux pas, je veux envoyer ma photographie à des gens qui veulent venir passer quelque temps dans ma maison de campagne.

UNE BELLE VOIX

Dans un salon une jeune fille est en train de hurler une romance. Un monsieur se penche à l'oreille de son voisin, et lui demande:

— Qu'est-ce que vous pensez de la voix de ma fille?

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites. Attendez que le chat qu'on entend ait fini de miauler.

AUCUN DOUTE



La maman. — Où as-tu trouvé cette balle?
Jean. — Sur le terrain du jeu de golf.
La maman. — Es-tu certain qu'elle était perdue?
Jean. Oh oui, maman, il y avait plusieurs hommes qui la cherchaient.

QUESTIONS SOCIALES



— Impôt sur le revenu, impôt... pulaire, impôt... en lait, impôt sur les blés durs.
— Qu'est-ce que c'est que les blés durs?
— Eh! fourneau! les blés durs c'est... c'est ceux qui servent à faire les pains rassis!



L'ours et le lion

(Monologue comique par Paul Coutlée)

J'ai toujours eu la guigne; je n'ai jamais été capable d'avoir une position. Messieurs les patrons ne sont jamais venus me chercher chez moi pour m'offrir un peu de travail... et beaucoup d'argent. Ce sont des ingrats. Ils ne se doutent pas de ce que je puis faire, et cependant j'ai des dispositions, de très grandes dispositions; je ne sais pas au juste pour quoi, mais j'ai des dispositions tout de même.

Dernièrement, je me suis lassé de les attendre et je me suis trouvé moi-même une position, une position sociale dans un cirque de passage dans notre ville. Il ne s'agissait que de remplacer l'ours qui était mort la veille d'une indigestion de peanuts salées. J'acceptai la position et deux piastres par jour. J'endossai une peau d'ours et j'entrai dans la cage. Tous les visiteurs venaient m'admirer et chacun disait en me voyant: "Quel beau gros (t)ours blanc." Je n'avais qu'à me promener de long en large dans ma cage et à grogner. C'était pas trop esquintant.

Autour de moi et au-dessus il y avait d'autres cages avec d'autres animaux tous aussi féroces que moi.

Sur ma tête, se trouvait un immense lion numide qui rugissait comme une belle-mère six mois après le mariage de sa fille. Le lion se promenait sur ma tête en faisant un vacarme épouvantable. Tous les échos des environs en étaient impressionnés. J'avais la chair de poule sous ma peau d'ours et je tremblais comme un lapin.

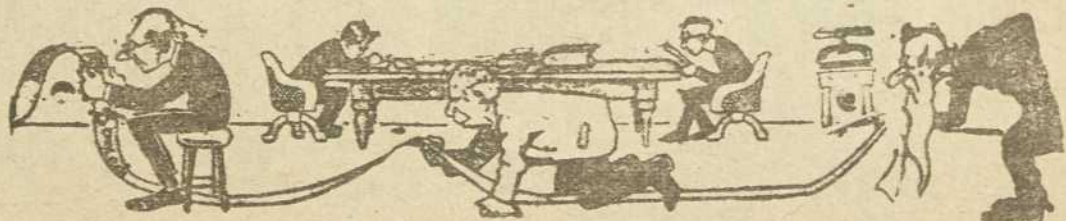
Tout à coup — ah! quand j'y songe — le plancher de la cage du lion céda sous son poids et la sale bête tomba dans ma cage. Bing! Boum! Patatras! Ah, quel moment! Vous voyez ma situation. J'étais plus mort que vif. Je sentis ma fin venue. Je me blottis dans un coin et j'attendis la mort.

Le lion, revenu de son étourdissement, poussa deux ou trois grognements, se releva sur ses quatre pattes et fendit l'air avec sa queue. Il jeta un regard de mon côté et m'aperçut, écrasé dans le coin de la cage. Il ouvrit une large gueule. Ça y était. Ma dernière heure avait sonné!

Alors, oubliant mon rôle d'ours, mes deux piastres par jour, le cirque, etc., je me jetai à genoux et de toute la force de mes poumons je m'écriai: "Arrêtez, monsieur le lion, arrêtez, j'ai deux enfants à nourrir et une femme à subir".

Cette phrase sembla émouvoir le lion; il s'approcha de moi et de sa voix la plus mélodieuse, il me glissa dans le tuyau de l'oreille:

"Taisez-vous donc, entre canayens on s'mange pas".



UN BON MARI

Sa femme.—Tu es rentré à deux heures hier soir... oh! ne nie pas, j'ai entendu sonner les deux coups de la pendule.

Le mari.—Attends, attends, je vais t'expliquer, la pendule a commencé à sonner dix heures, alors pour ne pas te réveiller, je l'ai empêché de continuer.

LES TOURISTES

Le guide.—Ce château a été construit par l'empereur Charlemagne.

Un touriste.—Pourquoi diable l'a-t-il construit si loin de la gare du chemin de fer.

PAS POSSIBLE

Madame.—Est-ce que le thermomètre descend?

Brigitte.— Il ne peut pas descendre, madame, car il y a un clou qui le retient.

LA BRIQUE

L'ancienne jeune fille.—Oui, monsieur, j'ai conservé tous les cadeaux que j'ai reçu lorsque j'étais jeune fille.

Edmond.— J'ignorais, mademoiselle, que vous collectionniez les antiquités.

COMPENSATION

Charles.—Mais qu'est-ce que tu as, tu n'as pas l'air heureux depuis ton mariage.

Eugène.—Je suis complètement découragé; je n'aurais jamais cru qu'une femme put coûter aussi cher.

Charles.—Cela coûte peut-être cher, mais en compensation, ça dure si longtemps.

UN CHANCEUX



— Qui donc a prétendu qu'il était malheureux d'être gros?

COMPARAISON

Jeannette.—Comment, tu me traites de dinde.

Armand.—Mais au prix où on les vend actuellement, il me semble que la comparaison est plutôt flatteuse.

LA RAISON

Lucien.—Il fait bien sombre chez toi.

Armand.—Oui, c'est une idée de ma femme, elle tient les persiennes fermées afin que les voisins croient que nous sommes partis en villégiature.

CHEZ LE MARCHAND DE MEUBLES

Le commis.—Vous voulez avoir une table... tournante?

La cliente.—Oui, une table pour faire venir les esprits.

PENSEE

Une bougie éclaire mieux qu'un coup de poing en pleine figure, qui, pourtant, fait voir trente-six chandelles.

GRANDEUR ET DECADENCE

—Croyez-vous, ces hommes... vouloir interdire les talons hauts... ils ne savent pas quoi inventer pour abaisser la femme.

LA LOI DU PLUS FORT

Paul.—Qu'est-ce que tu prends après ton déjeuner?

Albert.—Ma femme préfère le thé; moi, le café.

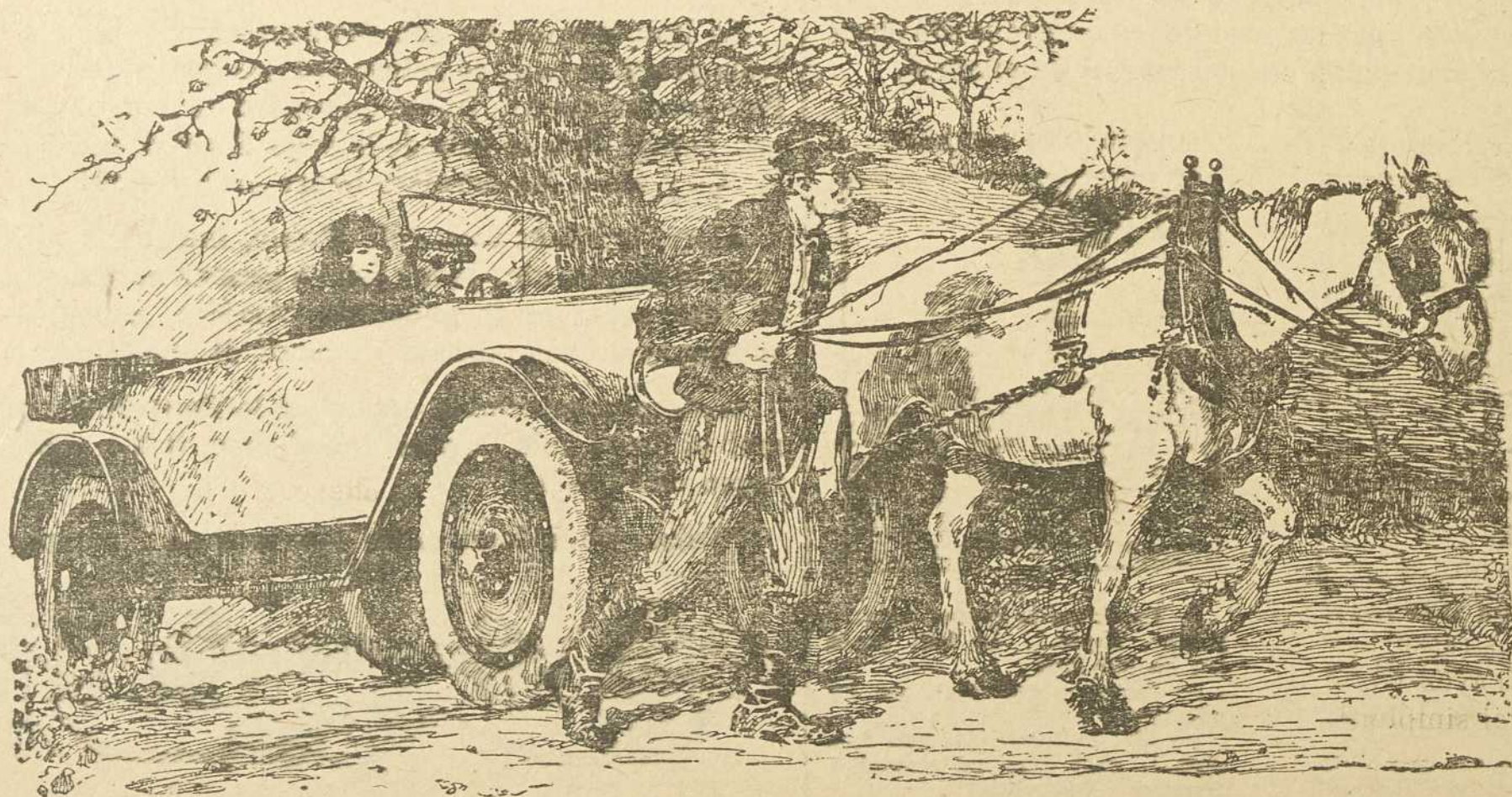
Paul.—Alors vous faites les deux?

Albert.—Non. Nous avons convenu d'un arrangement.

Paul.—Lequel?

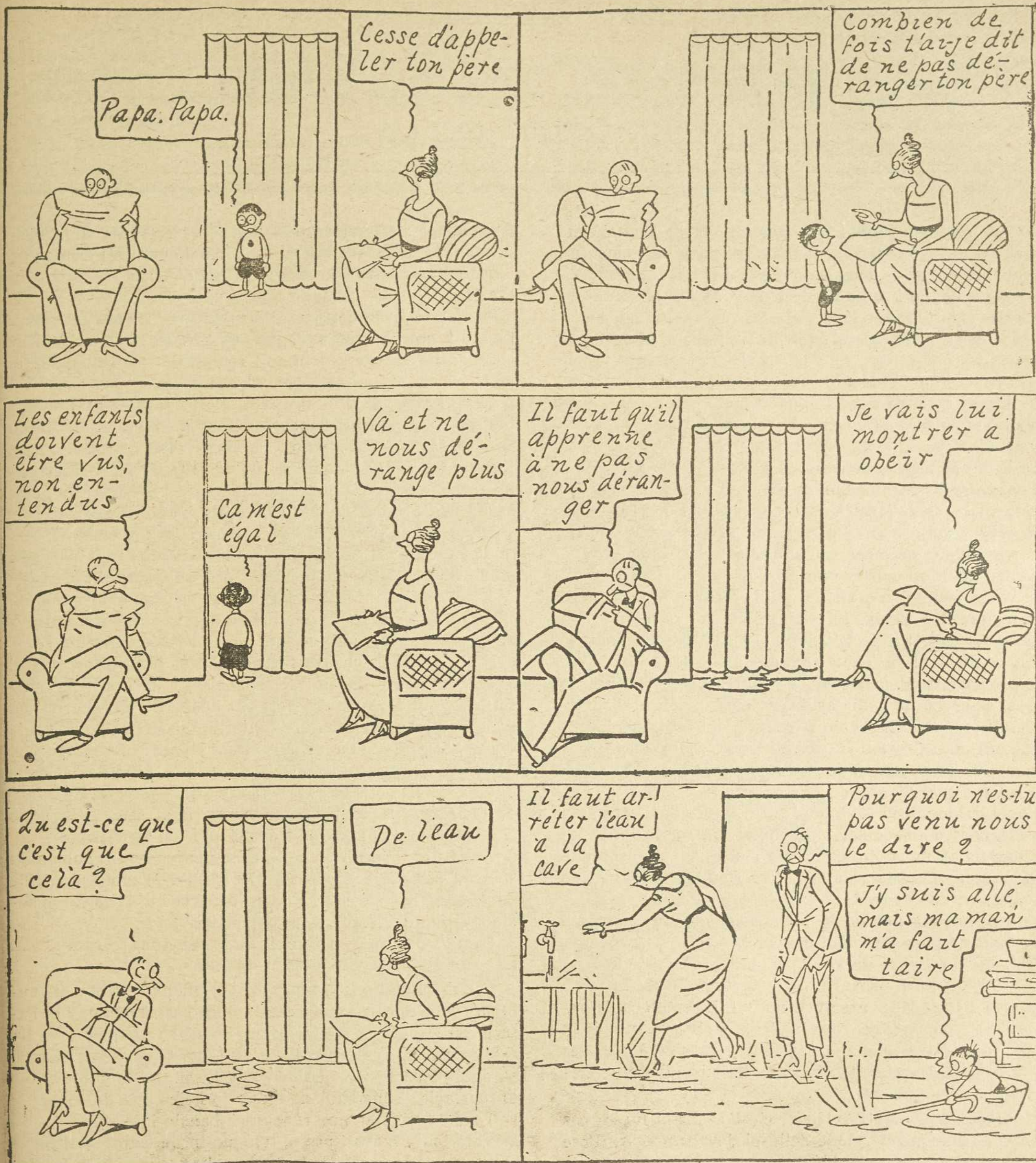
Albert.—Nous prenons du thé.

LES PRIX



Yvonne. — Je n'aurais jamais cru avant que le pouvoir d'un cheval coûtait plus cher à l'heure que le pouvoir de 60 chevaux.

LE JOUR DU REPOS



LE GARÇON PRATIQUE

Le patron.—Avez-vous mis à la poste les deux lettres que je vous ai données?

Le garçon.—Oui, monsieur, mais vous vous étiez trompé, vous aviez mis un timbre de trois sous pour la lettre qui va en France et un timbre de cinq sous pour la lettre qui va à Québec. Mais rassurez-vous, j'ai réparé le mal.

Le patron.—Qu'avez-vous fait?

Le garçon.—J'ai simplement changé les adresses sur les deux lettres.

AU MAGASIN DE CHEVEUX

L'employée.—Votre pièce de monnaie est fausse, madame, elle n'est pas bonne.

La cliente.—Eh bien, les cheveux que vous m'avez vendus étaient faux également et je ne m'en suis pas plainte.

AU FRONT

Le lieutenant.—Etes-vous blessé?

Le pioupiou.—Non, mais je me suis amusé à compter les ennemis que j'ai tué durant l'attaque et je me suis mordu la langue en comptant mon trois cents trente-troisième ennemi.

NOUVELLE INEDITE

LES DEUX FILLEULES

Par LOUIS ROLAND

Quand le vieux général Mortimer mourut, son départ causa bien des regrets comme il arrive pour tous ceux qui ont fait beaucoup de bien mais bien des convoitises s'éveillèrent, comme à la mort de tous ceux qui laissent une grosse fortune derrière eux.

Les pauvres de l'endroit et les établissements de bienfaisance des environs eurent leur part—très large—quelques dons plus ou moins importants furent légués à de vieux domestiques ou à d'anciens amis et enfin, une clause spéciale de son testament spécifia ce qui devait être fait de sa fortune et de sa splendide propriété.

Après les donations diverses, il restait encore plus d'un million; la résidence, presque princière, avec son mobilier somptueux et les antiquités qui s'y trouvaient, était estimée à peu près autant. Le tout était légué, indivis, à Marguerite Helder sa filleule préférée, ou, en cas de mort de celle-ci, à son autre filleule Lucie Sontag.

Le vieux général n'avait, en effet, plus de famille; ces deux jeunes filles seules lui en avaient un peu donné l'illusion mais autant il s'était attaché à Marguerite dont le caractère doux et le cœur aimant avaient ensoleillé sa vieillesse, autant il éprouvait d'indifférence, presque de froideur pour Lucie qu'il savait envieuse, jalouse et dissimulée. Rien d'étonnant donc à ce qu'il eût favorisé sa préférée, tout en prévoyant le don de ses biens à Lucie plutôt qu'à des étrangers si le malheur voulait que Marguerite vint à disparaître.

Quand la teneur du testament fut connue, Lucie éprouva un sentiment d'atroce jalousie envers son amie, elle lui jura une haine mortelle mais avec son esprit de profonde dissimulation, elle se garda bien d'en rien laisser voir. Elle se promit au contraire de capter la confiance de Marguerite, d'agir par ruse et de se faire céder quelque jour une bonne part de l'héritage tant convoité.

M. Sontag, le père de Lucie, n'était pas moins furieux que sa fille; il avait autant de jalousie qu'elle mais moins de finesse. Quand il poursuivait un but, il remplaçait l'habileté par la violence, ce qui lui réussissait quelquefois et le plan qu'il élaborait immédiatement pour s'emparer des biens légués à Marguerite était ni plus ni moins que criminel au suprême degré.

L'héritage reviendrait à Lucie, c'est-à-dire à lui en cas de mort de Marguerite, donc celle-ci devait mourir. Il se familiarisa vite avec cette idée et n'eut plus ensuite qu'un souci: savoir comment il mettrait son projet à exécution sans éveiller les soupçons. Il se garda bien, naturellement, de confier ses projets à sa fille qui eût sans doute reculé devant d'aussi infâmes moyens.

La douce Marguerite, loin de se douter de tout ce qui se tramait contre elle, pleura le vieux général comme elle l'avait aimé, avec tout son cœur et se promit de continuer elle-même l'œuvre de son parrain en faisant le plus de bien possible autour d'elle.

C'est avec ses dignes sentiments dans l'âme qu'elle écrivit au notaire qui avait le dépôt du testament, en le priant

d'annoncer son arrivée pour les jours suivants, à la résidence du général où elle allait s'installer définitivement.

En même temps elle envoya un mot à Lucie Sontag pour l'inviter à passer quelque temps auprès d'elle.

Par le retour du courrier, l'héritière reçut deux réponses; l'une du notaire l'avisant que son arrivée était annoncée, chose utile car le personnel renouvelé depuis quelques mois ne la connaissait pas. L'autre lettre provenait du père de Lucie; sa fille, disait-il, était charmée de l'invitation mais ne pouvait l'accepter pour le moment en raison de certains empêchements. La vérité était que M. Sontag, reconnaissant la provenance de la lettre, l'avait interceptée avec le pressentiment qu'elle pouvait servir à ses plans et il avait été très satisfait de cette indécatesse car il y avait trouvé la possibilité de brusquer les événements.

Son plan était de la plus grande simplicité et par cela même d'une effrayante précision qui en assurait la réussite.

Il enverrait tout d'abord sa fille en voyage pour quelques jours chez des amis, bonne précaution afin que son attitude ou quelque parole imprudente ne vint pas éveiller les soupçons de Lucie qu'il savait rusée et très perspicace, puis il agirait en toute liberté. Il connaissait un individu sans scrupules qu'il enverrait à la résidence de Marguerite où il se ferait engager comme domestique pour quelques jours chose peu difficile en se présentant comme un malheureux dénué de ressources et faisant appel à la pitié de la jeune fille. Une fois dans la place, il n'y aurait plus qu'à profiter de l'occasion favorable pour verser dans le breuvage de Marguerite un poison foudroyant qu'il lui remettrait.

Il était sûr de l'homme, d'abord parce qu'il connaissait sur son compte des choses graves qu'il le menacerait de dévoiler en cas de refus et ensuite parce qu'il saurait le décider avec une généreuse récompense.

Plan atroce mais simple, nous le répétons, et qui devait s'accomplir avec une sinistre facilité.

Les machinations humaines les mieux combinées oublient pourtant de tenir compte d'un grand facteur: le hasard qui les déjoue parfois d'une manière inattendue et les retourne impitoyablement contre leurs auteurs. Ce hasard, en quoi consiste-t-il quelquefois? En un geste imprévu, en un obstacle si insignifiant qu'on le dédaigne, qu'on ne le voit même pas, en une rencontre banale inattendue... Si, à Waterloo il n'avait pas plu le matin, le terrain suffisamment sec eût permis à Napoléon d'employer immédiatement son artillerie et il gagnait la bataille; les conséquences en eussent été incalculables. Sans cette pluie, le sort des nations européennes aurait été tout différent, la forme entière du dix-neuvième siècle en aurait été affectée et peut-être n'aurions-nous pas eu l'effroyable guerre de ces années dernières et la plus formidable encore qui ravagera le monde, probablement dans peu d'années. Prodigeuses conséquences d'un fait banal comme celui d'une pluie d'été!

M. Sontag avait médité un crime; le crime allait s'accomplir, plus épouvantable encore que ne l'avait rêvé son auteur mais il devait épargner la victime désignée. Et que fallut-il pour cela? Simplement qu'un enfant jouât aux bil-

les sur le trottoir devant la demeure que Marguerite allait quitter pour se rendre à sa nouvelle résidence...

En sortant de chez elle, elle mit le pied par mégarde sur une de ces billes qui lui fit perdre l'équilibre; la jeune fille tomba et, dans sa chute, se luxa un poignet. Accident assez douloureux et surtout, pensa-t-elle, contretemps fâcheux qui lui fit remettre forcément son voyage à quinze jours ou trois semaines.

Elle s'en consola vite cependant et, pour n'inquiéter personne elle n'en avisa pas le personnel de la résidence qui ne savait d'ailleurs pas exactement quel jour elle devait arriver.

Pendant ce temps, fidèle à son programme, M. Sontag avait décidé sa fille à un voyage d'agrément et s'était mis en relations avec le sinistre individu qui devait empoisonner Marguerite.

Lucie avait tout d'abord été un peu surprise de l'idée de son père mais, craignant qu'il ne changeât d'avis, elle s'était empressée d'en profiter. Elle était allée, pour commencer, chez une de ses anciennes amies de pension et le hasard avait voulu que celle-ci eût appris l'accident survenu à Marguerite; elle le raconta. Immédiatement une idée germa dans la cervelle de Lucie, idée, disons-le, dans laquelle c'était surtout l'espièglerie qui dominait. Elle se doutait bien que "l'héritière" devait aller s'installer dans la résidence du vieux général et elle devinait sans peine que son accident lui faisait différer cette prise de possession. Le personnel de la résidence ne connaissait pas les deux filleules, dans ces conditions rien n'était plus facile à Lucie de se présenter comme étant Marguerite et de jouer à la "dame de la maison" pendant quelque temps. Marguerite ne s'en fâcherait certainement pas car elle n'y verrait qu'un simple amusement, une mystification sans importance. De son côté, Lucie comptait bien mettre à profit ce règne de quelques jours pour s'emparer de quelques bijoux ou bibelots précieux.

Elle donna un prétexte quelconque à son amie de pension et la quitta.

Le soir même, elle arrivait à la luxueuse demeure de celui qui avait été son parrain.

Elle fut accueillie avec beaucoup plus de confiance encore qu'elle ne le supposait; la méprise des domestiques fut aussi complète que naïve et Lucie put réellement se croire la réelle maîtresse de l'endroit. Elle connaissait d'ailleurs fort bien la maison et son attitude et les souvenirs qu'elle évoqua confirmèrent les braves gens du "châ-

teau" dans leur erreur. D'autre part, Lucie enchantée de jouer ce rôle et voulant ressembler le plus possible à Marguerite dont le caractère affable était connu, se montrait douce comme elle et prodigue de bonnes paroles envers chacun.

Deux jours plus tard, ce fut donc avec bienveillance qu'elle accueillit la requête d'un pauvre diable qui demandait de l'ouvrage, ne serait-ce que pour quelque temps. Il n'y avait besoin de personne mais Lucie ne voulut pas perdre l'occasion de soigner sa réputation; elle fit venir l'homme, l'interrogea elle-même et lui demanda ce qu'il savait faire.

—Un peu de cuisine, répondit-il, mais j'accepterais très volontiers n'importe quel travail d'intérieur, le nettoyage des parquets, des meubles, quoi que ce soit...

Dix minutes plus tard, l'homme était engagé; il devait se rendre généralement utile et avait, en conséquence, accès un peu partout dans l'intérieur de la vaste maison.

C'était tout ce qu'il voulait.

Le pauvre diable semblait très reconnaissant du travail qu'on lui avait procuré et il s'efforçait de rendre service à chacun en l'aidant dans sa besogne. Quelqu'un, pourtant, qui l'eût observé avec soin eût remarqué son allure parfois étrange et comme inquiète, compliquée de la nervosité passagère d'un homme qui médite un mauvais coup.

Sans avoir eu l'air d'y attacher de l'importance, il s'était renseigné sur les fonctions de chacun, et il avait paru prendre en amitié toute spéciale la femme de chambre attachée au service de l'héritière. C'était une bonne grosse fille, sans malice et sensible aux compliments il ne les lui ménageait pas, ce qui faisait qu'elle le voyait évoluer autour d'elle avec un plaisir évident.

Le soir elle préparait un verre d'eau qu'elle déposait sur un plateau pour la chambre de sa maîtresse puis elle s'absentait quelques instants pour une banale commission. L'homme saisit cet instant; d'un geste rapide, il vida dans le verre le contenu d'un petit cornet de papier puis, avec l'air le plus indifférent du monde, au retour de la servante, il reprit la conversation commencée.

A dix heures du soir tout le monde dormait dans la maison mais parmi tout ce monde, il y avait une personne qui ne devait plus jamais se réveiller. Lucie, à peine couchée, avait aperçu le verre d'eau, ayant soif, elle l'avait avalé d'un trait puis avait reposé sur l'oreiller sa tête qu'un bourdonnement étrange envahissait; elle voulut se lever,



Immédiatement une idée germa dans la cervelle de Lucie...

appeler, les forces lui manquèrent, une convulsion rapide l'agita puis elle ne bougea plus.

Elle était morte. M. Sontag avait bien choisi son poison, l'effet en avait été foudroyant.

Le lendemain, la maison était en véritable révolution; la découverte de la mort de celle que l'on croyait Mlle Marguerite avait plongé le personnel dans la stupeur et l'effarement. Un médecin, jeune homme du voisinage, avait été appelé mais il lui avait été impossible d'établir nettement la cause du décès. Le verre qui avait contenu l'eau avait disparu, enlevé on ne savait par qui mais, dans le bouleversement, personne n'avait remarqué ce détail. Le médecin interrogea tout le monde et conclut à la rupture d'un anévrisme pour éviter à la pauvre morte l'espèce de profanation d'une autopsie inutile.

Le surlendemain, le cadavre était mis dans le cercueil et on le dirigeait déjà vers l'église pour la cérémonie funèbre quand on vit arriver M. Sontag. Il avait appris la triste fin de l'héritière et, toutes affaires mises de côté était venu lui rendre les derniers devoirs.

Son attitude correcte et digne fit bonne impression mais si on eût pu le voir, au retour, une fois rentré dans la chambre qu'on lui avait attribuée, cette impression aurait été toute différente. Abandonnant toute contrainte, M. Sontag se livrait maintenant à une joie non équivoque; il avait appelé son complice, l'avait chaleureusement félicité et grassement payé, puis il lui avait conseillé de disparaître au plus vite, d'aller même loin, très loin où personne ne le connaîtrait, ce que l'autre s'était empressé de faire.

Le même jour, M. Sontag partit en promettant de revenir bientôt pour s'occuper des intérêts de la maison et le long du parcours, il fit les rêves les plus dorés. Il lui tardait d'être rentré et de voir également revenir sa fille pour lui apprendre la "bonne" nouvelle.

Il lui écrivit chez l'amie où elle était allée; la réponse qui lui revint l'intrigua. Lucie n'était restée là que fort peu de temps puis était partie sans dire où elle allait. M. Sontag se sentit vaguement inquiet puis il se raisonna.

— Quelque caprice d'enfant gâtée, se dit-il, elle va rentrer ici d'un instant à l'autre.

Huit jours s'écoulèrent sans nouvelles; maintenant M. Sontag n'y comprenait plus rien et vivait dans un état d'agitation extrême. Il finit par trouver un semblant d'explication à ce silence incompréhensible.

— Lucie, pensa-t-il, a dû apprendre la mort de Marguerite et elle sera allée à la résidence du vieux bonhomme. Là, elle aura été tellement absorbée par les affaires qu'elle n'aura eu ni le temps ni la pensée de m'écrire.

Il n'arrivait que difficilement à se convaincre de la justesse de ce raisonnement et l'inquiétude devenant de l'angoisse, il prit le parti de s'en assurer par lui-même.

Quelques heures plus tard, il sonnait à la grille de la superbe maison.

Là personne n'avait vu et ne connaissait une demoiselle Lucie Sontag...

Que faire? A qui s'informer? Où écrire? Il n'y avait qu'à attendre mais cette absence inexplicable prenait toutes les apparences d'un malheur inconnu et terrible...

M. Sontag, l'esprit torturé, allait s'en retourner chez lui où peut-être, à l'heure actuelle, espérait-il, sa fille était de retour, quand son attention fut appelée par une voiture qui entrait dans la cour.

— C'est elle! s'exclama-t-il.

Et il descendit précipitamment à la rencontre de sa fille qu'il avait vaguement distinguée à l'intérieur du véhicule.

Brusquement il s'arrêta et devenu subitement pâle, il se passa une main sur les yeux, se croyant dupe d'une hallucination.

C'était Marguerite Helder qui venait de descendre de la voiture...

— Vous! vous! dit-il d'une voix qui avait peine à sortir de sa gorge. Mais vous n'êtes donc pas morte?...

La jeune fille paraissait très émue.

— J'ai appris, par les journaux, répondit-elle, qu'on avait en effet enterré quelqu'un sous mon nom ici; c'est une étrange histoire à laquelle je ne puis rien comprendre et que j'ai tenu à élucider au plus tôt. J'ai eu un accident il y a une dizaine de jours et, sans cette aventure bizarre qui s'est passée ici, je ne devais venir que dans une semaine ou deux.

M. Sontag était assailli par un horrible pressentiment.

Il appela un des domestiques.



— J'ai appris par les journaux...

— Pouvez-vous me donner le signalement exact de la personne qui est morte ici dernièrement?

— Si vous voulez venir avec moi, monsieur, répondit le serviteur, la femme de chambre vous montrera la photographie de la pauvre demoiselle que l'on a retrouvée dans sa chambre à coucher.

M. Sontag suivit et monta machinalement les escaliers comme dans un rêve. Arrivé dans la chambre on lui montra une photographie sur laquelle il jeta un regard égaré.

— Ma fille! clama-t-il.

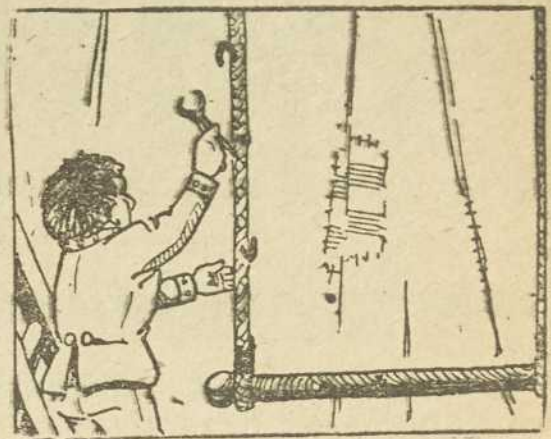
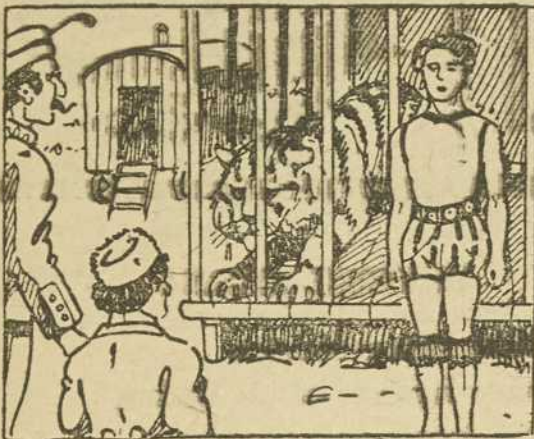
Et il s'abattit sur le plancher, foudroyé par une congestion.

On l'enterra, le surlendemain, près de celle qui était morte si tragiquement. Marguerite reconstitua, crut-elle, ce qui s'était passé, c'est-à-dire que Lucie avait par simple jeu pris sa place mais avait succombé à une mort naturelle quoique imprévue.

Elle ne sut jamais, et personne non plus d'ailleurs, que sa jalouse amie avait été victime de l'ambition de son père qui l'avait fait empoisonner croyant la sacrifier elle-même Marguerite, pour hériter à sa place du vieux général.

FIN

JOSIK LE NAIN

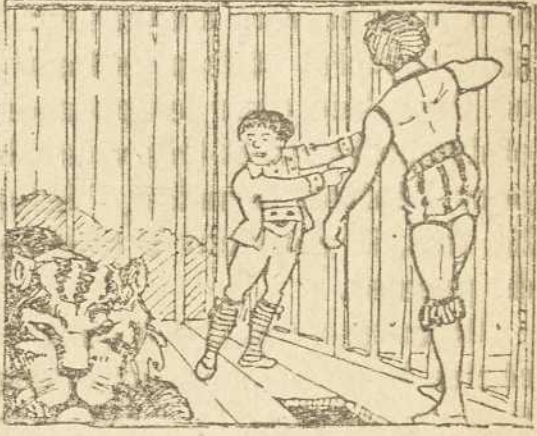


Avant de mourir, un bohémien confia à son frère, son jeune fils Aladar, sa roulotte et un vieux tigre. Ce frère nommé Kojasz, ne possédait comme attraction qu'un pauvre nain muet. Josik qu'il maltraitait quand la recette était faible. Ce nain s'était loué pour cinq ans; aussi n'osait-il quitter son patron. Mais il eut un peu plus de bonheur quand Aladar, le neveu de Kojasz, arriva.

Saisi de pitié, Aladar prit hardiment la défense du nain; aussi son oncle se mit-il à le détester. De plus, Kojasz savait bien qu'à la majorité du garçonnet il faudrait lui rendre la roulotte et le tigre, et il résolut de se débarrasser de lui en provoquant un accident. Aladar était bon gymnase, et, avant une représentation, Kojasz scia quelques torons de l'une des cordes du trapeze. Mais il avait été vu par Josik. Si le nain était muet et illettré...

...il avait un sens profond d'observations, et il avait lu sur le visage du saltimbanque ses affreux desseins. Il avait essayé d'avertir Aladar, par signes, de l'hostilité de son oncle, mais il n'avait pas été compris. Ayant vu Kojasz scier la corde, Josik voulut montrer cette preuve à Aladar, mais son oncle l'avait amené à la porte de la tente pour attirer les badauds. Le nain prit une échelle, atteignit la corde, essaya de la rompre tout à fait...

...mais sa faiblesse ne le lui permit pas. Alors il s'empara d'un long et solide fil de fer, et l'enfonça entre les torons de la corde, recourbant ses extrémités afin qu'il s'y maintînt; ainsi consolidée, la corde pourrait soutenir l'acrobate. En effet, quand Aladar se trouva sur le trapeze la corde se rompit, mais son armature de fer empêcha le gymnase de tomber d'un seul coup, et il put prendre son élan pour sauter. Il ne sut que penser de cette aventure...

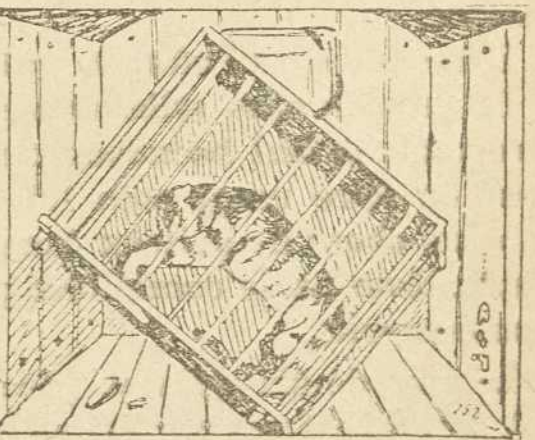


...et Kojasz était extrêmement surpris et furieux de voir ses plans détruits. Qui donc avait réparé la corde? Le bohémien, qui croyait le nain presque idiot, ne pensa pas à lui; il crut qu'Aladar avait vu son geste criminel et avait réparé sa corde en secret. Il n'en fallait que plus vite supprimer ce dangereux témoin! Le soir, Kojasz versa une décoction de pavot dans la soupe d'Aladar, et ne donna pas au tigre sa pitance journalière.

Josik s'en aperçut et, à tout hasard, alla porter à l'animal une bonne provision de viande (la cage était dans le second compartiment de la roulotte); puis, le nain feignit de s'endormir. Peu après, Kojasz, ayant lié les pieds et les mains d'Aladar endormi, le porta dans la cage, puis n'ayant pas le courage d'en voir plus, il sortait et se rendait au cabaret du village. Il savait que le nain ne pourrait pas ouvrir la lourde porte de la cage...

Aladar était bien perdu!... Mais le tigre, ayant largement soupé, flaira la proie inutile, bâilla et se recoucha. Alors, Josik, qui surveillait la scène avec angoisse, essaya d'ouvrir la porte, mais en vain. Il remarqua que la cage, posée sur quatre pieds courts, ne touchait pas au plancher... L'interstice était bien étroit, mais Josik, armé d'une scie à main, se glissa comme un chat sous la cage et se mit à découper une planche avec énergie.

Ayant fait une ouverture suffisante pour lui, le nain y passa et, avec sa scie, coupa les liens d'Aladar, puis il le secoua de telle sorte que le pauvre garçon, à moitié endormi encore, se laissa guider par Josik, passa son bras entre les barreaux et poussa le lourd verrou de la porte. Tous deux sortirent, Aladar chancelant, tiré par le petit homme qui s'était attelé à lui. L'air frais de la nuit ranima l'obstiné dormeur...



Il se mit à questionner Josik, et celui-ci, s'emparant d'une bûche, la porta dans la garde-manger suspendu à l'extérieur de la roulotte, mimant avec d'horribles grimaces les gestes de Kojasz donnant son neveu à dévorer au tigre! Aladar comprit... il se rappela l'étrange aventure de la corde et apprit de la mimique de Josik qu'il lui devait deux fois la vie! "Tu ne me quitteras jamais! s'écria-t-il. Fuyons ensemble, car je ne veux pas dénoncer mon parent."

Tous deux prirent leur léger bagage et se mirent en route vers les bois voisins. Ils n'avaient pas fait cent mètres qu'un grand bruit retentissait dans la roulotte... Pourtant, la porte de la cage était fermée... Nul danger. Mais, un moment après, des miaulements terribles arrivaient jusqu'à eux, et des chasseurs de tigres expérimentés les eussent reconnus pour ceux qui pousse cet animal en déchirant sa proie... Aladar revint en courant...

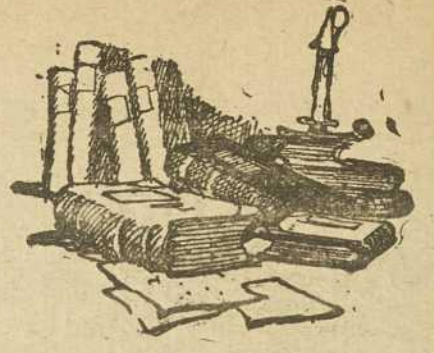
...Un pressentiment l'avait saisi... Il se hissa sur la plate-forme de la voiture, dont la porte était ouverte, et aperçut le tigre achevant de dévorer Kojasz... Il n'y avait rien à faire. Aladar regarda dans l'autre compartiment, vit la cage renversée, et comprit: le trou fait dans le plancher, trop étroit pour le tigre, lui avait pourtant servi à sortir. Il avait essayé de l'agrandir avec ses pattes, et d'un grand coup d'échine...

...destiné à soulever les planches, le tigre avait renversé sa cage. Le plancher était à présent sur le côté; aussi, une fois le trou élargi, l'animal pouvait passer librement. Juste à cet instant, Kojasz était rentré, croyant tout bien fini au crê de ses désirs... et le tigre s'était chargé du châtiment. Aladar hérita sans contestation, et comme il est plus aimable que son oncle, il fait avec Josik de belles recettes partout où ils passent.

FIN



Le Foyer Littéraire Canadien



L'ART DE LA VERSIFICATION

Le vers est un assemblage de mots, mesurés et cadencés, dont le dernier rime avec un autre mot placé à la fin d'un vers correspondant, c'est-à-dire à la même consonnance que lui.

La mesure des vers est déterminée par le nombre de syllabes; ce sont elles que l'on compte et non pas les mots.

Il y a douze sortes de vers; de une à douze syllabes.

Le vers de douze syllabes, ou grand vers a plusieurs autres dénominations; on l'appelle encore hexamètre, vers héroïque et vers alexandrin. C'est le plus complet et le plus beau de tous; on l'emploie pour les poèmes épiques et dramatiques et très volontiers aussi pour l'épître, la satire, l'épigramme, etc. En fait, il convient à tous les genres de poésies.

Dans les vers, il y a quatre grandes règles à observer avant toutes les autres: la cadence, le nombre, le rythme et l'harmonie.

La cadence est une sorte de repos ménagé dans le grand vers après l'hémistiche, c'est-à-dire les six premières syllabes; dans le vers de dix syllabes, ce repos est après la quatrième syllabe.

Le nombre n'est autre chose que le choix et l'assortiment des syllabes pouvant le mieux flatter l'oreille.

Le rythme est le résultat combiné de la mesure, de la cadence et du nombre.

L'harmonie est l'effet du rythme.

Le vers de onze syllabes s'emploie rarement; il faut beaucoup de talent pour en faire usage sans lui donner quelque chose de boiteux dans la cadence. Nous ne le conseillons pas aux commençants.

Le vers de dix syllabes (décasyllabe) suit les mêmes règles que celui de douze (alexandrin) mais avec moins de rigueur. Ce vers était beaucoup en faveur chez les anciens poètes et on l'emploie encore beaucoup actuellement. Il a de l'aisance, de la grâce et de la force; il se prête facilement à tous les genres de poésie.

Il s'emploie indifféremment dans le poème héroïque, le poème badin, le

conte, l'épigramme, la romance, la chanson et même la comédie.

Le vers de neuf syllabes n'a rien de gracieux comme allure; il convient à certaines chansons et c'est à peu près tout; celui-là également, nous ne le conseillons pas.

(A suivre)

CHANSON

Les aigles ont des ailes
Pour enivrer d'azur leurs libres majestés;
Pour mettre plus de feu céleste en leurs prunelles,
Et pour régner en paix dans les immensités,
Les aigles ont des ailes.

Les anges ont des ailes
Pour planer au chevet des enfants endormis;
Pour apporter, du fond des splendeurs éternelles,
Des auréoles d'or à leurs petits amis,
Les anges ont des ailes.

Les âmes ont des ailes
Dans l'essor infini, pour immortaliser
L'éphémère frisson de nos amours mortelles;
Après l'adieu suprême et le dernier baiser,
Les âmes ont des ailes.

Charles GILL.

M. Charles Gill naquit à Sorel, le 21 octobre 1871. Il fit ses études au collège Saint-Laurent (près Montréal). A dix-neuf ans, il partait pour Paris, où il demeura cinq ans (1890-95) étudiant la peinture à l'école des Beaux-Arts, atelier Gérôme. Charles Gill est un poète de haute envergure. Pour que son talent donne toute sa mesure, il lui faut le libre espace. Son inspiration se maintient jusqu'au dernier vers de ses pièces de longue haleine; c'est alors qu'il excelle à scander les alexandrins sonores et à lier les strophes berceuses. Il plane à l'aise dans les hauteurs de la pensée. Ce magnifique poète possède trois qualités qui se rencontrent bien rarement ensemble chez un même homme: l'originalité, l'inspiration élevée et la forme impeccable.

EN ROND, DANSEZ EN ROND

En rond, dansez en rond, petites fées,
Dans les clairières de fleurs parsemées,
En rond, dansez en rond, petites fées.

Voici que s'en vient sur le chemin gris,
Vite les chansons, les jeux et les ris,
Voici que s'en vient le chemin gris.

Ma reine, petite reine jolie,
Couronnez de lierres et d'ancolie
Ma reine, petite reine jolie!

Sur la mousse faites un lit de fleurs,
Et vous, les oiseaux, faites le bonheur
Sur la mousse faites un lit de fleurs.

En rond, dansez en rond, petites fées,
Dans les clairières de fleurs parsemées,
Dansez en rond, voici ma bien-aimée!

Emile VENNE (Léo d'Yril.)

M. Emile Venne est né le 10 juillet 1896 à Montréal. Architecte de son état, il a étudié au Mont Saint-Louis et à l'Ecole Polytechnique de Montréal. Il pratique sa profession à Québec. C'est, paraît-il, durant les cours de polytechnique que notre jeune poète a composé et illustré ses symphonies. Cet ouvrage, où se trahissent des influences diverses, a été vivement discuté. Un réel talent s'y révèle. Au point de vue de l'illustration et de la typographie, ce serait, même en France, une œuvre d'art plus qu'ordinaire.

BERCEUSE ATOENA

En rafales l'Hiver déchaine
Ses vents hurleurs sur le Youkon,
Et, seul dans la forêt lointaine
Qui longe les monts Koyoukon,
Mon cher époux chasse le renne.

Xami, Xami, dors doucement;
Xami, Xami, dors, mon enfant!

J'ai brisé ma hache de pierre;
Bientôt je n'aurai plus de bois.
Les jours gris traînent leur lumière.
L'arbre se fend sous les cieux froids.
J'ai brisé ma hache de pierre...

Xami, Xami, dors doucement
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Ah! le soleil a fui la terre!
Et nous disons, hommes du Nord,
Que sa chaleur est prisonnière
Dans la loge du grand Castor.
Ah! le soleil a fui la terre!

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Depuis longtemps la cache est vide.
Mes yeux, tournés vers les buissons,
Ne voient plus les corbeaux avides
Couvrir l'échafaud aux poissons.
Depuis longtemps la cache est vide.

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Mon petit, j'ai le cœur en peine!
Que fait-il donc si loin de nous,
Kouskokrala, chasseur de rennes?
Ah! qu'il est longtemps, mon époux l...
Mon petit, j'ai le cœur en peine!

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

En rafales, l'Hiver déchaine
Ses vents hurleurs sur le Youkon,
Et, seul dans la forêt lointaine
Qui longe les monts Koyoukon,
Mon cher époux chasse le renne.

Xami, Xami, dors doucement!
Xami, Xami, dors, mon enfant!

Albert FERLAND.

M. Albert Ferland naquit à Montréal, le 28 août 1872. Poète et dessinateur de talent, il est l'un des fondateurs de l'école littéraire de Montréal, dont il fut successivement secrétaire (1900-03) et président (1904). Malgré certaines qualités de facture, ses premiers recueils (*Mélodies poétiques*, *Femmes rêvées*) n'offrent qu'un intérêt secondaire; M. Ferland à cette époque n'avait pas encore trouvé sa voie. On peut dire qu'il s'est vraiment révélé à lui-même et au public avec les *Horizons* (1908), que devaient bientôt suivre le *Terroir* (1909) et l'*Âme des bois* (même année).



GRAND ROMAN SENTIMENTAL

MORTEL AMOUR

Par ROBERT SAINVILLE



No 8

(Suite)

DEUXIEME PARTIE

IX

DANS LE JARDIN D'HIVER

A mesure qu'elle parlait, Gaston sentait croître en lui sa tendresse et son admiration.

Il se reprochait d'avoir pu si longtemps méconnaître cette nature passionnée.

Maintenant, profondément remués tous les deux, ils échangeaient en silence des regards intenses qui étaient comme une chaude et enveloppante caresse.

Tout à coup on entendit une voix, celle du baron de Saint-Albin, qui appelait :

—Diane, Diane, où donc es-tu ?

Elle se leva précipitamment et, posant l'index sur sa bouche :

—Pas un mot, fit-elle avec un sourire caressant, c'est moi qui veux annoncer la première nos fiançailles à mes parents. Demain, j'attendrai la visite officielle de madame votre mère. Et maintenant partez.

Ils échangèrent un long baiser d'amour et se séparèrent aussitôt.

Rentré chez lui, Gaston fut tout surpris en voyant Antoinette installée dans son vestibule.

A la lueur d'une lampe placée sur un guéridon, la Normande ravaudait des bas.

La rougeur de son visage, ses sourcils froncés et les coins abaissés de sa bouche, tout trahissait chez elle une secrète fureur.

—Eh bien, ma bonne, que se passe-t-il ? demanda Gaston.

—Ce qui se passe, s'écria-t-elle d'une voix éclatante, c'est plutôt à moi de vous le demander, monsieur le marquis de Lachasnaye ! (Quand elle était de mauvaise humeur, elle lui donnait ses titres et s'abstenait de le tutoyer). Regardez-moi ça et admirez votre œuvre !

Et du doigt elle désignait une forme accroupie dans un angle du vestibule.

C'était Bob. Le boy avait la face boursofflée, l'œil larmoyant, le corps secoué par des hoquets.

—Vous devriez rougir de vous-même, ajouta la Normande sévèrement en s'adressant à Gaston.

—C'est vous qui, par votre faiblesse et votre légèreté, encouragez les vices de ce polisson.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des gens de Lettres.

Commencé dans le numéro du 26 mars.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Le marquis de Lachasnaye contraint lâchement Faustine d'Armonville, sa pupille, d'épouser Maxime son fils. Un mariage secret unissait Faustine à Octave Rouvière, artiste, qu'elle aime. Cédant à la force elle réserve sa vengeance pour le soir des noces et révèle cyniquement à Maxime, le drame de son passé. Bien des jours passent avec leurs angoisses; Faustine met au monde un fils que Maxime accepte comme sien. La noblesse d'âme de son mari remue la jeune femme qui se met à l'aimer follement.

Ils reviennent à Paris où la guerre est déclarée et Faustine, après un dévouement héroïque envers les blessés à la douleur de perdre son mari qui meurt assassiné par Octave Rouvière.

Vingt ans s'écoulent. Faustine a tenu toutes les promesses faites à Maxime. Gaston est un honnête homme. Il est poète distingué et en plus attaché du ministère. Charles et Lucile sont ses enfants d'adoption. Charles est un musicien d'avenir. Tant qu'à Lucile sa voix merveilleuse pourrait la classer parmi les célèbres cantatrices, mais elle ne veut pas faire du théâtre et demeure avec sa marraine Faustine.

—Vous l'envoyez ce matin pour je ne sais quelle inavouable commission, il en profite pour rester toute la journée dehors et ne rentrer qu'à minuit, plus ivre qu'un Polonais !

—Je lui demande d'où il vient, il me répond qu'il a défense de me le dire !

—Et là-dessus il roule par terre dans l'état que vous le voyez !

—Si ce n'est pas une honte de voir de pareilles choses dans une maison comme il faut !

Gaston avait peine à garder son sérieux.

—Mon Dieu, répondit-il en s'efforçant de ne pas rire, il n'y a pas de quoi se fâcher, ma bonne.

—J'avais, en effet, envoyé Bob à la poste pour découvrir l'adresse d'une personne qui m'avait écrit.

—J'ai eu tort d'oublier qu'on ne saurait le charger de la moindre commission.

—Mais après tout, le mal n'est pas grand. Cependant Bob s'était levé tout chancelant et en titubant il s'approchait de son maître.

—J'ai voulu obéir vô, hoqueta-t-il; mais personne n'est venu dans le bureau.

—Assez, assez, s'écria Gaston; va cuever ton vin, mon garçon.

—On devrait le flanquer à la porte, murmura Antoinette toujours indignée.

—Moà, vòlais d'abord déshabiller vô, sir, fit Bob.

—Va, va, rentre dans ta niche, et plus vite que ça ! répliqua Gaston en riant.

—All right, sir.

Et toujours oscillant, le boy se dirigea vers l'escalier de service.

—Ah ! mais non, mais non, c'est moi qui te conduirai chez toi, s'écria Antoinette, tu es capable de mettre le feu à la maison.

—Tu as raison, Toinon, dit Gaston, reconduis-le dans sa chambre, et viens me rejoindre, j'ai à te parler.

La Normande ne répliqua pas et, tirant Bob par l'oreille :

—Allons, allons ! mauvais garnement, dépêchons-nous.

Et moitié de force, moitié de gré, elle entraîna le jeune ivrogne hors du vestibule.

—Et moi qui avais complètement oublié Mme A. V. M., se dit Gaston en se dirigeant vers son cabinet de travail.

—Bah ! ce doit être un vieux et sentimental bas bleu, une pédante laide et disgracieuse.

—Peut-être même quelque éhontée aventurière en quête d'intrigues lucratives !

—Dieu merci, j'ai atteint le port. J'ai trouvé le bonheur dans le pur amour d'une jeune fille honnête et fière !

Il ouvrit le tiroir où il avait serré les deux lettres anonymes.

Une dernière fois il les relut attentivement.

En même temps un sourire de pitié passait sur son visage.

—Quel style emphatique et prétentieux, quelle affectation de langage !

—Quelle différence avec les paroles simples et vraies de ma chère Diane.

—Et moi qui, poussé par une oisive curiosité, allait donner suite à cette aventure !

Lentement il déchira les deux lettres et les jeta dans la cheminée.

Puis s'asseyant sur un fauteuil il regarda les morceaux de papier flamber, crépiter, noircir et tomber en des cendres grises et ternes.

Il lui semblait qu'au même instant les vaines agitations, les fiévreuses angoisses qui depuis quelque temps l'avaient tourmenté s'envolaient aussi en poussière...

—Eh bien, fit Antoinette en rentrant, me voici.

—Ah ! c'est toi, Toinon... fit Gaston en tressaillant.

—Oui. J'ai assisté au coucher de M. Bob. Oh! sois rassuré! Cet intéressant et précieux enfant est dans son lit et ronfle comme un canon. Sais-tu ce qu'il m'a dit quand je lui ai reproché sa conduite? Moà fidèle sujet de la reine Victoria...

Gaston se mit à rire.

—Il ne faut pas trop lui en vouloir à ce loyal sujet de Sa Majesté britannique.

—Tu as tort de garder à ton service un pareil chenapan!

—Oh! il n'est pas méchant, et sauf son péché mignon, je ne lui connais pas de défauts.

—C'est bon, fit Antoinette en haussant les épaules avec impatience, je n'ai rien à dire puisque tu le trouves à ton goût...

—... Tu disais que tu avais à me parler?

—Oui, j'ai à t'annoncer une grande nouvelle.

—Une grande nouvelle. Je t'écoute. Mais dépêche-toi, il se fait tard. Je tombe de sommeil.

—Assieds-toi là, ma bonne Toinon, sur ce fauteuil en face de moi.

La Normande obéit. Gaston se mit à tisonner le feu.

—Connais-tu Mlle de Saint-Albin, fille du banquier de Saint-Albin? demanda-t-il.

—Cette grande et belle jeune fille? Je crois bien que je la connais!

—Ah!... Où donc l'as-tu rencontrée?

—Chez ta mère; elle y va assez souvent.

—La trouves-tu gentille?

—Gentille?... Superbe, avec ses yeux flamboyants, son teint de pêche et ses cheveux d'or qu'on dirait lavés dans du soleil!

—Et puis pas fière: "Bonjour madame Antoinette", qu'elle me dit poliment toutes les fois qu'elle me voit, et: "Comment cela va-t-il". Et il faut l'entendre m'interroger pour savoir comment un enfant de trois ans a su supporter les horreurs du siège de Paris!

—Comment, elle te fait des questions sur moi? s'écria Gaston en rougissant.

—Pardi! Et quand je lui raconte que tu lançais des billes sur des soldats de plomb, en criant: "Moi tuer méchants Prussiens!" il faut voir comme elle écoute!

—Oh! Antoinette que l'idée as-tu eue d'aller lui raconter ces niaiseries?

—Mais c'est que tout l'intéresse quand il s'agit de "Monsieur Gaston", comme elle t'appelle.

—Elle veut tout savoir: à quel âge tu as commencé à parler, quand tu as appris à lire, si tu étais toujours aussi brave au travail que maintenant.

—Quand je lui ai dit que tu remportais tous les premiers prix au collège, elle m'a répondu: "Cela ne m'étonne pas."

—Une fois je lui ai montré ta photographie, celle qu'on a faite quand tu avais quatre ans où tu es gentil à croquer, avec tes cheveux frisés, dans ta robe de velours garnie de dentelle.

—Si tu savais comme elle t'a trouvé mignon!

—Donnez-la-moi, madame Antoinette", qu'elle me demande. "Je vous promets d'en avoir le plus grand soin." J'ai d'abord refusé, comme tu le penses.

—Mais elle a tant insisté, tant supplié, que j'ai fini par la lui donner.

—Elle m'a offert, en récompense, cette belle broche."

En même temps Antoinette portait la main à son corsage où brillait une épingle d'or ornée de turquoises.

—Ah! ajouta la Normande avec conviction, en voilà une qui saura rendre son mari heureux! Mme la marquise est de mon avis.

—Ma mère l'aime bien, n'est-ce pas? interrogea Gaston.

—Si elle l'aime! Pas plus tard que hier matin, elle me disait: "Cette Mlle de Saint-Albin est vraiment charmante, c'est une nature foncièrement bonne."

—Alors tu crois qu'elle aimerait l'avoir pour fille?

—Je ne le crois pas, j'en suis certaine.

—Et toi, que dirais-tu si je me mariais avec elle?

—Je dirais que tu ferais joliment bien!

—Eh bien! ma bonne Toinon, réjouis-toi, Mlle de Saint-Albin et moi, nous sommes fiancés.

—Ah! vraiment? Et depuis quand? s'écria la Normande joyeusement.

—Depuis ce soir. Ma mère l'ignore encore, c'est toi qui la première connais cette nouvelle.

Le visage d'Antoinette s'épanouit comme une large pivoine.

Brusquement elle se leva, et prenant dans ses mains calleuses la tête de Gaston, elle l'embrassa avec effusion, comme lorsqu'il était enfant.

—Fiancé à Mlle de Saint-Albin! Oh! quel bonheur! Comme je suis heureuse!

—C'est bon, c'est bon, ne m'étouffe pas, s'écria Gaston en riant.

—Oh! je suis trop heureuse! C'est Mme la marquise qui sera contente!

Elle ajouta après une pause:

—Eh ben, vrai! si je l'avais su, je n'aurais pas giflé Bob!

X

FIANÇAILLES

Ce n'était pas sans motif que Diane avait déclaré à Gaston son désir de vouloir la première parler de fiançailles à ses parents.

Connaissant leur ambition, la jeune fille redoutait de leur part une opposition qu'elle était sûre, d'ailleurs, de surmonter, mais qui aurait pu froisser les susceptibilités de celui qu'elle aimait.

Descendant d'une illustre famille, possesseur d'une fortune, sinon colossale, du moins suffisante, en train de se créer une brillante carrière, le marquis de Lachesnaye pouvait, à bon droit, se croire un parti mieux que sortable.

Mais les Saint-Albin avaient d'autres vues pour leur unique enfant.

Ils ne demandaient pas pour elle un riche mariage, les millions de Diane pouvaient suppléer au manque de fortune d'un prétendant.

Mais ils exigeaient à leur futur gendre une couronne princière ou ducal.

Très gâtée par son père, Diane savait qu'il n'aurait pas le courage de la contrarier.

Mais elle appréhendait de la part de sa mère une lutte assez pénible à soutenir.

—Mes chers parents, leur dit-elle au lendemain de ce jour où elle avait reçu l'aveu de Gaston, j'ai à vous parler. Je vous prie d'être assez bons pour vouloir m'écouter.

—Mon Dieu! quel langage solennel! que se passe-t-il donc? demanda la baronne d'un ton aigre-doux.

Depuis que Diane avait refusé le duc de la Rochemartel, elle lui tenait rigueur.

—Tu veux nous parler, mignonne? fit le baron avec sa bonhomie. C'est bien, allons à la bibliothèque.

Cette bibliothèque était une des pièces les plus luxueusement meublées du luxueux hôtel de Saint-Albin: fenêtres ogivales, ornées de vitraux façon Renaissance; statues d'hommes illustres taillées dans le marbre; et, sur des socles de porphyre, bustes de philosophes, de poètes et de savants. De superbes boiseries d'un flamboyant gothique s'élevaient au long de la muraille, et dans ses rayons faisaient chatoyer les plus riches reliures.

Dix mille volumes pour le moins. Seulement, si quelque amateur de lettres se fût avisé de vouloir tirer à lui l'un de ces livres aux fers magnifiques, il n'aurait pu y parvenir.

La splendide et richissime bibliothèque ne contenait que des dos de livres et pas un volume.

C'est là, dans cette pièce, qu'avaient lieu d'ordinaire les réunions solennelles de la famille.

—Mon père et vous, ma chère mère, fit Diane d'une voix qui tremblait, vous avez toujours été pour moi si bons et si tendres, vous avez rempli de tant de bonheur ma vie entière que vous aviez le droit d'exiger de moi plus de reconnaissance, plus de soumission filiale que je n'en ai témoigné.

—Ah! je rougis en pensant combien j'ai dû, parfois, vous paraître ingrate et capricieuse, peut-être même dépourvue de cœur!

—Non, pas ingrate. Un peu capricieuse seulement, fit le baron, mais je n'ai jamais douté de ton cœur.

Quant à Mme de Saint-Albin, elle leva les yeux au ciel et poussa un douloureux soupir.

—Merci! mon cher, mon bon père, répondit Diane avec effusion.

Elle fit une pause. Puis, presque avec emportement:

—Oui! je sais, le bonheur de votre enfant est pour vous rendre heureux! s'écria-t-elle, et si aujourd'hui elle vient vous supplier de consacrer ce bonheur par votre acquiescement, repousserez-vous sa demande?

M. et Mme de Saint-Albin la regardèrent avec inquiétude.

—Un homme que j'aime, reprit Diane, que j'adore de toutes les forces de mon âme, m'a parlé de son amour et je l'ai écouté.

—Ainsi donc, fit le banquier, il s'agit d'un mariage?

—Et quel est l'heureux mortel qui a su conquérir ton cœur?

—C'est un gentilhomme d'une haute naissance, qui brille de tout le prestige du talent et de tout l'éclat d'une double célébrité.

—Et il s'appelle? demanda anxieusement le baron.

—M. le marquis Gaston de Lachesnaye.

—J'en étais sûre! s'exclama, toute rouge de colère, Mme de Saint-Albin; la petite sottise!

—Elle refuse parti sur parti, des princes russes, des milords anglais, des grands d'Espagne, le duc de la Rochemartel, et voilà qu'elle s'amourache d'un coureur de dot!

—Ma chère Eu'alie, un peu de calme, fit son mari.

—Non, non, fit la baronne, je veux parler, je parlerai!

—Comment, avec tous ses millions, pouvant être duchesse, ma fille, après avoir refusé et désespéré un duc, épouserait un obscur gentillâtre, presque sans sous ni maille?

—Non, et je dis non! Jamais!

—Le désespoir du duc de la Rochemartel fit tranquillement Diane, n'a pas été un mal bien grave ni incurable. Il est actuellement en train de courtiser la milliardaire miss Calimcat, fille d'un boucher de Chicago.

—Ce n'est pas vrai! interrompit rageusement la baronne ou bien il fait semblant de lui faire la cour pour piquer ta jalousie.

—Piquer ma jalousie! Sans être accusée de vanité, il me serait difficile d'envier cette Américaine rousse et contrefaite, qui ne sait s'exprimer correctement en aucun langage, même en le sien.

—Mais laissons cela. Mon père, vous qui êtes équitable, vous voudrez bien m'écouter n'est-ce pas?

—J'aime M. de Lachesnaye; si je l'épouse, je serai une honnête femme, une femme de devoir.

—Tandis qu'en devenant l'épouse d'un homme que je méprise...

—Ah! le malheureux, il serait à plaindre!

Elle accentua sa phrase d'un geste de gamin parisien qui en disait plus long que ses paroles.

Mme de Saint-Albin en fut suffoquée, tandis que son mari ne put s'empêcher de rire. Il paraissait hésiter.

C'était un homme intègre, droit, loyal dans toute l'acceptation du mot, mais il avait une grande faiblesse.

Il aimait les sonorités des titres nobiliaires.

Son plus grand désir eût été de pouvoir dire: "mon gendre, le duc" ou "ma fille, la princesse".

Il lui en coûtait d'avoir à renoncer à ce beau rêve.

Pourtant les paroles de Diane n'étaient pas sans l'émouvoir.

Elle se'n aperçut et reprit avec feu:

—Si pour vous faire plaisir je devenais duchesse de la Rochemartel, savez-vous ce qu'il adviendrait? En peu de temps, cette belle fortune, que vous avez par le travail de toute une vie patiemment amassée, se dissiperait et se fondrait à vue d'œil pour satisfaire les vices d'un viveur. Le duc de la Rochemartel est joueur, débauché, sans principes.

—Il a déjà mangé son patrimoine familial et vit d'expédients. A peine âgé de trente ans, il est plus usé, plus vieux que vous, mon père, qui en avez cinquante.

—Il est gouteux, anémié, déjà chauve.

—Quelle différence avec Gaston de Lachesnaye! Regardez, malgré les tentations et les mauvais exemples qui l'environnent, comme il est sage et rangé.

—Comme il dédaigne les vulgaires plaisirs des oisifs.

—Ainsi que vous, il aime le travail, et cultivant son génie il saura bien ajouter une auréole nouvelle aux gloires de son nom!

—Regardez aussi de quel respect filial et chevaleresque il entoure sa mère, comme il la vénère et la chérit! Avec quelle déférence il écoute ses conseils et s'efforce de les suivre.

—Quelles garanties de bonheur pour une femme qu'un pareil mari! Songez ce qu'il serait pour vous si vous le vouliez pour gendre.

—Vous trouveriez en lui un enfant de plus, non un intrus; qui cherche à vous ravir le cœur de votre fille!

—Le duc de la Rochemartel, lorsque vous lui parlez affecte de vous traiter du haut de sa grandeur.

—Il prend des airs dédaigneux et protecteurs.

—Que d's-je! je l'ai un jour entendu déclarer qu'une fois marié il ne permettrait pas à sa femme de conserver d'intimes relations avec ses parents!

—Voudriez-vous que je devienne l'épouse d'un homme qui rougirait de mon père et de ma mère?

Diane s'était animée en parlant; l'émotion faisait scintiller ses yeux, allumait une flamme sur ses joues.

Entraîné par son éloquence M. de Saint-Albin commençait à être ébranlé.

—Elle a raison, cette enfant, dit-il tout à coup en se tournant vers sa femme.

—Mon Dieu, répliqua-t-elle sèchement, je n'ai aucun grief personnel contre ce jeune, très jeune M. de Lachesnaye.

—C'est un gentil garçon et qui marque aussi bien qu'un autre. Oui, mais simple marquis.

—Autant vaudrait donner ta fille à un baron tel que toi, Hector.

M. Saint-Albin fit la grimace.

—Un baron tel que moi, grogna-t-il, on n'en fabrique pas à la grosse!

—Oui, mais il n'en sort pas de la cuisse de Jupiter, riposta l'irascible Eu'alie.

M. de Saint-Albin haussa les épaules et ne répondit rien.

Diane cependant s'était rapprochée de sa mère, et lui entourant le cou de ses bras:

—Chère maman, fit-elle d'une voix câline, ta fille sera simple marquise, mais elle saura justifier tes ambitions, réaliser tes espérances.

—Tout le monde s'accorde à dire que Gaston est appelé à un grand, à un brillant avenir.

—On lui promet de l'avancement au ministère.

—Un jour il sera ambassadeur de France à l'étranger.

—Ah!... est-ce qu'alors on lui conférera un titre? demanda la baronne.

—Non, mais qu'importe? Il aura une haute et enviable situation.

—Pense comme tu seras contente d'avoir pour fille une ambassadrice!

En même temps, elle embrassait sa mère avec force.

—C'est bon! c'est bon! s'écria Mme de Saint-Albin; tu feras ce que tu voudras; moi je m'en lave les mains.

—Je désirais pour toi le duc de la Rochemartel...

—En aucun cas je ne serai sa femme! Si vous refusez votre consentement...

Ici Diane s'arrêta.

—Achève, fit la baronne, tu attendras ta majorité pour faire les sommations respectueuses?...

—Non, ma mère, répliqua la jeune fille avec tristesse, mais je prendrai le voile.

—Prendre le voile! Non, non! s'exclama le banquier, ce n'est pas lorsqu'on est jeune, belle et millionnaire, qu'on s'enferme dans un couvent.

—Epouse donc Gaston et qu'il n'en soit plus question.

Diane se précipita dans ses bras.

—Vous êtes le meilleur, le plus adorable, le plus adoré des pères.

—Mais je saurai vous prouver ma reconnaissance! vous verrez quelle fille docile et dévouée vous trouverez à l'avenir en moi!

—Oui, maintenant que tu as obtenu ce que eu désirais!

—A propos, et quand le verrons-nous ton fiancé?

Le visage de Diane devint subitement grave.

—Mme de Lachesnaye viendra elle-même aujourd'hui faire la demande officielle.

—Mais je vous le rappelle, mes chers parents, ne lui laissez pas deviner la discussion qui vient d'avoir lieu.

—La marquise est très fière, et si elle soupçonnait que vous avez quelque répugnance à me marier à son fils, elle serait capable de refuser son consentement.

—Promettez-moi que vous vous montrerez heureux de l'honneur qu'on nous fait.

—C'est entendu, fillette, répliqua le banquier.

Quelques heures plus tard, un coupé armorié s'arrêtait devant l'hôtel de Saint-Albin.

Un valet de pied en livrée grise descendit du siège et sonna à la porte.

L'instant d'après on annonçait l'arrivée de Mme la marquise de Lachesnaye.

La mère de Gaston rentra dans le salon où l'attendaient le baron et la baronne.

Le contraste était singulièrement frappant entre les deux femmes.

L'une grande, svelte, l'allure très distinguée, simplement vêtue d'une robe noire dont la sévérité accentuait encore sa native élégance, l'attitude calme et réservée.

L'autre, petite, grasse et rose, paraissait très agitée, habillée d'une robe en satin mauve et surchargée de bijoux.

Après avoir échangé les salutations d'usage, Mme de Lachesnaye exposa l'objet de sa visite.

Elle venait au nom de son fils solliciter pour lui la main de Mlle de Saint-Albin.

Elle parlait avec une dignité froide, et ne paraissait nullement éblouie par les brillants avantages de ce mariage.

Mme de Saint-Albin en éprouva un secret dépit.

On dirait, pensait-elle, que c'est son fils qui est millionnaire.

—N'ayant que le bonheur de notre fille en vue, nous lui laissons toute liberté de disposer de son avenir comme elle l'entend, répliqua le baron.

—Oui, oui, s'écria la baronne, Diane a déjà eu beaucoup de partis.

—Elle aurait pu devenir duchesse, ne put-elle s'empêcher d'ajouter.

—Mais, s'empressa de dire le banquier, elle nous a déclaré ce matin que seul votre fils pouvait la rendre heureuse.

—Nous sommes, croyez-le, madame, sensibles à l'honneur que vous nous faites!

Mme de Lachesnaye fit une légère inclination de tête.

Puis, avec une grave douceur :

—Nos enfants me paraissent encore bien jeunes!

—Je voudrais que Gaston eût de l'avancement avant de s'établir.

—Ne trouvez-vous pas qu'il serait prudent de prolonger le temps des fiançailles et de ne les marier que dans une année?

La baronne n'en croyait pas ses oreilles.

—Comment! Mme de Lachesnaye avait la chance inespérée d'avoir trouvé un si riche parti pour son fils, et de gaieté de cœur, elle allait retarder ce mariage, courir les risques qu'entraînent de longues fiançailles?

Le banquier lui-même parut interloqué.

—Comme il vous plaira, madame, dit-il. Pour moi, je trouve que la vie est si courte, la jeunesse si brève, qu'il est dommage de retarder le bonheur de ces enfants.

—Le bonheur leur paraîtra d'autant plus grand quand il aura été mérité, répliqua Faustine, toujours très grave. Songez que mon fils n'a que vingt-trois ans.

—Et Diane dix-huit! Ils peuvent, en effet, attendre.

—D'ailleurs, reprit Mme de Lachesnaye, en leur donnant le temps de mieux se connaître, nous leur évitons l'amertume des futures désillusions.

—Combien d'unions contractées sous les plus heureux auspices et qui ont lamentablement échoué par excès de précipitation!

—Ah! je crois que plus Diane connaîtra son fiancé, plus elle l'aimera! s'écria le baron; elle ne saurait admettre qu'il ait des défauts.

—Raison de plus qu'elle apprenne à le voir tel qu'il est, avant qu'il ne soit trop tard. J'ose me flatter que mon fils n'est pas indigne de son amour; mais enfin il se peut qu'elle lui découvre des imperfections qui refroidiraient sa sympathie!

—Et maintenant, reprit Faustine après une courte pause, puis-je voir Mlle de Saint-Albin?

—Diane est sortie. Elle était si émue, si agitée, que, pour tromper son impatience, elle est allée faire une visite à une amie d'enfance.

—Je regrette de ne pas avoir le plaisir de la rencontrer. Veuillez lui transmettre mes tendresses.

—Nous n'y manquerons pas.

Il y eut encore quelques paroles échangées, puis Mme de Lachesnaye prit congé des Saint-Albin et sortit.

—Mon Dieu, mon Dieu! s'écria la baronne en levant les bras au ciel, a-t-on idée d'une pareille froideur!

—Tu te figurais donc qu'elle allait se mettre à genoux pour nous transmettre la demande de son fils? demanda en riant le banquier.

—Non, certes. Mais je trouve qu'elle aurait pu manifester plus d'enthousiasme.

—Elle aurait demandé la main d'une simple institutrice qu'elle n'aurait pas montré moins d'indifférence.

—Il est même possible que, s'il se fût agi d'une pauvre fille, elle aurait déployé plus de chaleur.

—Voilà qui est un peu fort! De quel droit se montrerait-elle si orgueilleuse?

—Ce n'est pas de l'orgueil, c'est un sentiment de fierté que, pour ma part, je comprends et j'admire.

Une heure après, Diane de Saint-Albin arrivait à l'hôtel Lachesnaye.

Le jeune fille était rose d'émotion; ses yeux rayonnaient de joie et d'espoir.

Avant de se faire annoncer à la marquise, elle entra dans la chambre de Lucile.

Mlle Moureilles était, en ce moment, occupée à un travail de couture.

En voyant Diane, elle se leva et, s'avançant vers la visiteuse :

—Combien je suis heureuse de votre bonté, fit-elle d'une voix douce et grave.

Diane se jeta dans ses bras et, l'embrassant avec effusion :

—Merci! s'écria-t-elle, merci! Ce bonheur, n'est-ce pas à vous que je le dois?

Lucile eut un léger tressaillement; mais avec l'égoïsme d'une amoureuse trop absorbée par ses propres sentiments, Diane ne s'en aperçut pas.

—Dites-moi, chère amie, fit Mlle de Saint-Albin en s'asseyant sur une chaise longue, vous qui avez revu Gaston depuis notre entrevue, que vous a-t-il dit?

—Mais ce que vous savez vous-même, répondit Lucile, un peu surprise par cette question. Il vous aime sincèrement, profondément, passionnément.

Diane poussa un soupir. Un moment elle demeura songeuse.

Puis, comme se parlant à soi-même :

—Il m'aime, oui, il m'aime; il me l'a dit; je ne saurais douter de sa parole! Et pourtant, comme cet amour a été subit.

—Comme il s'en est fallu de peu pour que son cœur me demeurât fermé.

En même temps, une expression de tristesse passait sur son visage.

—Chère Diane, pourquoi cette tristesse? demanda Lucile en prenant place auprès de son amie.

—Je ne suis pas triste, chère amie, répondit Mlle de Saint-Albin, je suis heureuse, oh! oui, bien heureuse. Et pourtant, une pensée amère empoisonne mon bonheur.

—Si Gaston n'avait pas involontairement assisté à notre conversation, jamais, jamais il n'aurait songé à moi!

Elle s'arrêta; puis, baissant la voix, elle murmura :

—Cet amour si subit pourrait bien être de courte durée!... S'il cessait de m'aimer?

—Ma chère Diane, s'écria Lucile, pourquoi vous torturer le cœur par des doutes aussi

cruels et qui sont une offense pour celui que vous aimez? Gaston vous aime, il vous l'a dit, il faut le croire.

—Vous avez raison, chère Lucile! Je ne veux plus me tourmenter par des craintes peut-être chimériques. Mais, voyez-vous, je suis trop heureuse, et mon bonheur m'effraye.

—Ce sont de vaines terreurs, il faut les conjurer. Et maintenant, ne voulez-vous pas venir chez Mme de Lachesnaye? Elle sera si heureuse de vous voir.

—Oui, oui, allons vers celle que j'aime déjà comme une seconde mère.

Faustine reçut Diane avec plus d'expansive cordialité qu'elle n'en avait témoigné aux Saint-Albin.

Elle embrassa la jeune fille avec tendresse et, la faisant asseoir auprès d'elle :

—Ainsi donc, vous aimez mon fils? lui demanda-t-elle.

—Si je l'aime! s'écria Diane, et ses yeux se remplirent de larmes; pour moi, Gaston est l'incarnation même de la beauté, du génie, de la noblesse d'âme. Oh! ajouta-t-elle avec exaltation, je n'ai peur que d'une chose, de ne pas être à sa hauteur.

—Chère enfant! Puisse Gaston se montrer digne de votre amour et justifier votre confiance en lui. Il est, certes, rempli d'honneur, incapable d'une action basse ou déloyale, mais il a ses défauts comme...

—Non, non, interrompit Diane avec vivacité, il n'a point de défauts...

A ce moment, la porte s'ouvrit, et Gaston de Lachesnaye entra dans la chambre. Il paraissait, lui aussi, transfiguré par le bonheur. Un sourire joyeux illumina son mâle visage.

Très ému, il prit la main de Diane, la porta à ses lèvres, et d'une voix caressante :

—Notre amour est maintenant consacré par la sanction de nos parents; il illumine ma vie entière.

—Il me semble que c'est d'hier seulement que je commence à vivre. Et pourtant, sur le rayonnant azur de mon horizon, un point noir jette une ombre qui en obscurcit l'éclat.

—Ce n'est que dans un an que j'aurai la joie de vous avoir pour moi tout entière.

Diane jeta un regard interrogateur, presque de reproche, sur Mme de Lachesnaye.

—Oui, dit Faustine avec gravité, c'est moi qui ai exigé ce retard à votre mariage.

—Le temps passe si vite, vous êtes si jeunes tous les deux, à votre âge, une année d'attente n'est rien!

—Pour moi, soupira Gaston, cette année me paraîtra bien longue.

Diane rougit et, s'adressant à Mme de Lachesnaye, dit avec timidité :

—Pourquoi exigez-vous ce retard?

—Puisque Gaston et moi nous nous aimons, qu'avons-nous besoin d'attendre si longtemps?

—Parce que, répliqua toujours très grave Mme de Lachesnaye, il ne suffit pas d'aimer et d'être aimée pour être heureuse; il faut aussi avoir mérité son bonheur.

—Le bonheur qu'on a acquis sans effort ne saurait être solide ni durable, il s'écroulerait, comme un édifice bâti sur le sable, au moindre souffle de l'adversité.

"Il est une loi universelle à laquelle nul ne saurait se soustraire, celle du travail.

"En remplissant ce devoir social, Gaston aura conquis le droit de jouir des privilèges qu'il a reçus en naissant.

"Aimé de vous, et vous aimant, ayant de si glorieuses perspectives devant lui, peut-on douter qu'il ne mettra pas toutes ses forces à réaliser les ambitieuses espérances que nous avons, vous sa fiancée, moi sa mère, fondées sur lui ? Loin de l'amollir, l'amour redoublera son zèle, trempera son énergie, aiguïsera ses facultés. N'ai-je pas raison, Gaston ? fit-elle en se tournant vers son fils."

Pendant qu'elle parlait le jeune homme l'avait écoutée avec une respectueuse attention.

Les paroles de sa mère avaient dû toucher quelques fibres secrètes de son cœur, car il était devenu rouge et une flamme d'enthousiasme s'était allumée en ses yeux.

—Oui, oui, ma mère, s'écria-t-il d'une voix frémissante, vous avez mille fois raison ! Maintenant que j'ai un but dans la vie, l'amour d'une femme adorée, je veux travailler pour devenir quelqu'un digne d'elle.

"Je veux acquérir la gloire pour en parer ma fiancée, celle qui portera mon nom, afin qu'elle puisse être fière de celui qui l'adore."

Il fit une pause, puis avec un sourire :

—Et qui sait ? peut-être parviendrai-je à réduire de moitié cette année ?

"Si dans six mois j'ai de l'avancement ? Si je parviens d'ici là à me créer une position ?

—Il n'est pas défendu d'espérer, fit avec un sourire Faustine ; toutefois, cela ne me paraît guère possible.

—Rien n'est impossible quand on aime ! répliqua avec feu Gaston.

Il tira un écrin de sa poche, l'ouvrit, et le présentant à Diane :

—En attendant, dit-il, me permettez-vous de vous offrir cette bague pour sceller nos fiançailles ?

C'était un superbe saphir entouré de brillants. Diane prit le bijou, le glissa à son doigt et d'une voix basse et tremblante :

—Il ne me quittera jamais, répliqua-t-elle.

* * *

Depuis la fameuse soirée donnée par le capitaine Duval, Charles Moureilles vivait dans un trouble inexprimable, en proie à un tumulte de sensations fiévreuses.

Lui qui n'avait jamais connu l'amour, qui, épris de son art, s'était cru invulnérable à cette passion, pour la première fois de sa vie aimait, et aimait ardemment, avec toutes les forces, toute l'impétuosité d'une âme jeune et naturellement vibrante.

La gracieuse et pure image de Mathilde flottait incessamment devant son esprit ébloui.

En vain s'efforçait-il par le travail de bannir ce troublant souvenir.

Il dut se reconnaître impuissant à se soustraire à cette étrange obsession.

De multiples occupations absorbaient tout son temps.

Ses matinées étaient prises par ses nombreuses leçons.

Son talent consommé, sa connaissance approfondie de la science musicale, et surtout

son caractère consciencieux, lui avait valu une grande vogue comme professeur.

Partout on se disputait ses leçons.

Lorsqu'un élève montrait de la bonne volonté et d'heureuses dispositions, Moureilles ne ménageait pas sa peine ; volontiers même il prolongeait l'heure fixée pour la leçon.

Mais il refusait de perdre un temps précieux à donner d'inutiles conseils, lorsqu'il constatait chez le sujet une paresse incurable et l'absence de toute aptitude artistique.

Ses après-midi étaient consacrées aux répétitions de son opéra, qui avaient lieu dans un petit théâtre construit par le prince Peresco, dans son palais.

Le jeune maestro devait faire appel à tout son courage pour ne pas perdre patience.

La troupe d'acteurs à la solde du prince roumain, composée d'Italiens et de Provençaux avait certes d'indiscutables qualités.

Tous possédaient des voix superbes, des timbres remarquables.

Mais leur éducation musicale présentait de déplorables lacunes.

Aucun d'eux n'avait idée de la diction ni du jeu scénique : il fallait corriger des vices de prononciation, leur enseigner à articuler leurs phrases, leur apprendre à marcher et à se mouvoir, en un mot leur seriner leurs rôles.

Et ce n'était rien encore ; à chaque instant Charles se heurtait à des caprices et à des prétentions incroyables.

La "prima dona", une belle et robuste Napolitaine, chargée du rôle d'Atala, demandait à être habillée en reine orientale, le costume indien, composé par le premier dessinateur de Paris, lui paraissant trop simple et manquant d'éclat.

Cette chanteuse, d'ailleurs, avait le don d'exaspérer les nerfs de Charles Moureilles.

Il était presque impossible de lui faire prononcer le Français à peu près correctement.

Quand elle chantait la romance d'"Atala", elle disait : "Tout mé paré puls beau qué lé vasté désert", ou bien : "Plous doux à mon oreille est le son de ta voix, que le murmure des fontaines".

Puis c'était le baryton, qui personnifiant le père Aubry, persistait à vouloir porter une tiare d'évêque, et qui chantait son récitatif avec le brio d'un pifferaro.

Enfin c'était le prince lui-même qui souvent exerçait la patience de Moureilles.

Se croyant infailible, le Valaque prétendait imposer ses volontés, à sa guise diriger les répétitions.

Et c'était alors d'interminables discussions, des explications oiseuses et fastidieuses.

Ordinairement, c'était Charles qui triomphait, mais ces luttes quotidiennes l'énervaient.

Plus d'une fois, il avait été sur le point d'abandonner son opéra pour se vouer entièrement à l'enseignement.

Mais, honteux de ces passagères défaillances, le lendemain il recommençait avec courage la tâche de la veille.

Après ces journées de travail il jouissait avec délices de ses moments de loisir.

Profitant de l'invitation faite par le capitaine Duval, Charles allait souvent passer ses soirées à la rue Cardinet.

Avec cette ruse que donne parfois l'amour, Moureilles avait su se concilier les bonnes grâces du vieux militaire en flattant sa vanité.

Le capitaine aimait à chanter des airs patriotiques appris jadis au régiment : *La sentinelle*, ou bien encore, *Pauvre soldat prisonnier des Barbares*.

Sa voix d'ailleurs était absolument fautive et il manquait complètement de mesure.

Charles se mettait au piano et accompagnait les cacophonies du vieillard.

Pendant ce temps, Mathilde, occupée à quelque travail de couture, échangeait avec le jeune maestro des regards plus éloquentes que les paroles.

Parfois aussi Charles demandait à M. Duval de lui faire le récit de ses exploits passés.

Rien ne pouvait chatouiller plus agréablement l'amour-propre du capitaine.

Et c'était alors de sa part des histoires à faire dresser les cheveux de ses auditeurs ; dangers courus à Sébastopol, où ces "satanés Russes", ayant pratiqué des mines, l'avaient fait sauter en l'air ; périls affrontés en Kabylie, où ces "maudits Arabes" s'étaient servis de son corps comme d'un billot pour trancher des têtes, etc.

Frémissant par politesse, Charles Moureilles s'exclamait de terreur et d'admiration.

M. Giroux parfois assistait à ces petites réunions familiales, mais comme il s'endormait dès que le capitaine commençait ses récits, la présence du négociant ne gênait guère le maestro.

Avec une naïve fatuité le capitaine s'imaginait de bonne foi que Charles Moureilles ne venait à la rue Cardinet que pour le voir.

Il était loin de soupçonner que sa fille était l'unique objet de ses visites.

—C'est un bon garçon, avait-il coutume de dire en parlant de Moureilles, quel dommage que ce soit un artiste !

Et quand Mathilde s'efforçait de lui démontrer qu'on peut être artiste sans cesser de demeurer honnête homme, le capitaine secouait énergiquement la tête.

—Non, non, répondait-il, c'est une race fainéante criblée de dettes, pourrie de vices !

"Je ne parle pas de celui-ci, mais il deviendra pareil aux autres !

"Moi j'ai connu une malheureuse jeune fille, l'unique rejeton de notre capitaine d'habilement.

"Elle s'est entichée d'un ténor, a voulu l'épouser sur sommations respectueuses, et le monsieur l'a plantée là.

"Elle est morte de chagrin et de misère !"

Parfois aussi Moureilles se rendait comme par hasard chez son ancien professeur Blondel, à l'heure où il savait que Mathilde devait s'y trouver.

Silencieusement il assistait à la leçon et sitôt qu'elle était terminée accompagnait la jeune fille chez elle.

Et c'était alors entre les deux jeunes gens des causeries pleines de charme où le mot d'amour n'était jamais prononcé, mais il se faisait deviner dans chacune de leurs paroles et jusque dans leurs sourires.

Moureilles, en effet, s'était juré de ne faire à Mathilde l'aveu de sa passion qu'après la première représentation d'*Atala*.

Mais il faut toujours compter avec certaines surprises de la vie.

Un jour, Charles Moureilles venait, selon son habitude, rendre visite à son vieux professeur.

—M. Blondel n'est pas encore de retour, lui dit la servante en lui ouvrant la porte, mais il ne tardera pas à rentrer. Si monsieur veut prendre la peine de l'attendre au salon; Mlle Duval y est déjà depuis un quart d'heure.

Mathilde seule, quel bonheur inespéré!

Joyeusement, Moureilles pénétra dans la petite pièce servant de salon et de chambre de travail et qui, par son amalgame d'objets disparates, faisait songer à un magasin de brocanteur.

Accoudée au piano, Mlle Duval paraissait examiner attentivement un objet qu'elle tenait à la main. Au bruit que fit Charles en marchant elle se retourna.

Aussitôt le visage de la jeune fille s'éclaira de ce sourire joyeux et caressant qui mieux que les paroles attestent un sentiment vrai et profond.

—Bonjour, mademoiselle Mathilde!

—Bonjour, monsieur Charles!

Et ils se serrèrent la main.

Pendant quelques secondes, intimidés tous les deux, ils gardèrent le silence.

A la fin cependant :

—Que regardiez-vous donc avec tant d'attention, mademoiselle? demanda Moureilles.

—Voyez vous-même. J'avais aperçu dans ce fouillis d'objets qui encombre le piano cet étui en maroquin bleu.

Poussée par la curiosité je l'ai ouvert, et voici quelle délicieuse miniature il renferme.

En même temps elle lui tendait l'écrin.

Charles le prit, l'ouvrit, et, à son tour regarda.

C'était un gouache un peu passée.

Sur un fond gris perle se détachait le portrait d'une toute jeune femme, presque une enfant. Les traits d'une finesse extraordinaire, les cheveux blonds, massés sur le front en une envolée de boucles légères et vaporeuses, la diaphane transparence du teint, tout faisait songer à ces têtes de *keepsakes* anglais dont l'irréelle beauté semble plutôt être le produit d'une imagination de peintre qu'un portrait véritable.

Et cependant les yeux de ce visage, très allongés, un peu remontants vers les tempes, avaient cette expression de sournoise cruauté que les naturalistes ont relevée chez le félin.

Et la bouche mignonne, mais aux lèvres trop minces révélait les indices d'une nature perverse.

Fasciné sans doute par cette étrange beauté, Charles Moureilles regardait silencieux.

—Charmante figure, n'est-il pas vrai? dit Mathilde une peu surprise de ce mutisme.

—Oui, charmante, répéta Moureilles d'un air préoccupé.

—On dirait, fit Mathilde de plus en plus étonnée, que ce portrait vous fait rêver?

—C'est que, répliqua Charles toujours pensif, il me semble que ce visage ne m'est pas inconnu.

—J'ai dû l'avoir déjà rencontré. Mais où? quand? Je ne saurais vous le dire!

—Ce visage vous est connu? Voilà qui me paraît extraordinaire. C'est sans doute le portrait de la femme de M. Blondel, et je ne suppose pas que vous l'ayez jamais rencontrée?

—Oh! non; voilà plus de quinze ans que sa femme l'a délaissé, et moi, je ne connais M. Blondel que depuis dix ans.

—Mais êtes-vous sûre que ce soit le portrait de Mme Blondel?

—Nous pourrions nous en assurer.

Charles hésita un moment, puis délicatement, soulevant le verre, fit glisser la miniature hors de son cadre.

Il retourna la peinture et regarda.

Sur le revers se lisaient, en lettres effacées déjà par le temps, ces simples lignes :

For Agenor from his own beloved wife, Jessie. (Pour Agénor, de sa femme bien-aimée, Jessie.)

—Oui, vous avez raison, c'est bien le portrait de sa femme, fit Charles en remettant la peinture dans sa gaine.

—C'est étrange, toutefois, poursuivit-il, for étrange; il me semble l'avoir vue.

Mathilde se rapprocha de lui.

—Quelle était donc cette femme? demanda-t-elle curieusement.

—Mon Dieu, je ne saurais le dire au juste, car je n'ai entendu que de vagues récits.

—On m'a raconté qu'étant professeur à Londres il entendit un soir chanter une de ces petites mendiante qui chantent dans la rue des airs irlandais et les ballades écossaises.

—La voix était jolie, la chanteuse gentille.

—Il l'aurait achetée à ses parents...

—Oh! quelle horreur! interrompit Mathilde.

Le fait est malheureusement trop fréquent en Angleterre.

—Mais, ne vous indignez pas; Blondel est un parfait honnête homme.

—Il recueillit l'enfant, l'éleva avec soin et, jeune fille, hélas! il l'épousa.

—Il l'aimait donc beaucoup?

—Avec passion! Il avait pour le moins quarante ans de plus qu'elle... folie de vieillard.

—... Pour toute récompense, il fut, dit-on, indignement trompé.

—Un beau jour, la jeune femme abandonna le vieux mari! un *elopement*, comme ils disent là-bas; elle n'avait pas vingt ans.

—Et lui, le malheureux, interrogea Mathilde Duval.

—Lui? il fallut en mourir de honte, de rage, de désespoir... Et voilà pourquoi chez le meilleur des hommes vous voyez parfois ce caractère aigri, cette humeur morose, cette sorte de dégoût de la vie.

—Ajoutez à cet effondrement de tout bonheur les tristesses, les humiliations de son talent méconnu.

—Vous comprendrez alors tout ce que peut souffrir le malheureux Blondel!

Une assez longue pause s'ensuivit.

Les deux jeunes gens s'étaient assis sur le canapé en damas rouge.

Charles regardait Mathilde. Ce jour-là Mlle Duval avait une robe en drap gris fer, ornée de soutaches noires, qui moulait admirablement sa taille ronde et fine.

Un chapeau de velours noir dont les brides encadraient le frais ovale de son visage faisait ressortir les tons roses de ses joues veloutées.

Mais ce qui surtout frappait Charles s'était sur cette physionomie, d'habitude enjouée et mutine, plutôt que sentimentale, une expression insolite de douceur et de tristesse.

Jamais elle ne lui avait paru si jolie.

—Mon Dieu! comme vous êtes taciturne ce soir, monsieur Charles, fit Mathilde gênée par ce long silence.

—Je suis silencieux, oui, répliqua Moureilles, parce que je craindrais trop en parlant de livrer le secret de mon cœur.

Mathilde rougit et le regardant avec surprise :

—Vous parlez en énigmes, dit-elle.

—Pardonnez-moi! s'écria Charles, je dois en effet vous paraître absurde... J'ai voulu me taire, attendre... Mais non, je n'ai plus le courage de vous cacher la vérité.

—Mathilde, je vous aime, je vous adore comme un fou, comme un insensé!

Incapable de se maintenir plus longtemps, il avait saisi la main de la jeune fille et la couvrait de baisers passionnés.

Avec une sorte d'effroi, Mathilde dégagea sa main.

—Oh! monsieur Moureilles, s'écria-t-elle, que je suis désolée de ce que vous venez de me dire!

En même temps elle éclatait en sanglots.

—Quoi, Mathilde, mon amour vous offense? fit Moureilles atterré par la vue de ces larmes.

—Non, oh! non! sanglota la jeune fille, mais nous ne pouvons songer à nous marier.

—Vous ne connaissez pas mon père... Jamais, il me l'a souvent déclaré, il ne permettra à sa fille d'épouser un artiste!

—Je sais, dit gravement Moureilles, que M. Duval nourrit à l'égard de nous autres artistes des préjugés difficiles à combattre.

—Il nous croit fainéants, incapables de gagner notre vie.

—Mais, vous, Mathilde, vous, partageriez-vous cette opinion?

—Non, non, murmura-t-elle d'une voix suffoquée.

—Vous croyez en moi?

—Oui, fit-elle toujours très bas.

—Alors, oh! alors les obstacles seront applanis.

—Je saurais vaincre les prétentions de votre père.

Mathilde secoua la tête avec tristesse.

—Mon père, soupira-t-elle, mon pauvre père a toujours été pour soi-même le plus désintéressé des hommes.

—Mais quand il s'agit de moi!... Ah! vous ne savez pas l'avenir qu'il rêve pour moi!

Elle ne put achever et, pour cacher sa confusion, couvrit son visage rougissant entre les mains.

—Je le devine, Mathilde. Il voudrait vous marier à M. Giroux.

De la tête la jeune fille fit un geste d'assentiment.

—Ah! je comprends qu'il désire pour son unique enfant un riche mariage.

—Et pourtant, malgré ses quarante mille livres de rentes, vous, Mathilde, consentiriez-

vous, par respect filial, à river votre vivante jeunesse à cet homme vieux, grossier et vulgaire ?

—Non ! non ! pouvez-vous le croire ? D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un malicieux sourire, si épris qu'il prétend être de moi, M. Giroux ne m'a pas encore demandée en mariage.

—San avarice s'alarme à l'idée d'une femme sans dot.

—Peut-être ne se décidera-t-il jamais à me faire cet honneur.

—Et mon père finira pas s'impatienter de cette hésitation.

—Mais alors, Mathilde, nous pouvons espérer ?

—Hélas ! à quoi bon se bercer d'illusions ? Mon père ne donnera jamais son consentement ; étant mineure, je lui dois soumission entière. D'ailleurs, je serais majeure que jamais je ne m'opposerais à sa volonté. Je ne veux pas, par mon ingratitude, assombrir sa vieillesse.

—Mais, Mathilde, pourquoi nous désespérer ! Si mon opéra réussit, quels que soient ses préjugés contre les artistes, M. Duval sera forcé de reconnaître que nous sommes capable de conquérir la fortune aussi bien et parfois mieux qu'un négociant en vins.

—Oui, depuis longtemps j'ai caressé avec ardeur ce projet, déposer à vos pieds sous les yeux de votre père ma gloire nouvelle acquise au prix de tant de peines, de tant de fatigues, et malgré lui il se laissera ébranler, émouvoir, il voudra bien, m'appelant son fils, mettre votre main dans la mienne !

—Mathilde, chère Mathilde, ayons le courage d'espérer !

Sa voix chaude et vibrante avait de si persuasives inflexions, il y avait tant d'enthousiasme dans la flamme de son regard que malgré elle la jeune fille se sentait gagner par cette confiance communicative.

Elle aussi *voulait* espérer.

—Essayez, répliqua-t-elle d'une voix suffoquée, peut-être avez-vous raison.

Il voulut lui prendre la main, mais à ce moment le bruit que fit la porte en s'ouvrant le fit se retourner en arrière.

C'était le professeur Agénor Blondel qui entra dans la chambre.

Il ne parut pas remarquer la présence des jeunes gens, et, pâle, l'air égaré, la figure sinistre, il se dirigea vers le piano.

Là, dans le fouillis d'objets qui encombraient l'instrument, il saisit vivement la miniature, en ouvrit l'écrin et regarda, longuement, ardemment.

De convulsifs frissons agitaient son maigre corps, des gouttes de sueur coulaient sur ses tempes.

—Oui, oui, murmurait-il c'était bien elle, une peu vieille... si belle encore !

—Maître, lui dit Charles Moureilles, voulant faire remarquer sa présence.

L'autre ne l'écoutait pas.

—Quelle toilette ! poursuivait-il, et quel train de luxe !

—Voiture et chevaux, maintenant, à toi, Jessie ?

—Ah ! ah ! la malheureuse ! Et fardée, les cheveux teints, les lèvres carminées, telle qu'une courtisane.

—Infâme !... Ah ! je saurai bien découvrir où tu habites, et alors ! oh ! alors !

Il n'acheva pas et fit un geste menaçant.

—Maître, reprit Charles, devinant ce qui se passait dans ce cœur, qui peut vous agiter de la sorte ?

Le vieux Blondel se retourna, et, d'une voix farouche :

—Rien !... Quelqu'un que j'ai connu... Quelqu'un que je ne voulais pas revoir... Quelqu'un que sur ma route j'ai rencontrée...

Il s'arrêta comme voulant se dominer.

Interdits, Mathilde et Moureilles échangèrent des regards inquiets.

A la vue de cette grande douleur, une compassion sans bornes leur emplissait le cœur.

Ils auraient voulu témoigner leur sympathie.

Mais ils n'osaient de peur de froisser le vieillard.

Toute manifestation de sympathie lui serait sans doute odieuse.

Cependant, M. Blondel avait repris la miniature et la contemplait de nouveau.

Maintenant il ne parlait plus, mais un rictus effrayant tordait ses lèvres flétries.

Enfin il rejeta violemment l'écrin sur le piano.

Puis d'une voix bourrue, apostrophant les jeunes gens :

—Je ne donne pas de leçons aujourd'hui. Allez-vous-en et laissez-moi en paix.

XII

SANS DOT !

Mlle Duval avait-elle deviné juste en croyant que M. Giroux avait de la peine à se décider d'épouser une fille sans dot ?

Où était-ce la crainte d'un refus qui le faisait hésiter ?

Pour tous ceux qui connaissaient le négociant, cette dernière conjecture eût paru inadmissible.

Toujours est-il que les jours s'écoulaient, les semaines se suivaient, et il ne se déclarait pas.

Pourtant il continuait ses visites à la rue Cardinet et y passait des soirées entières.

La pipe à la bouche, au grand désespoir du capitaine qui avait le culte de la propriété, M. Giroux regardait Mathilde avec l'expression d'un acquéreur à la foire des chevaux, qui mentalement suppute les qualités, détaille les mérites d'une jument avant de l'acheter.

Les longues hésitations du trop prudent amoureux exaspéraient le capitaine.

Plus d'une fois il s'était senti sur le point de laisser éclater son impatience. Mais il se contenait.

Un soir, cependant, il se décida à lancer quelques insinuations.

C'était le même jour où Mathilde avait eu avec Charles Moureilles son émouvant tête-à-tête.

Emue et agitée, craignant peut-être de laisser deviner son trouble, la jeune fille, prétextant la fatigue, s'était retirée de bonne heure dans sa chambre.

Le capitaine et le négociant étaient demeurés seuls.

M. Giroux fumait son éternelle bouffarde ; M. Duval marchait de long en large, les

sourcils contractés comme un homme occupé à résoudre le pénible problème.

Un assez long silence s'était établi entre les deux hommes. Le premier, Giroux, le rompit :

—Qu'est-ce qu'elle a eu ce soir, Mlle Mathilde ? interrogea-t-il entre deux bouffées de caporal, elle m'a paru un peu pâlotte.

—Ah ! vous l'avez donc remarqué ! fit rageusement le capitaine.

—Si je l'ai remarqué ! Vous savez bien que rien ne saurait échapper lorsqu'il s'agit d'elle !

—Vraiment ! pourtant il me semble que si vous lui portiez un réel intérêt, vous ne prendriez pas plaisir à la compromettre comme vous le faites.

Ici, le capitaine s'arrêta et s'épongea le front avec angoisse.

—Moi, la compromettre ! s'écria Giroux en ôtant sa pipe de ses lèvres.

—Eh ! oui ! mille tonnerres ! croyez-vous qu'on en jase pas dans le voisinage de vos fréquentes visites et de vos assiduités !

—Bah ! fit placidement le négociant en recommençant à fumer, peut-on empêcher les bavardages d'aller leur train ?

—On peut empêcher de fournir des prétextes à des médisances qui jettent toujours de la défaveur sur une jeune fille.

—Ecoutez-moi, Giroux, fit résolument le capitaine, vous savez que je suis de vos amis, mais avant tout je suis père, j'ai le devoir de veiller sur l'honneur et la dignité de ma fille.

—A l'avenir, je vous prierai d'espacer vos visites, qui ne peuvent que lui nuire et, ajouta-t-il non sans effort, la troubler !

Le négociant ne répondit rien. Il était devenu très rouge.

Maintenant, il fumait avec rage en jetant des regards furtifs sur le capitaine, qui avait repris sa marche par la chambre.

Enfin, ayant achevé sa pipe, M. Giroux en secoua le résidu dans un cendrier et la remit dans son étui.

Se levant aussitôt, il s'approcha du capitaine et avec bonhomie :

—Donnez-moi la main, Duval, vous êtes un brave cœur.

—Oui, vous avez raison, on n'a pas le droit de jeter le trouble dans un cœur de jeune fille, et de la faire languir dans des alternatives d'espoir et d'incertitude.

—Croyez-le, je n'ai jamais eu l'intention de la tourmenter.

—Ce soir, je ne veux rien dire, laissez-moi encore réfléchir pendant cette nuit.

—Mais demain j'aurai pris une résolution, elle sera de nature à vous satisfaire.

Et, amicalement, il lui frappa sur l'épaule.

—Maintenant, adieu et à demain, fit-il en soulignant ces derniers mots.

Silencieux, Duval serra la main qui lui était tendue et reconduisit son hôte à la porte.

Aussitôt qu'il fut seul, le capitaine poussa une sorte de grognement.

—Enfin ! s'écria-t-il, le voilà décidé ! Oui ! m'en a-t-il coûté d'aborder ce sujet ! Mais si je n'avais pas parlé, le gaillard était homme à prolonger longtemps encore un tel état de choses.

—Ah! ma pauvre Mathilde, si tu savais par quelles humiliations tu fais passer ton vieux père! Mais je serai amplement récompensé, en te voyant heureuse, riche, entourée de considération."

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, M. Anatole Giroux se faisait annoncer.

Le négociant était mis, selon l'expression du capitaine, sur son trente et un : redingote noire, gilet blanc, pantalon gorge de pigeon, cravates tirant sur la lie de vin (ce dernier détail de toilette un symbole).

Tous les parfums d'Arabie, toutes les essences du Congo, tous les arômes de la Perse et des pays circonvoisins avaient dû s'épanchir à flots sur son obèse personne.

Entre ses mains gantées de jaune, il tenait un immense bouquet de fleurs d'oranger.

Et, chargés d'une énorme caisse, deux employés de la maison Giroux & Cie le suivaient.

—Bonjour, Duval, fit le négociant, voici six douzaines de bouteilles de champagne que j'offre à ma..., mais nous parlerons de cela plus tard.

—C'est de l'"extra Dry" pour l'exportation américaine, ce qu'il y a de plus cher et de plus délectable.

—J'ai longtemps hésité entre l'Epernay et le Château-Yquem, mais je me suis arrêté au champagne.

—C'est plus émoustillant pour une jeune mariée."

Il eut un gros rire, puis s'adressant à ses commis :

—Isidore et Célestin, posez là cette caisse et avec précaution, je vous prie.

Les deux employés déposèrent par terre leur précieux colis et se retirèrent.

Prenant alors une attitude solennelle, bombant son estomac et portant beau la tête :

—Monsieur le capitaine Duval, fit-il, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Philiberte-Stéphanie-Mathilde, votre fille.

—Vous trouverez peut-être qu'un homme de ma position aurait pu prétendre à un mariage plus avantageux.

—Oui, certes. Mais les vertus domestiques que j'ai remarquées à Mlle Duval, sa soumission vis-à-vis de vous, sa douceur et sa modestie me décident à l'épouser.

—Une fille aussi parfaite ne saurait être qu'une épouse accomplie, une mère modèle."

Le capitaine allait répondre; d'un geste, l'autre fit signe qu'il avait encore à parler.

—Pas un mot! Laissez-moi d'abord finir, vous parlerez ensuite.

—Pour bien établir nos positions respectives, pour éviter tout malentendu, je dois d'abord poser également mes conditions.

—Moi, Anatole Giroux, négociant très connu sur la place de Paris, fournisseur de maisons princières, j'épouse une fille sans dot, oui, sans dot."

Il appuya sur ces mots avec une insistance qui fit rougir le capitaine.

—Eh bien! non seulement je l'épouse, mais je veux même lui allouer une pension.

Ici il s'arrêta et regarda fixement Duval, s'attendant peut-être à une explosion de remerciements.

Le capitaine ne broncha pas. Le négociant reprit :

—Je sais bien que peu d'hommes se montreraient aussi généreux, mais je tiens à ce que Mme Giroux soit à même de maintenir son rang dans le monde.

—Cette somme est plus que suffisante pour défrayer les dépenses d'une femme économe, adroite de ses mains et ordonnée.

—A la naissance de son premier enfant, j'augmenterai cette pension d'un tiers; à chaque naissance subséquente d'un nouveau quart.

—Donc, au quatrième enfant, elle aura pour ses toilettes un revenu de 100 francs par mois!...

—Savez-vous bien, capitaine, ce que représentent de travail acharné 100 francs par mois!

—Je sais, je sais! grogna le capitaine, que ce début exaspérait secrètement.

—Bien, puisque vous savez, passons aux distractions que je concède, les voici :

—Je permettrai à Mme Giroux, mon épouse, de recevoir à dîner son père une fois par mois.

—Une fois par mois! objecta le capitaine en réprimant un juron.

—Je concède en outre la Noël, le premier de l'an, la fête des Rois et la Saint-César, votre patron.

—Il n'y a pas de Saint-César au calendrier!

—Eh bien! mettons Saint-Alexandre, c'est le nom d'un autre guerrier!

—Quant à ses autres amis, je ne veux pas qu'elle continue à les fréquenter comme par le passé. Une femme se doit tout entière à son mari, à ses enfants, à son ménage, à la bonne tenue de sa caisse.

—Mais, interrogea le capitaine, vous permettez à Mathilde de venir chez moi?

—Oui, mais pas trop souvent! Oh! ne croyez pas que ce soit par despotisme; mais enfin je me marie pour avoir un intérieur et non pour que ma femme soit toujours à courir la prétentaine!

—Allons, allons, ne vous emportez pas, vous ne vous en porterez que mieux, comme disent mes commis quand ils sont en verve.

—Une fois par mois elle ira voir son bonhomme de père, mais pas davantage.

—Alors, je verrai en tout mon enfant deux fois par mois, murmura le capitaine.

—Eh! eh! mon cher, du moment que vous êtes tranquille sur son sort, quel besoin avez-vous de la voir traîner ses jupes plus souvent à votre cinquième étage?

—Oui, certes, tranquille sur son sort, fit tristement l'autre, mais pour mon vieux cœur, quelle solitude!

—Bah! mon cher, si la solitude vous effraie, faites comme moi, mariez-vous!

—Il ne manque pas de veuves ou de vieilles filles qui consentiraient avec joie à partager votre nom.

—Est-ce entendu? Maintenant, j'ai tout dit, et voici ce bouquet pour ma fiancée et cette parure que je viens d'acheter pour elle chez un des premiers bijoutiers de la rue de la Paix."

En même temps, le négociant tirait un écrin de sa poche et l'ouvrait.

Des pendants d'oreilles, une broche-médaille et un bracelet en malachite reposaient sur un fond de satin rose.

—Et où est-elle, ma fiancée?

—Elle est allée donner une leçon de musique et ne rentrera que dans une heure.

—Ah! elle ne savait donc pas que je venais aujourd'hui?

—Non, je n'ai pas cru devoir le lui dire, puisque...

—Vous avez bien fait, la pauvre enfant aurait été trop agitée.

—Ah! mon cher, avouez tout de même que vous serez heureux de ne plus la voir courir le cachet pour gagner son pain?...

Il regarda sa montre.

—Je n'ai pas le temps d'attendre; mais je reviendrai ce soir et nous entamerons ensemble mon bon vieux extra Dry; vous m'en direz des nouvelles.

—Quinze francs la bouteille!...

—Adieu donc, papa beau-père, et à tout à l'heure."

Resté seul, César Duval demeura un instant silencieux, roulant en soi-même d'amères pensées.

Les conditions imposées par Giroux révolutionnaient à la fois son orgueil et son amour paternel.

Eh quoi! lui qui, pour ne point se séparer d'elle, n'avait pas voulu placer Mathilde dans un pensionnat, devait-il se résigner à l'avenir à ne plus la voir que deux fois par mois?

Et pourtant, comme l'avait déclaré le négociant, n'était-ce pas un bonheur pour lui d'assurer à sa fille un établissement aussi avantageux!

Longtemps, le capitaine, le front appuyé contre un carreau de la fenêtre, regarda dans la rue.

Il faisait un temps lamentable. Une pluie mêlée de neige enduisait le pavé d'une fange noirâtre.

C'était un de ces jours où il fait bon de rester chez soi, au coin du feu.

Mathilde pourtant avait dû sortir pour donner des leçons.

Tous deux ils mangeaient le pain si péniblement gagné.

Et une angoisse serrait comme dans un étau le cœur du vieux capitaine.

Enfin, à travers les mouvantes grisailles de la pluie, il aperçut l'élégante silhouette de Mathilde qui, d'une main tenait un parapluie ouvert, de l'autre ses jupes, traversait d'un pas élastique les flaques d'eau, lestement enjambait les ruisseaux.

—La voilà, se dit-il, n'attristons pas son bonheur.

En même temps, il s'efforçait d'imprimer à sa physionomie un air de joyeux contentement.

Comme on le voit, pas un instant, le capitaine n'avait eu l'appréhension, pourtant si naturelle, que sa fille pût refuser le négociant.

Malgré sa paternelle tendresse, il comprenait peu le caractère de Mathilde, si différent du sien, il s'imaginait qu'elle était trop pratique pour ne pas se réjouir d'un pareil mariage.

—Bonjour, petit père, fit Mathilde en entrant joyeusement dans le salon.

—...Eh! fit-elle en s'interrompant, des fleurs en cette saison! et ces bijoux?... Pour qui tout cela?"

Sur la table, elle venait d'apercevoir le bouquet de fleurs d'oranger, ainsi que l'écrin resté ouvert.

—Pour toi, ma chérie, répliqua le capitaine.

Il ajouta, très solennel :

—Des cadeaux de ton fiancé!

—Mon fiancé! Que voulez-vous dire? cria Mathilde devenue toute rose.

La folle espérance que peut-être Charles Moureilles était venu en son absence lui traversait le cœur et y allumait une flamme de vie.

Le jeune artiste aurait-il su, par son éloquence, vaincre les préjugés du capitaine? Pourquoi pas?

—Oui, ton fiancé, mon enfant bien aimée, ma fille chérie!

Et, l'attirant dans ses bras, le capitaine l'embrassa avec une tendresse passionnée.

—Tu sais bien qui je veux te dire, frimousse.

—Il est donc venu ici sans m'en avertir? Interrogea la jeune fille.

—Oui, c'était une surprise que je te menageais.

—Déjà hier, il m'avait fait pressentir sa demande, mais je n'ai pas voulu t'en parler avant d'être sûr.

—Et vous consentiriez?

—Tu sais bien que je n'ai que ton bonheur en vue.

—Oh! bon cher, mon bon père!... Ainsi donc il vous a parlé, il a eu ce courage!

—Mais comment se fait-il que je ne l'ai pas aperçu?

—Il est donc venu bien tard dans la soirée.

—Mais non, tu l'as vu; il était ici à son heure habituelle.

—Étais-tu si émue que tu ne l'as pas remarqué?

—Lui a été frappé de ta pâleur et c'est alors qu'il s'est déclaré.

—De qui donc parlez-vous, mon père? demanda la jeune fille avec inquiétude.

—De qui? d'Anatole Giroux, parbleu!

Mathilde devint affreusement pâle et parut chanceler.

—Quoi, balbutia-t-elle, c'est donc lui, lui qui m'a demandé en mariage?

—Eh oui, c'est lui! Qui veux-tu que ce soit? bien sûr pas Emile Patron, l'épicier, fit avec impatience le capitaine.

—C'est un très brillant parti pour une fille sans dot, ma chère, et bien des femmes pourraient t'envier.

—Il veut t'allouer une pension, tu vas vivre dans l'aisance, presque dans le luxe.

—Tu n'auras plus à courir le cachet.

Mathilde ne l'écoutait plus.

Saisissant la main de son père et le regardant bien en face :

—Mon père, n'insistez pas. Ce mariage est impossible.

—Jamais je ne serai la femme de ce butor.

—Es-tu folle? Oses-tu parler ainsi de mes amis? s'exclama le capitaine.

—Je rétracte le mot, puisqu'il vous blesse. Mais, je le répète, je ne puis être sa femme.

—Et si je l'ordonne, moi!

—Je serais désolée de vous faire de la peine, mais vous n'avez pas le droit de disposer de mon sort, de mon bonheur et de ma vie contre mon gré.

La colère, qui sourdement grondait au cœur du capitaine, jaillit au dehors en un torrent de jurons.

—Mille Bédouins! cornes du diable! tête de Bismarck! rugit-il, prétendrais-tu te révolter contre mon autorité! désobéir à ton père.

—Ce serait pour la première fois de ma vie, mais...

—Assez, assez, pas de raisonnement! Anatole Giroux va revenir tout à l'heure.

—Tu le recevras comme ton fiancé.

—Voici les bijoux et la corbeille.

—Plaqué-moi cela sur toi, et un peu vite!

Involontairement, Mathilde jeta un coup d'œil sur l'écrin.

Un sourire railleur traversa aussitôt son visage.

—Tiens, fit-elle, je les reconnais; ce sont des bijoux démodés que Mme Durand, la mère d'une de mes élèves, a vendus dernièrement à vil prix, à un revendeur du boulevard Montmarthe.

—Ce n'est pas vrai! l'écrin porte le nom de l'un des plus grands bijoutiers de la rue de la Paix.

—C'est possible. Votre M. Giroux a trouvé sans doute utile de donner à son offrande une autre marque de fabrique.

—Je suis sûre, moi, de ce que j'avance. Voyez plutôt.

En même temps, elle retirait de l'écrin le médaillon.

A l'envers, sur la plaque d'or, étaient gravés ces mots : Alphonse Durand.

—Et quand cela serait, riposta le capitaine dépit, va-t-il falloir des rivières et des cascades de diamants pour mademoiselle?

—Non; mais avouez du moins que la munificence du fiancé dont vous me gratifiez n'a rien qui puisse m'éblouir.

—Trêve de persiflage! M'obéirez-vous, oui ou non!

—Non! répliqua avec fermeté la jeune fille.

—Mon père, je sais que c'est parce que vous redoutez la misère pour moi que vous désirez ce mariage.

—Mais réfléchissez et vous verrez que l'avenir auquel vous voudrez me condamner me rendrait infiniment plus malheureuse que l'obligation de travailler pour vivre.

—M. Giroux est un homme égoïste, grossier et brutal; on prétend même qu'il ne doit sa fortune qu'à certaines indélicatesses commerciales.

—Ce n'est pas assurément le mari que vous eussiez choisi pour moi, si j'étais riche.

—Eh bien! je ne crains pas la misère.

—Grâce à l'éducation que vous m'avez fait donner, j'espère être toujours à même de gagner honorablement ma vie.

—Mais rien ne saurait me forcer d'être la femme d'un homme que je ne puis aimer...

A ce moment, on entendit carillonner le timbre de la porte d'entrée.

—On sonne, fit la jeune fille en s'interrompant, c'est peut-être M. Giroux qui revient, inutile que je le voie.

—Vous le remercirez de ma part.

Et sans attendre de réponse, Mathilde s'esquiva de la chambre, laissant son père dans un certain paroxysme d'exaspération.

Presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit et quelqu'un entra. Ce n'était point Anatole Giroux, c'était Charles Moureilles.

La vue du jeune artiste fit éclater la fureur du capitaine.

Il eut la subite intuition que c'était à cause de celui-là que sa fille refusait Giroux.

Marchant droit sur Moureilles, la lèvre écumante, l'œil enflammé, le visage cramoisi.

—Hors d'ici, vil séducteur, muscâtre de bas étage! Que je ne vous revoie jamais dans cette maison. Sinon, gare...

Et il crispait les poings, il les allongeait menaçants, vers le visage du pauvre artiste.

Interloqué par un pareil accueil et supposant que Mathilde avait dû tout dire, Charles répliqua :

—Ma chère Mathilde vous dira que mon amour...

—Que dit-il, clama le capitaine, il ose maintenant appeler Mlle Duval par son prénom! Va-t-en, mais va-t-en donc, misérable va-nu-pieds!

Et le prenant par les épaules, il le petait sur l'escalier.

—Rendez grâce à Dieu que vous soyez le père de Mathilde, cria Moureilles, pâle de colère.

Mais la phrase ne fut même pas entendue par le capitaine qui, brutalement avait déjà fermé la porte.

Est-il vrai, comme le prétend Shakespeare, qu'on ne meurt pas d'amour?

Que cette fièvre implacable, qui ravage l'esprit, affole les nerfs et meurtrit l'âme, ne saurait toutefois éteindre la flamme de la vie?

Mystérieux instrument à souffrance que notre pauvre cœur humain, à la fois si fragile, si sensitif au moindre choc de la douleur, et cependant si endurant et qui peut, sans brisures, résister aux multiples agonies de l'existence!

Depuis le jour où le capitaine Duval, en le mettant à la porte, lui avait interdit l'accès de sa maison, Charles Moureilles se laissait aller à une morne apathie, un dégoût pour la vie, une absolue indifférence pour tout ce qui naguère l'enthousiasmait, et tombait dans cette sorte de stagnation morale pareille à la mort.

L'art lui-même avait perdu tout attrait pour le jeune maestro.

Il continuait à donner des leçons comme par le passé.

Mais ses lèvres ne retrouvaient plus en lui ce maître zélé, dont la chaleureuse sympathie, l'enthousiasme communicatif, l'ardent intérêt, savaient transformer l'heure du travail en une heure de plaisir.

C'était aujourd'hui un professeur; toujours consciencieux, mais froid et sévère, taciturne.

Quant aux répétitions de son opéra, on eût dit qu'elles lui inspiraient une insurmontable répugnance.

Les défauts des acteurs lui paraissaient maintenant par trop odieux et chaque jour il leur en découvrait de nouveaux.

Enfin, et chose plus grave, "Atala", cet opéra sur lequel il avait fondé de si brillantes espérances, lui paraissait aujourd'hui une œuvre plate, dépourvue de valeur, fourmillant d'erreurs et de banalités.

Le poème qui sembalit insipide, la musique ennuyeuse et terne.

Il advint même un jour où, lassé par les incessants caprices de la chanteuse napolitaine chargée du rôle d'Atala, Moureilles déclara vouloir renoncer à la représentation de son opéra.

En vain le prince Peresco le conjura de se raviser.

Ni prières, ni promesses, ni flatteries ne purent ébranler la détermination de l'artiste.

—Laissez-moi, avait-il répondu, mettre mon opéra de côté.

—J'y découvre aujourd'hui des erreurs que je voudrais rectifier.

—Quand il me paraîtra suffisamment corrigé, je vous le rendrai et vous pourrez le faire jouer.

—Mais pour le moment je n'ai pas le courage de poursuivre une tâche aussi ingrate.

Lui, d'ordinaire sociable et répandu dans le monde, négligeait maintenant ses connaissances, ses amis et même sa sœur et les Lachesnaye.

Solitaire et morose, il passait ses soirées dans sa petite garçonnière à Montmartre, et fumait en broyant du noir durant des heures entières.

Son piano demeurait hermétiquement fermé, et ses papiers à musique, contenant des œuvres inédites, romances esquissées, compositions à l'état d'ébauche, plans d'opéra, s'amoncelaient en un paquet poussiéreux et informe.

Trois semaines s'écoulèrent, monotones, pesantes et lugubres.

Un soir, on sonna violemment à sa porte.

Etendu sur son canapé, les bras croisés derrière la tête, une cigarette à la bouche, Charles se demandait quel pouvait être ce visiteur tardif.

La porte s'ouvrit et il vit entrer son vieux professeur M. Blondel.

—Monsieur Blondel! Quel honneur pour moi, cher maître! s'écria Moureilles en se levant précipitamment.

Le vieillard ne répondit rien.

Lentement, il s'approcha de Charles, et dardant son regard aigu sur le visage pâle et amaigri du jeune homme.

Ah ça! demanda-t-il, que se passe-t-il donc ici?

—Je ne vous comprends pas; que voulez-vous dire, répondit Charles en s'efforçant de sourire.

—Ce que je veux dire! Voilà près d'un mois que vous n'êtes venu me voir. Seriez-vous malade?

—Moi! non. Je n'ai pas été chez vous parce que... mes nombreuses occupations...

—Assez, assez, inutile d'essayer de me donner le change. Vos occupations! quelles occupations? celle de rester étendu sur un divan, le cigare à la bouche?

—Depuis quand fumez-vous? Je ne vous connaissais pas ce vice.

Charles rougit, et jetant dans la cheminée sa cigarette éteinte:

—C'est une mauvaise habitude que j'ai contractée depuis peu. Il faut bien égayer sa solitude.

—Votre solitude! On dirait, ma parole, que vous êtes un vieillard impotent, cloué sur un fauteuil, incapable de sortir.

—Quand vous aurez mon âge, il vous sera permis d'invoquer cette excuse pour fumer.

—M'avez-vous jamais vu faire de ma bouche une tuyau de cheminée?

Moureilles sourit avec contrainte.

—Et votre opéra? demanda brusquement le vieillard, pourquoi l'avez-vous abandonné?

—Quoi... vous savez?

—Mais oui; inquiet de votre absence, je suis allé moi-même m'informer auprès de votre prince valaque, et c'est lui qui m'a déclaré en sanglotant que vous aviez renoncé à la gloire qui vous attendait.

—Mon Dieu, cher maître, je vous avouerai que je commence à partager votre avis sur la valeur de ma rapsodie.

—Ta, ta, ta, pas de faux-fuyants! Ce n'est point par déférence pour les conseils de moi, Agénor Blondel, que vous l'avez abandonné!

—Et d'ailleurs, quand vous ai-je dit que votre opéra était absolument sans mérite?

—Voyons, mettez-vous au piano et jouez-le-moi, afin que je puisse le juger.

Vivement touché de la réelle affection qui se trahissait à travers la brusquerie de son vieux maître, Charles lui prit la main et la serrant dans la sienne:

—Vous êtes le meilleur des hommes; croyez que je suis sensible à votre bonté.

—Mais vraiment je n'ai pas le cœur au travail.

A peine les eût-il prononcées qu'il regretta ces paroles.

Alors, M. Blondel, à voix très basse:

—Et pourquoi? Parce que vous aimez Mathilde et que ce vieux bravache de capitaine refuse son consentement à votre mariage?

—Comment, vous savez? Qui vous l'a dit?

—Qui me l'a dit! Ah ça! vous me prenez donc pour un imbécile, un aveugle, un sourd, qui ne sait rien comprendre, rien entendre, rien voir?

—Est-ce que j'ai cru que c'était pour contempler mon vieux visage que vous assistiez régulièrement aux leçons de la petite Duval?

—Pauvre enfant! elle non plus n'est plus revenue à la rue Saint-Ferdinand, probablement son grognard de père le lui aura défendu.

—Il a cru sans doute que ma maison servait de lieu de rendez-vous!

—Ah! ah! Rien ne m'étonne d'ailleurs de la part de cette culotte de peau, un homme qui ne sait pas distinguer un bécarré d'un bémol!

Il s'arrêta, puis après une courte pause il reprit avec gravité:

—Sérieusement, Moureilles, est-il possible qu'un garçon de votre intelligence, de votre caractère et de vos aptitudes, — car vous avez des aptitudes, et de très grandes, vous pouvez en croire votre vieux maître, — un homme enfin de votre valeur laisse s'affaiblir ses facultés, s'abandonne à une pitoyable oisiveté, et pourquoi, grand Dieu! à cause d'un simple flirt.

—Un flirt!

—Oui, et rien de plus. Vous pouvez m'en croire, moi qui sait mieux que vous ce que c'est l'amour, le véritable amour, la passion vorante, celle qui, née dans le cœur resté jeune et vivace d'un homme à cheveux blancs, consume sa vie, détruit son repos, ébranle sa raison!

—Amour sans joie, sans espérance, sans dignité, croix de plomb qu'on traîne jusqu'à la tombe, plante maudite dont les fruits sont la honte, l'outrage, la trahison!

Le vieillard s'était animé en parlant; sa voix était devenue saccadée et sifflante; les veines de son front se gonflaient violacées sur ses tempes, des gouttes de sueur scintillaient.

En proie à une violente agitation, il marchait à grands pas dans la chambre, crispant les poings comme pour chasser les obsédantes visions du passé.

Très ému, Charles Moureilles voulut l'interrompre:

—De grâce, cher maître, ne ravivez pas ces douloureux souvenirs.

M. Blondel s'arrêta, se couvrit le visage entre les mains, parut étouffer un sanglot.

Puis relevant la tête, et changeant de voix:

—Eh bien! je n'ai pas succombé à la honte et à la douleur abattues sur moi!

—Non; j'ai lutté, j'ai travaillé.

—Le travail, tout est là! Le travail, seule consolation des âmes fortes aux prises avec le malheur! Insensé celui qui le dédaigne!

—Jeune homme, travaillez, et vous serez consolé.

—Songez combien auprès des miens vos chagrins sont supportables.

—Celle que vous aimez est bonne, honnête et fidèle.

—An admettant que son père demeure inexorable, il ne vivra pas éternellement, plus tard vous retrouverez Mathilde telle qu'elle est aujourd'hui; elle n'est pas de celles qui oublient ni qui aiment deux fois.

—Mais non, lui aussi, quoique militaire, finira par se laisser émouvoir par le spectacle de votre constance et de votre courage; c'est moi qui vous le prédis. Seulement, il faut travailler.

Charles Moureilles avait une nature trop foncièrement droite pour ne pas reconnaître la justesse des paroles de son vieux maître.

—Vous avez raison, répondit-il, il faut travailler. Mais, quant au capitaine... Non je ne partage pas vos illusions sur son compte... Il est obstiné et ne se laissera pas fléchir.

—Jouez-moi votre opéra, fit péremptoirement M. Blondel.

Et le jeune artiste dut s'exécuter. Il ouvrit le piano, plaça son manuscrit sur le pupitre et commença à jouer.

Pendant ce temps, M. Blondel, assis sur un fauteuil, demeurait immobile, les yeux fermés, écoutant avec une profonde attention.

—Voilà qui n'est pas mal! ou bien: "Tiens! c'est réussi, ce récitatif!"

Encouragé par ces éloges, Charles retrouvait son entrain, s'animait, s'exaltait.

—A la bonne heure, fit Blondel, lorsque Moureilles eut achevé de lui jouer sa parti-

tion, vous voilà redevenu homme, et non un sentimental héros de mélodrame.

—Maintenant, je vous dirai mon opinion sur Atala.

—Votre opéra n'est point, il est vrai, ce que proclame votre prince valaque, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, destiné à révolutionner le monde musical.

—Loin de là, mais enfin il s'y trouve quelque chose.

—Vous êtes plus doué que je ne le supposais. Quand je mourrai, je vous permets de composer ma marche funèbre.

—Je vais toutefois vous conseiller quelques petits changements.

Et à son tour se mettant au piano, Blondel reprit la partition et soigneusement passa en revue les numéros qui lui paraissaient imparfaits, rectifiant ici une mesure, donnant à une autre plus de relief, transposant

—Écoutez-moi, reprit son interlocuteur, moi non plus je ne suis pas fortuné, mais enfin j'ai pu mettre de côté quelques écus.

—Croyez-vous qu'une somme de dix mille francs donnés à titre de cadeau de nocces pourrait...

—Non, non, interrompit Moureilles, jamais de la vie!

—D'ailleurs ce n'est pas nécessaire.

—Sans être riche, je possède, moi aussi, un petit capital.

—Seulement, voyez-vous, le capitaine s'est mis en tête de marier sa fille à un vieux négociant en vins possesseur de trente ou quarante mille livres de rentes.

—Ah! je reconnais bien là mon soldat! s'écria Blondel.

—Toujours prompt au pillage, à la razzia; du butin, toujours du butin!

—Enfin, ne désespérez pas.



—Monsieur le musicien, je serai franc avec vous...

plus loin un passage majeur en une clef mineure.

Charles dut reconnaître qu'ainsi corrigé son opéra était devenu plus original, plus savant, et avait gagné en ampleur et en sonorité.

Transporté de reconnaissance, il se jeta dans les bras de son maître.

—Merci, s'écria-t-il, merci! Vous êtes un noble cœur.

Il s'interrompit, et d'une voix tremblante:

—Et vous avez su me consoler. Oui, je vais maintenant recommencer à travailler.

—Du moment que j'ai votre approbation, je reprends confiance en la vie et en moi-même.

—Je veux lutter, je veux espérer.

—Comme vous le dites, M. Duval peut-être se laissera-t-il émouvoir.

—Est-ce parce que vous n'êtes pas riche qu'il vous refuse sa fille? demanda Blondel.

Charles soupira et ne répondit rien.

—Après votre bonté à mon égard, fit gravement Charles, je me croirais le dernier des ingrats en m'abandonnant au désespoir. Vos conseils, cher maître, ne seront pas perdus.

—A la bonne heure!... Maintenant, il se fait tard, je vous quitte. Adieu, mon jeune ami.

Les deux hommes échangèrent une dernière étreinte et se séparèrent.

Resté seul, Moureilles repassa dans sa mémoire tous les détails de cette soirée.

L'affection qu'il avait toujours ressentie pour Blondel s'était encore accrue.

De quelle délicatesse et de quelle réelle bonté il venait de donner preuve!

Et comme il était incompris de ceux qui persistaient à le traiter de vieux maniaque à moitié tombé en enfance!

Oui; et Charles reconnaissait combien supportables étaient ses propres tourments à lui, comparés à ceux de son vieux maître.

Lui, Moureilles, souffrant d'un amour contrarié, n'avait pas la douleur de constater qu'il avait donné son cœur à une créature indigne.

Et, reprenant courage, il sentait s'affermir en lui son désir de travailler.

Dès demain, il irait chez le prince Peresco sa partition à la main...

Un nouveau et violent coup de sonnette le fit tressaillir.

Peut-être était-ce Blondel qui revenait?

Moureilles courut lui-même au vestibule et ouvrit la porte d'entrée.

Aussitôt, il recula saisi, stupéfait, n'en croyant pas ses yeux.

Sur le palier, emmitoufflé dans son paletot et son foulard, se montrait la haute stature du capitaine César Duval.

—Vous! s'écria Moureilles.

—Oui, moi! Au nom du ciel, laissez-moi entrer! Il le faut!

Et d'un pas lourd il pénétra dans l'appartement.

Charles le suivit silencieux.

Le capitaine lui parut pâle, maigri, ayant au fond des yeux, enfoncés dans leurs orbites, une flamme étrange, presque sinistre.

Un instant la pensée d'un malheur survenu à Mathilde fit trembler Moureilles.

—Capitaine, interrogea-t-il, il n'est rien arrivé?...

Brusquement, le capitaine saisit les deux mains de Charles et d'une voix étranglée:

—Monsieur l'artiste, je puis, morbleu, vous paraître un lâche, peu m'importe!

—L'autre jour, je vous ai insulté, outragé, jeté à la porte... aujourd'hui je suis prêt à vous faire mes excuses.

—Ma fille, mon enfant, ma petite Mathilde se meurt... et c'est moi, oui, moi, son père, qui l'aurait tuée!... oh! Dieu! mon Dieu!

—Que dites-vous capitaine, s'écria Moureilles épouvanté.

L'autre ne l'écouta pas.

—Elle se meurt d'amour! Puisqu'elle vous aime, prenez-la, épousez-la, pourvu qu'elle vive, qu'elle vive!

—Si nous devons tous ensuite crever de misère, eh bien! je me ferai cireur de bottes, je caserai les pierres...

—Mon Dieu, capitaine, fit Moureilles rassuré, calmez-vous, asseyez-vous. Voulez-vous boire un verre de grog?

Machinalement, M. Duval se laissa tomber dans un fauteuil.

Puis, d'une voix rauque, entrecoupée et frissonnante:

—Ma pauvre Mathilde, cette enfant de mon âme, cette vivante espérance de mon cœur, se mourait de chagrin, dépérissait à vue d'œil, ne mangeait ni ne dormait plus...

—Je croyais d'abord que c'était un simple caprice... mais ce soir le médecin m'a déclaré que si je persistais dans ma cruauté, c'était son mot, elle finirait par mourir, comme sa mère, de consommation!"

Il fit une courte pause, puis, lentement et scandant chacun de ses mots:

—Monsieur le musicien, je serai franc avec vous.

—Vous n'êtes pas le gendre qui me convient. J'ai l'horreur et le mépris des artistes; ce sont à mes yeux des fainéants vicieux

et vaniteux... Que vous dirai-je ? J'aurais, je crois, préféré un ramoneur !

— Mais la vie de Mathilde avant tout !

Et, comme si une détente venait de s'opérer en lui, le capitaine appuya son front sur la table et éclata en sanglots.

— Capitaine, dit alors Charles, je comprends votre peu de sympathie à l'égard des artistes ; il en est malheureusement, qui sont indignes de leur glorieuse vocation.

— Cependant, laissez-moi vous dire que, moi, je ne mérite pas votre mépris ni votre méfiance.

— Ainsi que pourront vous l'attester tous ceux qui me connaissent, je suis un honnête homme, j'aime le travail et serai un jour, sinon riche, du moins à même d'assurer à ma femme une position aisée et large.

— Les leçons que je donne me rapportent environ 5.000 francs par an.

— Je possède en outre un petit capital à moi, légué par feu le comte Maxime de Lachesnaye, qui, joint aux intérêts et aux économies que j'ai pu faire, s'élève au chiffre de 40.000 francs.

— Cette somme, j'ai toujours eu l'intention de la constituer en dot à ma femme pour ses dépenses personnelles.

A ces paroles, le capitaine leva la tête et regarda Charles avec une joyeuse surprise.

Eh ! quoi, cet artiste, naguère encore méprisé par lui, se montrait si prodigue, alors qu'Anatole Giroux, le riche négociant, n'avait offert qu'une pension de 25 francs par mois ?

— Voilà, certes, murmura-t-il avec admiration, un noble trait.

— Ensuite, poursuivit Charles, si vraiment vous voulez m'accorder la main de ma chère Mathilde, je vous jure que vous ne vous en repentirez pas.

— J'ose vous promettre que jamais aucune femme ne sera entourée de plus de tendresse et d'amour.

— Ma vie entière sera consacrée à la rendre heureuse, à deviner ses désirs, à pressentir ses volontés.

— Vous, son père, qui auriez souffert de sa séparation, vous vivrez avec nous...

— Que dites-vous, jeune homme ! interrompit le capitaine, vous me laisseriez demeurer chez vous ?

— Certainement ! Le père de ma femme aura sa place sous mon toit, près de notre foyer, à notre table.

— Il fera danser sur ses genoux ses petits-enfants et, ajouta Moureilles avec un sourire malicieux, puisque vous détestez les artistes, c'est vous qui les élèverez et en ferez de futurs officiers français !

Cette fois, la voix du capitaine éclata exubérante, irrésistible.

Brusquement il se leva, saisit la main du jeune homme, la broyant presque dans son étreinte.

— Vous êtes un brave cœur !

Je vous avais méconnu, mal jugé, calomnié. Oui, vous êtes digne d'être le mari de ma chère Mathilde ! Je suis heureux et fier de vous avoir pour gendre. A bientôt la noce !

— Merci, capitaine ; alors je pourrai demain me présenter chez vous ?

— Oui, mille tonnerres ! Venez le plus tôt possible. Nous allons fixer le jour des noces.

— Le jour des noces ! répéta joyeusement Charles.

— Voulez-vous le fixer à la semaine qui suivra la première représentation d'*Atala* ?

— Entendu ! Topez-là, garçon !

— Je vais à l'instant apporter la bonne nouvelle à Mathilde, et je vous attends demain à dîner.

Il serra Charles dans ses bras et sortit en murmurant entre ses dents :

— Quarante mille francs constitués en dot à sa femme ! En voilà un fiancé comme il en est peu !

XIV

LE BONHEUR

Le proverbe qui dit qu'un bonheur n'arrive jamais seul semblait devoir se réaliser pour Gaston de Lachesnaye.

Il traversait une époque de félicité absolue, sous le rayonnement d'un ciel toujours bleu.

Le monde pouvait donc l'accuser d'un sentiment bas et vénal ?

Ah ! combien aujourd'hui il regrettait que Diane fût si riche ! comme il l'eût préférée pauvre et sans dot !

Mais, Dieu merci, elle, du moins, le savait incapable d'une pareille indignité.

Elle l'aimait, elle croyait en lui.

Oui, certes. Mais si un jour quelque envie venait à distiller dans l'âme de la jeune héritière l'affreux, le mortel poison du doute ?

Si elle aussi allait concevoir des soupçons ?...

Mais non, et Gaston eut honte de soi-même. Diane avait l'âme trop élevée, le cœur trop haut placé pour accueillir de mensongères accusations contre celui qu'elle aimait.

Pourtant, un imperceptible nuage venait de monter sur le radieux horizon de Lachesnaye et une pénible sensation se mêlait à l'épanouissement de son bonheur.

Il allait déchirer la lettre, lorsqu'un coup de sonnette retentit.

L'instant d'après, Gaston vit entrer chez lui l'Américain Wallace Bryant.

Aussitôt, s'élançant vers lui, la main tendue :

— Vous ! Et depuis quand êtes-vous à Paris ? s'écria joyeusement Gaston.

— Depuis hier soir, répliqua le nouvel arrivant.

Ils se serrèrent la main dans une cordiale étreinte, puis se dévisagèrent en silence.

Près de trois mois s'étaient écoulés depuis le départ de Wallace Bryant pour Londres.

En ce court espace de temps, que d'événements s'étaient passés dans la vie de Gaston !

Combien il en avait à raconter à son ami !

Bien que leurs fiançailles ne fussent pas officielles, Diane et son fiancé se voyaient tous les jours.

Leurs parents leur accordaient une grande liberté d'allures et les jeunes gens passaient de longues heures en tête-à-tête, échangeant de douces confidences, répétant des paroles d'amour, bâtissant des châteaux en Espagne, formant des projets d'avenir.

Diane racontait à l'aimé tous les détails de sa vie passée, son enfance solitaire de fille unique élevée chez ses parents ; elle lui décrivait l'idéal de bonheur qu'elle avait secrè-

tement caressé, lui montrait son journal intime, ingénu recueil qu'emplissaient de naïves aspirations, des espérances timides, des craintes, voire même des regrets.

Et, dans ces pages, Gaston voyait souvent son nom inscrit, accompagné d'enthousiastes épithètes.

Et à mesure que, dévoilant son âme, Diane découvrait des profondeurs insoupçonnées de tendresse et de passion, Gaston sentait son amour s'accroître pour sa fiancée.

A son tour, il lui confiait ses rêves d'adolescent, ses premières ambitions, ses essais de débutant littéraire.

Son second volume de poésies, les *Elus de l'Amour*, venait de paraître avec un retentissant succès.

La presse entière s'occupait de ce livre.

Et frémissante d'orgueil et de joie, Diane découpait les articles élogieux, les réunissait dans un album richement relié et le montrant :

— Plus tard, disait-elle, quand nous serons vieux, avec quelle émotion nous relirons ensemble ces certificats de votre génie !

Enfin, le ministre, très content de la conduite du jeune attaché, lui avait fait entrevoir un prochain avancement.

Joies de cœur, joies intellectuelles, joies de l'ambition satisfaite ! Jeune, beau, brillant, l'idole de la femme qu'il adorait, la vie de Gaston de Lachesnaye ressemblait à un véritable conte de fée.

Plus tard, en songeant à cette radieuse période de sa vie il devait s'étonner de n'avoir pas tremblé de cet excès de félicité.

Car, semblable à la pourpre des cieux qui, dans les pays tropicaux, et signe avant-coureur des "tornados", un tel bonheur devait fatalement précéder quelque effroyable catastrophe !

Invisible et présente, nous suivant pas à pas, dès le berceau jusqu'à la tombe, la douleur tyrannique maîtresse est là qui nous guette, nous frôle, nous réclame, nous possède.

Nous avons été créés pour elle, nous lui appartenons, nous sommes sa proie.

La douleur n'est-elle pas la trame même de la vie sur laquelle, pauvres fous que nous sommes, nous nous efforçons de tisser les fleurs éphémères des menteuses illusions !

Un matin, au moment où il allait se rendre chez sa fiancée, Gaston reçut une lettre dont la seule écriture le fit tressaillir.

C'était un pli mauve, timbré d'une couronne d'or.

— Elle, encore elle, murmura-t-il en retournant la frêle enveloppe entre ses doigts nerveusement.

Depuis sa réponse à l'inconnue, Gaston n'avait plus reçu de ses nouvelles.

Il l'avait presque oubliée. Pourquoi donc tout d'un coup un exprimable malaise tombant sur lui comme une ombre profonde, venait-il de le glacer jusqu'aux moelles des os ?

Bah ! quelle niaiserie. Et, haussant les épaules, il se décida à rompre le cachet.

La lettre ne contenait que ces quelques lignes :

— Avouez que j'ai eu raison de ne pas vous révéler mon nom.

— Le soir du jour où vous me demandiez de me faire connaître, vous avez parlé d'a-

pour à une autre, vous lui avez voué votre foi, vous avez échangé avec elle vos serments de fidélité.

— Loin de moi, Gaston de Lachesnaye, la pensée de vous condamner!

— Puisse celle qui sous peu va partager votre nom être digne de son bonheur et assurer le vôtre.

— Puissiez-vous ignorer le désenchantement des illusions perdues!

— Le jour de votre mariage, je serai près de vous à l'église, refoulant mes larmes, mêlant mes muettes bénédictions à celles du prêtre et, la mort dans l'âme, j'aurai sur les lèvres un sourire de félicitation!

— Adieu. Un homme marié ne s'appartient plus. Jamais vous ne recevrez de lettres de moi, jamais vous ne connaîtrez celle qui a laissé si peu de traces sur votre vie.

— Et pourtant, Gaston de Lachesnaye, si vous l'aviez voulu, si vous aviez su!...

— Ah! quelles richesses vous eussiez trouvées en mon cœur, quel trésor que vous seul pouviez dépenser!

— Encore adieu, oubliez l'amour qui passe et vous appelle, soyez tout à la joie d'un si pulent mariage. Et cependant...

A. V. M.

(Amour, Volupté, Mort, les trois portes ouverts sur l'infini!)

Les dernières paroles de cette étrange lettre firent monter une rougeur de colère sur le front de Gaston.

Eh quoi, cette anonyme correspondante osait attribuer à des motifs intéressés son prochain mariage?

Pour la première fois depuis ses fiançailles, une angoisse étreignit le cœur du hautain jeune homme.

Mais, chose étrange, le jeune homme se sentait singulièrement embarrassé.

Malgré lui, le regard scrutateur de cet homme, qu'il connaissait si peu, mais dont il subissait l'ascendant, l'intimidait.

— Eh bien, fit Wallace Bryant avec bonhomie, il s'est passé de grands événements durant mon absence.

— Vous savez donc?...

— Parbleu! A peine arrivé, je suis allé chez mon ami le baron de Saint-Albin et il m'a annoncé la grande nouvelle de votre mariage. Ce n'est point un secret, j'imagine!

— Oh! non. Mais nos fiançailles ne sont pas encore officielles.

— Je le sais. Mais remarquez que je suis un ami de la maison.

— D'ailleurs, ajouta l'Américain, non sans malice, je vous ferai observer, mon cher Lachesnaye, que j'ai toujours pressenti ce qui vous est arrivé.

— Ah! vous souvenez-vous du soir où je vous ai parlé de la secrète passion de notre chère Diane pour l'auteur des "Baisers meurtriers"? Avec quel hautain dédain vous avez alors accueilli mes confidences.

— C'est que je n'y croyais pas, répliqua le jeune homme.

— Bah! vous êtes trop modeste.

— Trop modeste! Voyons, mon cher Wallace, pouvais-je supposer que cette jeune fille, si belle, si brillante...

— ... Et si riche, interrompit l'Américain.

Gaston réprima un mouvement de contrariété.

— Mon cher Wallace, fit-il sèchement, vous n'allez pas, je l'espère, m'imputer des mobiles sordides?

— Moi! Jamais de la vie. Mais avouez que c'est un brillant mariage que le votre!

— Quelles jalousies vous allez éveiller! Songez que Mlle de Saint-Albin aura un jour cent millions...

— Les millions de ma fiancée ne sont pour rien dans l'amour qu'elle m'a inspiré.

— Diane serait ruinée demain que je m'estimerai trop heureux de devenir son mari.

— Sapristi! nous savons tous que vous êtes un homme d'honneur, incapable de reprendre votre parole!

— Mais enfin, tout en étant le plus désintéressé des mortels, vous pouvez jouir des avantages matériels que vous apportera votre épouse.

— Sérieusement, mon jeune ami, je vous félicite de tout cœur. Vous épousez une femme adorable et qui vous adore.

— A présent racontez-moi comment vous avez changé d'avis?

(A suivre)

Le parfum recherché

Faites-moi Rêver

de J. JUTRAS

Toute personne qui m'enverra son nom et son adresse, recevra des gentils buvards parfumés à l'arôme de FAITES-MOI REVER

Ecrivez immédiatement comme suit:

J. JUTRAS, parfumeur

1421, AVE PAPINEAU, MONTREAL, Can.

PRIX \$2.50 L'ONCE

35c la bouteille d'essai



AVENTURES SENSATIONNELLES ET MYSTÉRIEUSES DE FANTOMAS

Juve contre Fantomas

Par P. SOUVESTRE et M. ALLAIN

No 13

(Suite)

XIV. — FUITE DANS LA NUIT

Dès les premières maisons du village de Verrey, le Loupart s'apercevait que le petit bourg était réveillé, que l'on y connaissait l'accident...

Lui et ses compagnons, pour passer à travers champs, en abandonnant le train, avaient fait un détour important; ils ne s'étaient pas souciés, en effet, de prendre le chemin qui suivait la voie, par crainte d'être reconnus, au cas où le mécanicien du rapide se serait aperçu de la rupture de l'attelage, aurait stoppé, fait une manœuvre quelconque; et ce détour leur avait fait perdre du temps. En arrivant à Verrey, le Loupart s'était retourné. Du haut de la petite colline, on apercevait au lointain des flammes rougeoyantes, cependant que le vent apportait, par moments, une vague rumeur, un bruit confus...

— Ça va bien, pensait le misérable, le Simplon-Express est tombé sur la rame en détresse... doit y avoir de la bouillie!...

Et la constatation faite, il avait poursuivi sa route... mais dès lors il composait son visage, prenait un air agité, anxieux, arrêtant des paysans qui s'empressaient dans les rues de la bourgade, éveillés en pleine nuit, habillés en hâte, s'occupant d'organiser les secours...

— Le télégraphe ? de quel côté ?...

On le renseignait, il arrivait enfin au bureau de poste, où la receveuse, elle aussi, perdait la tête. Sans répondre à ses questions, la brave femme le prenait pour un rescapé de l'accident, le Loupart saisissait une formule et, se dépêchant, inscrivait :

"Juve, inspecteur de la Sûreté, 142, rue Bonaparte, Paris. — tout va bien, ai trouvé bande complète ainsi que Loupart. Vol commis, mais manqué. Impossible donner détails. Suis certain que pouvons en terminer rapidement, soyez entrepôt de Bercy, seul, mais armé, demain soir onze heures, près des caves maison Kessler. Amitiés. — FANDOR."

Le Loupart relisait son texte avec satisfaction, et tout bas :

— Le piège est bon ! excellent même !...

Il marchait vers le guichet :

— D'autant, pensait-il encore, qu'il y a neuf chances sur dix pour que cet imbécile de journaliste soit maintenant écrabouillé par l'express...

Mais la buraliste tendait la main pour recevoir la dépêche.

Le bandit se faisait infiniment poli :

— Veuillez prendre connaissance de ce télégramme, précisait-il, lisez-le, madame... Vous saisissez sa gravité ? Vous voyez surtout qu'il doit rester absolument secret... c'est de la dernière importance...

La buraliste était affolée :

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur... Mon Dieu ! cette catastrophe viendrait-elle donc d'une tentative criminelle ? Vous en connaissiez les auteurs ?... Vous êtes de la police ?...

Le Loupart avait un petit geste de doute poli. Parfait comédien, l'apache prenait à merveille l'attitude d'un policier, fidèle esclave de la consigne, qui ne peut donner aucun renseignement, qui doit se taire... mais qui en sait long !...

— Je compte sur vous, n'est-ce pas ?... répétait-il.

Et après un léger salut, il sortait du bureau, au moment même où deux gendarmes réquisitionnés par le chef de gare apportaient, eux aussi, de nouvelles dépêches officielles...

Dix minutes d'une marche rapide ramenaient le Loupart aux côtés de Joséphine et du Barbu. Ses deux complices l'avaient fidèlement attendu sur le bord de la grand'route nationale...

— Ohé ! fit le Loupart, rien de neuf ?

— Rien !

— Il en passe ?

— De quoi ?

— Des fumantes ?

— Oui... Tu en veux une ?

Le Loupart haussait les épaules.

— Joséphine ! appelait-il, descends la côte, va-t'en à cinq cents mètres d'ici, et à la première auto qui passe, fiche-toi à gueuler !... appelle au secours ! à l'assassin !... faut qu'il ralentisse !... Tu m'entends ?... Allez !... va !...

— Mais, Loupart...

— Va, je te dis... Bon Dieu ! tu vas pas flancher ? T'as pas l'intention de prendre racine dans le pays ?... alors ?...

La jeune femme s'éloignait, résignée, sachant qu'il fallait obéir !...

Quelques minutes s'écoulaient, le Barbu et le Loupart avaient vu Joséphine descendre la route, puis se cacher sur un des bas-côtés.

— Ton bavard est armé, le Barbu ?

— Six blindées, mon vieux Loupart...

— Ça va !... Toi à droite, moi à gauche...

Le Loupart n'achevait pas de donner ses ordres, qu'au lointain de l'horizon, une lueur vive apparaissait, grandissant de minute en minute, cependant qu'un bruit de moteur, distinctement résonnait dans le silence de la campagne...

Le Loupart riait :

— Tiens, Barbu, tu vois ces clignotantes... des phares-acétylène, pas vrai ?... La carriole qui s'amène va faire notre blot à merveille.

Une automobile, en effet, se rapprochait de plus en plus. Mais comme elle passait à la hauteur de Joséphine, la maîtresse du Loupart s'élançait sur la route, poussant des cris déchirants :

— Au secours !... A l'assassin !... Pitié !... Arrêtez-vous !...

D'un geste brusque, le chauffeur, surpris par l'apparition de cette femme, surgie à l'improviste sur la grande route déserte, s'était précipité sur les freins... Tandis que de l'intérieur du double phaéton, un voyageur se levait, se penchait :

— Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? Arrêtez !

*Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.
Commencé dans le No du 7 août 1920.*

Joséphine courait toujours vers la voiture. L'automobile, sous l'action de ses freins ralentissait de plus en plus sa marche... elle allait stopper, quand des deux côtés ombreux de la route, le Loupart et le Barbu s'élançaient :

—A toi le voyageur!... avait crié le Loupart... A moi le mécanicien!

Les deux bandits sautaient sur les marchepieds...

Pendant que le Barbu empoignait à la gorge, le propriétaire de la voiture, le Loupart, en un tour de main paralysait les mouvements du mécanicien.

—Pas de rouspétance, hein!... ou je vous brûle!...

En trois secondes, le Loupart et le Barbu, maître de la situation, avaient appuyé les canons de leurs revolvers sur le front des inconnus...

—Joséphine! ordonnait le Loupart, ficelle-moi ces poulets-là!...

Le Loupart désignait à sa maîtresse, une cordelette finement tressée, qui émergeait de sa poche.

—Les pieds!... les mains!...

Et quand ce ligottage fut terminé, quand par précaution, le Loupart eut fait bâillonner les deux individus, il ordonna au Barbu :

—Dépose-les sur le bord de la route... Tiens... à cent mètres dans les champs... qu'on ne les retrouve que dans quelque temps...

—On ne les assomme pas ?

L'apache hésitait :

Peuh!... Pas la peine de compliquer les affaires... pourtant ?... bah!... assomme-les à moitié... Barbu, trois coups de talons dans la figure, quoi! qu'ils ne se relèvent pas tout de suite.

Le Loupart était monté dans l'auto, expertement, il la faisait virer.

—Ça y est ? demandait-il à son lieutenant, qui revenait vers lui...

—Ça y est!... Dame j'ai peut-être tapé un peu fort ?... ils ne bougent plus ni pieds, ni mains.

Le Loupart avec un geste d'indifférence.

—Embarque, Joséphine!... Embarque Barbu!...

Le Loupart démarrait à toute allure...

—Maintenant à Pantruche! Dommage, cette guingue marche bien et faudra l'abandonner, y aurait trop de risque en la gardant de se faire poïsser...

Et après un instant de silence, le Loupart, grinçant les dents, ajoutait encore à voix basse, pour lui seul :

—A nous deux, Juve!...

XV. — LA CATASTROPHE DU SIMPLON-EXPRESS

Tandis que le Loupart et ses complices profitant du moment où la rame, détachée du train, s'arrêtait un instant avant de dévaler en arrière sur la rampe, s'échappaient à travers la campagne, la tragique catastrophe se produisait.

A un tournant de la voie, le Simpon-Express, à vive allure, tamponnait les deux wagons, heureusement abandonnés quelques secondes avant par Fandor et ses compagnons...

Dans un fracas de tonnerre, la locomotive du "luxe" heurtait les voitures en détresse, les broyait, puis, elle-même soulevée par la violence du choc, se dressait sur ses roues arrière, comme cabrée et retomait lourdement, hors de la voie, entraînant dans sa chute le long du remblai, un fourgon à bagages et les deux premières voitures attelées à sa suite...

Terrifiés, muets d'horreur, Fandor et ses compagnons avaient vu les lourds sleepings s'abattre à quelques pas d'eux...

C'était maintenant, dans le grand silence de la nuit, un instant troublé par le fracas de la rencontre, des plaintes lugubres, des cris terrifiés, la course éperdue des voyageurs du train de luxe qui, surpris par la catastrophe — alors qu'ils dormaient confortablement — s'enfuyaient hagards, affolés, droit devant eux.

Le premier moment de terreur passé, Fandor s'était relevé, il courait en toute hâte vers le train accidenté...

Du tender de la locomotive, d'un amoncellement de charbon, d'un cahot de décombres que noyait un nuage de vapeur, fusant

de toutes parts avec de rauques sifflements, deux hommes, sanglants, le mécanicien et le chauffeur, se dégageaient avec peine, à moitié fous, abrutis d'effroi...

Fandor bondissait vers eux :

— Mon Dieu!... Mon Dieu!...

De voir un être vivant, il semblait que les malheureux se réveillaient d'un épouvantable cauchemar.

Le mécanicien tendait vers le journaliste les moignons sanglants de ses deux bras brisés.

D'une voix rauque, presque inintelligible :

—Aidez-moi... par pitié!... au secours! disait-il.

Et comme Fandor le saisissait aux épaules et, en dépit des brûlures que lui causaient des jets de vapeur surchauffée, l'attirait, le traînait sur le talus, l'homme merveilleux de courage, haletait encore :

—Ouvrez le robinet!... là, cette tige tordue... soulevez-la... vite... la chaudière va éclater...

Fandor était encore en train d'effectuer cette manœuvre, préservant ainsi, d'une catastrophe nouvelle, les voyageurs rescapés, les blessés dont il entendait les cris et qui demeuraient pris sous l'amoncellement de décombres des wagons, que déjà des secours s'organisaient...

Moins grièvement blessé que le mécanicien, le chauffeur avait pu tout seul, se traîner hors de l'amoncellement des débris qui maintenant commençaient à flamber...

Le chef de train, les voyageurs qui avaient pris place en queue du convoi et n'avaient que peu souffert du choc, accouraient, la lutte commune s'organisait; on cherchait les blessés, on éteignait les foyers d'incendie, naissant, çà et là, aux points où les réservoirs de gaz crevés laissaient fuser, avec des sifflements sinistres, leur chargement d'air inflammable...

Instinctivement, d'ailleurs, ceux qui s'étaient enfuis du train de luxe avaient suivi, dans une galopade affolée, la route passant en bas du remblai... hors d'haleine ils arrivaient au village de Verrey, donnaient l'alarme... La campagne tout à l'heure paisible n'était plus que rumeurs; des lumières scintillaient, torches, lanternes de voitures attelées en hâte; un quart d'heure après la collision, les secours venaient de toutes parts.

—Une chance, monsieur, répondait le conducteur du train, encore bême d'effroi, à Fandor, une chance que le choc se soit produit dans la courbe, alors que notre vitesse était forcément ralentie... dix minutes avant toutes les voitures étaient télescopées, personne n'en réchappait!...

—Oui, une chance, répétait le journaliste qui épongeait de son mouchoir sa face couverte de suie, d'escarbilles... à part le malheureux mécanicien, gravement touché, cette pauvre femme que l'on vient d'emporter et qui a les jambes broyées, je crois pas qu'il n'y a pas d'autres accidents graves!... Les deux voitures télescopées étaient à peu près vides ?

—A peu près...

D'une halte voisine les employés téléphonaient la nouvelle de l'accident. Le télégraphe bloquait la section de voie... on annonçait qu'un train de secours allait être formé, il serait là dans une heure...

Fandor s'était prodigué; bien que la secousse eût été rude, il avait rapidement retrouvé son sang-froid et n'écoulant que son courage, avait été l'un des premiers à prêter la main aux sauveteurs qui, fouillant les décombres, dégageaient les blessés...

Mais les sauveteurs étaient maintenant en nombre, on n'avait plus guère à s'occuper que des dégâts matériels, à débayer la voie montante pour laisser passer le rapide de Paris, à organiser enfin un système de transbordement pour permettre le transport des voyageurs arrivant de la capitale par les trains du matin...

Fandor, accablé, s'éloignait du lieu de la catastrophe, cherchant où s'étendre sur le sol, pour se reposer une heure, réfléchir, aviser...

Comme il faisait quelques mètres au long du remblai, son attention était attirée par les appels d'un gros homme qui, tout geignant, courait à lui :

—Monsieur!... Monsieur!...

—Oui ?...

—Quelle abomination! n'est-ce pas?

Fandor reconnaissait son compagnon de voyage, son gros voisin, l'"amoureux" de Joséphine, que les voleurs avaient dépouillé de sa ceinture coffre-fort.

Bien qu'après les tragiques spectacles qu'il venait de contempler, le journaliste ne songeait plus guère aux simples questions d'argent, il se précipita aussi :

—Ah! répondit-il nous l'avons échappé belle! nous pouvons nous féliciter... cependant votre femme qu'est-elle devenue?

Assurément, Fandor en disant "votre femme" n'était point dupe des mots et désirait tout bonnement interviewer un peu son interlocuteur...

Mais le visage du gros individu exprimait soudain un désespoir complet :

—Ma femme? Ah monsieur! c'est là ce qu'il y a de terrible! ce n'est pas ma femme! c'est une petite amie!... vous comprenez, justement, après cette aventure ma femme, ma vraie, ma légitime, va connaître toute l'histoire, je suis un homme perdu!... fichu!... et puis je l'aimais cette petite qui m'accompagnait... je ne sais pas même ce qu'elle est devenue!...

—Comment, vous ne le savez pas?...

Ah ça! est-ce que le brave homme ne s'était pas aperçu que Joséphine était complice des voleurs?...

—Non, je ne le sais pas! vous avez vu que l'on m'a volé?... j'ai un peu perdu la tête... Cette pauvre enfant a complètement disparu... je la cherche partout!... Croyez-vous que c'est de la malchance, monsieur, voilà seulement quinze jours que je la connais!... je n'ai pas pu la voir une seule fois à Paris, je trouve moyen de lui dire que je vais faire ce voyage, je lui donne rendez-vous à la gare de Lyon et voilà que cette catastrophe renverse tous mes projets... quelle guigne!

J'ai une peur affreuse qu'elle n'ait péri et qu'on ne me la ramène sanglante sur une civière...

Mais déjà Fandor n'écoutait plus les lamentations du bonhomme. De ce qu'il venait de lui dire il tirait un enseignement :

—Ah! vous lui aviez donné rendez-vous à la gare! elle savait que vous transportiez de l'argent?...

—Oui, monsieur... mon pauvre argent!... c'est encore un autre malheur, me voici presque ruiné!...

—Allons donc! vos voleurs seront arrêtés, nous donnerons leur signalement...

—Cela, oui, certes, il y en a un que je connais...

Un nom, celui du Loupart, s'échappait presque des lèvres de Fandor. Par prudence il se taisait :

—Qui? Lequel?

—Un de mes employés, un tonnelier...

—Vous êtes marchand de vins?

—Commissionnaire en vins, monsieur...

—A Paris?

—A Bercy... j'allais payer à mes mandataires les fonds dont je leur suis redevable, c'est 150 mille francs à peu près que les bandits m'ont soustrait...

—Comment "à peu près"? mais qui êtes-vous exactement, monsieur?... vous vous nommez?...

—Monsieur Martialle... tout le monde me connaît à l'entrepôt! Martialle de la maison Kessler et Barru... ah! je suis bien sûr que ce vol était prémédité!... c'est à moi qu'on en voulait!... ce tonnelier n'ignore pas que chaque mois je pars en voyage transportant de grosses sommes!

—Quelle imprudence!

—Eh! pouvais-je me méfier?... enfin l'argent n'est pas perdu!

A la minute Fandor bondissait, il n'était plus fatigué! il n'était plus émotionné!...

—L'argent n'est pas perdu? vous savez où rattraper vos voleurs?

—Ça non, mais ils n'ont que la moitié des billets...

—Vous n'aviez pas toute la somme sur vous?

—Si donc... mais...

Le commissionnaire qu'interviewait ainsi le journaliste avait évidemment une âme simple. Il passait rapidement du rire aux

larmes, et voici qu'après ses lamentations de tout à l'heure, il se prenait à sourire :

—Figurez-vous, confiait-il au journaliste, qu'après tout, ce sont les voleurs qui sont volés! Chaque mois, lorsque je pars faire mes paiements je me méfie d'aventures de cette sorte et je m'arrange pour y pallier...

—Mais comment? comment?

—Par un moyen bien simple. Tenez, aujourd'hui j'avais cent cinquante mille francs à distribuer... hier j'ai réuni la somme en billets. Ces billets, d'un coup de ciseau je les ai coupés en deux, c'est-à-dire cent cinquante moitiés de billets de mille francs; moitié qui n'ont pour eux aucune valeur, qui n'en auraient que le jour où ils pourraient mettre la main sur les cent cinquante autres moitiés...

—Je ne comprends pas! faisait Fandor...

—Mais si! mais si!... c'est une façon de s'assurer à bon marché... chaque mois je n'emporte ainsi que des moitiés de billets, le mois suivant je distribue à mes créanciers les autres moitiés, ils recollent les deux parties et ont ainsi des billets de banque entiers qu'on leur prend sans difficulté... moi, d'autre part, je suis tranquille, car si par malheur, comme cela m'est arrivé aujourd'hui je perds l'une ou l'autre de mes liasses de billets, je n'ai qu'à faire opposition à la Banque de France, donner les numéros et j'obtiens trois mois après des billets neufs...

Fandor, cette fois, avait saisi l'explication. Il se rappelait qu'en effet pareille précaution est courante chez les commerçants qui ont de gros paiements à faire en province... M. Martialle ne perdait rien.

—Mais où sont les autres demi-billets de Banque?

—Oh! en sûreté, chez moi, à Bercy, au bureau de la maison Kessler...

Fandor une seconde demeurait silencieux, puis, soudain, il se mordait les lèvres, au sang!...

Le journaliste, en hâte, quittait M. Martialle qui demeurait bouche bée devant l'incompréhensible attitude de son interlocuteur... Fandor courait à un employé, hurlant des ordres à l'adresse d'une équipe d'ouvriers :

—Un renseignement, je vous en prie?

L'employé s'arrêtait.

Quelques minutes avant, il avait été témoin du dévouement de Fandor, et alors qu'il eût envoyé promener tout autre voyageur, il écouta le jeune homme :

—Quand la voie sera-t-elle déblayée? demandait le journaliste.

—Dans une heure, monsieur...

—Je vous remercie...

Fandor s'éloignait au long de la voie.

—Très bien! j'arriverai... Il s'agit maintenant de rédiger une dépêche pour la Capitale, de la porter au télégraphe... j'ai le temps!

Le journaliste tirait de sa poche son inséparable bloc-notes et commençait, assis dans l'herbe au long du remblai, à rédiger son article.

Mais Fandor avait trop présumé de ses forces. Il vivait depuis de longues heures les émotions les plus intenses... Il était, corps et âme, accablé!...

Fandor n'écrivait pas depuis dix minutes, qu'inconsciemment il se laissait aller à une demi-somnolence, puis le crayon s'échappait de sa main, sa tête s'inclinait sur son épaule...

Fandor s'assoupissait profondément...

—Nom d'un chien de nom d'un chien de nom d'un chien!... tout est fichu!... Et au journal, qu'est-ce qu'ils vont dire?

Il devait être cinq ou six heures du soir, la crépuscule commençait à tomber, Fandor venait d'ouvrir les yeux et se lamentait d'avoir dormi...

—Aussi c'est trop bête, cela va tout me faire rater...

Fandor courait à folle allure jusqu'à la halte prochaine :

—Dans combien de temps le premier train pour Paris?

—Dans deux minutes, monsieur. il est signalé...

—C'est un express?

—Non, monsieur, c'est le train de dix heures.

Fandor, les bras au ciel, s'en allait au long du quai :

—Dix heures du soir! et c'est de ma faute! Je ne serai à Paris qu'à dix heures du soir!... trop tard peut-être!... Mon Dieu!... Mon Dieu!... je n'ai même pas le temps de courir au télégraphe pour prévenir Juve... Ah! quel idiot je fais pour m'être endormi comme cela!...

XVI — UN DRAME A L'ENTREPOT DE BERCY

Juve passa toute sa journée citée Frochet.

En dépit des précautions prises pour que la mésaventure de l'avant-veille demeurât ignorée, les journaux avaient eu vent du drame, la *Capitole* elle-même en avait parlé, sans toutefois nommer son collaborateur; — la rédaction de ce journal ignorait d'ailleurs que l'un des personnages si miraculeusement sorti de l'égoût n'était autre que Jérôme Fandor.

On racontait des choses ahurissantes sur le docteur Chaleck, Juve, Loupart, la maison du crime, l'affaire de l'hôpital, etc., mais pour quiconque se trouvait au courant de ce qui s'était réellement passé, la vérité ne se dégageait pas des articles de journaux, bien au contraire!

Et Juve, loin de démentir les erreurs, se complaisait à les propager; il estimait et cela d'accord avec ses chefs et le haut personnel de la Préfecture, que si la voix puissante de la Presse, est souvent nécessaire à l'autorité pour faciliter les recherches et les arrestations, il faut de temps en temps la faire crier aux troupes de gens qui n'existent pas et l'égarer sur de fausses pistes pour permettre de pincer les vrais coupables au moment où il se croient en pleine sécurité!...

Néanmoins, lorsqu'on avait vu des maçons, des électriciens, des ouvriers zingueurs s'installer dans l'hôtel du docteur Chaleck et commencer à la plonger dans le plus grand désordre, tout en faisant un énorme tapage, et cela sous la direction de personnages en redingotes, n'ayant nullement l'allure d'entrepreneurs de travaux, la foule s'était massée dans la cité autour de la maison.

A grand-peine, Juve, qui ne tenait pas à avoir trop de témoins aux abords de l'endroit où il effectuait des investigations, avait organisé un service d'ordre rigoureux.

Le policier qui assumait dès lors la direction générale des perquisitions, n'avait plus aucune raison de dissimuler sa personnalité et interrogeait, en sa qualité d'inspecteur, tous les gens qu'il jugeait susceptibles de fournir des renseignements utiles.

Juve installé dans le salon du rez-de-chaussée eut tout d'abord une longue conversation avec le propriétaire de l'hôtel, M. Nathan, le courtier en diamants bien connu de la rue de Provence; le pauvre homme était au désespoir d'apprendre que son immeuble avait été le théâtre des extraordinaires aventures dont on parlait partout.

Il possédait cette maison depuis fort longtemps, la tenant de son père. Tout ce qu'il savait du docteur Chaleck, c'est que ce monsieur lui louait, il y avait exactement quatre ans, et que ce locataire s'était toujours régulièrement acquitté de ses termes.

—Vous ne soupçonnez pas, demanda Juve en terminant, la disposition ingénieuse, mais compliquée de cet ascenseur électrique dans lequel le docteur Chaleck avait installé un cabinet de travail identiquement semblable à son véritable cabinet de travail?

—Assurément non, monsieur, répliqua le brave homme. Il y a dix-huit mois, mon locataire m'a demandé l'autorisation de réparer l'hôtel à son compte; vous comprenez bien que je lui ai accordé tout de suite ce qu'il voulait, c'est évidemment à ce moment qu'il a dû faire construire ce bizarre appareil.

Mais, dites-moi, poursuivit le courtier en diamants, les dégâts occasionnés par la chute de sable sont-ils importants? serai-je rendu responsable de la rupture de la voûte d'égoût?

—Cela, déclara Juve en se levant, je n'en sais rien. Monsieur, c'est une affaire à régler entre vous et la Ville de Paris.

—Hélas, gémit le courtier, c'est encore moi qui subirai les fâcheuses conséquences de cette vilaine histoire; puis-je, au moins, aller me rendre compte dans les caves de l'état...

Juve reconduisit M. Nathan :

—Pas avant demain, monsieur, lorsque j'aurai fini mon examen.

(A suivre)

UN MESSAGE A CEUX QUI SOUFFRENT DE LA PEAU

Pendant des années peut-être vous avez été incommodé, défiguré, humilié; vous avez peut-être subi de véritables tortures quotidiennes et passé des nuits sans sommeil, par suite de quelques maladies de la peau. Bien des fois vous avez suivi un conseil dans l'espoir d'être soulagé et chaque fois vous avez été déçu et avez fait un pas de plus vers le sombre désespoir.

"Qui donc sait ce qu'il faudrait savoir, vous demandez-vous, quel conseil dois-je suivre?" Voici la réponse franche et honnête à votre question:

Des médecins de grande réputation admettent qu'ils ne peuvent en toute certitude, connaître la cause déterminante des affections de la peau. Quelques-uns disent que c'est une maladie du sang—qui doit être traitée en traitant le sang. D'autres déclarent que c'est une maladie de la peau—qui doit être traitée par la peau elle-même. Mais ni les uns ni les autres ne sont catégoriques. Ce serait donc folie de notre part de vous dire plus que la science elle-même ne sait.

Nous pouvons cependant vous parler d'une ordonnance d'un médecin qui a, pendant 25 ans, donné les meilleurs résultats dans les maladies de la peau. Nous ne vous demandons que de lire les lettres de ceux qui en ont fait usage.

L'Ordonnance d'un Médecin

D.D.D. est l'ordonnance d'un médecin, le docteur D.D. Dennis, qui la prescrit à des clients du voisinage, il y a 25 ans. Il s'en vend énormément aujourd'hui. Mais même aujourd'hui, nous ne crions pas sur les toits que le D.D.D. est un miracle.

C'est simplement une lotion basée sur le bon sens, composée de produits ayant des propriétés reconnues de cicatrisation et d'adoucissement comme le thymol, l'huile de pyrrole (wintergreen), etc. Nous n'avons pas de prétentions exagérées. Nous ne disons que ceci: Pendant 25 ans, jour après jour, des lettres sont arrivées par monceaux — sans aucune suggestion ou sollicitation de notre part—nous exprimant la reconnaissance de leurs auteurs pour la santé et le bonheur retrouvés.

Si vous nous demandez quelle est la cause du succès de la D.D.D., nous ne pouvons que répondre: "Lisez les lettres qui suivent et jugez par vous-même."

D'abord des médecins—puis des spécialistes des affections de la peau.—Puis une bouteille de D.D.D.

Pendant deux ans j'ai souffert d'eczéma sur les jambes et les chevilles. J'essayai

quatre médecins en suivant et aucun ne me fit le moindre bien. J'allai ensuite voir un spécialiste des maladies de la peau, mais il ne me donna pas de meilleurs résultats.

Enfin je me procurai une bouteille d'essai de la D.D.D. qui me fit tellement de bien que j'en fis venir une bouteille d'une plaquette, ainsi qu'un pain de savon. C'est tout ce dont je me suis servi et je suis parfaitement bien.

J. W. CORNE,

33 Melbourne ave, Toronto, Ont. Can.

La figure couverte d'eczéma chaque hiver. Je n'ai fait usage que d'une bouteille d'essai et d'une bouteille d'une plaquette de D.D.D. et il débarrassa ma figure de l'eczéma. Je dépensai bien des dollars chez les médecins et en médicaments qui ne réussirent pas à me guérir de l'eczéma de la face dont je souffrais chaque hiver. Ma peau est complètement débarrassée de toutes les taches qui l'enlaidissaient, grâce à la D.D.D.

Mme JAMES H. RYDER,

Brookvale, N. B. Canada.

Terrible Eczéma coulant

J'avais de l'eczéma coulant sur les mains. Je dus abandonner mon travail. On me dit d'essayer l'Ordonnance D.D.D. ainsi que le savon. J'avais à peine utilisé la moitié de ma bouteille d'une plaquette que mes mains étaient déjà cicatrisées.

Mme E. HAYEZ,

22 Sunset St. Hamilton, Ont.

Certaines de ces lettres peuvent paraître trop enthousiastes, mais rappelez-vous qu'elles furent écrites sous le coup de la joie que leurs auteurs ressentirent lorsqu'ils se virent débarrassés des souffrances qu'ils enduraient depuis des années. Que donneriez-vous pour pouvoir nous écrire sous le coup de la même joie? Nous ne dirons pas que ces heureux correspondants sont guéris—nous dirons qu'ils sont de nouveaux heureux—après avoir passé par des années de souffrance. Nous n'avons pas de prétentions exagérées. Nous nous basons plutôt sur ce que la D.D.D. a fait depuis 25 ans, que sur tout ce que nous pourrions dire.

On constatera l'efficacité de l'Ordonnance D.D.D. dans les cas d'eczéma, Psoriasis, mal de barbe, éruption cutanée, boutons, acné, pellicules. Les boutons cèdent parfois sous le traitement en une nuit. Dans tous les cas de démangeaisons, la première application de D.D.D. procure un soulagement.

Bouteille d'Essai expédiée sur demande

Sans faire aucune promesse de résultats miraculeux, nous vous prions de nous faire parvenir aujourd'hui le coupon ci-contre, qui nous permettra de vous expédier une bouteille d'essai de notre fameuse ordonnance D.D.D. Remarquez seulement l'effet adoucissant, rafraîchissant que vous ressentirez après l'application des premières gouttes! Nous avons des lettres dans lesquelles il est dit que la bouteille d'essai a suffi à débarrasser quelques malades des tourments d'une maladie de peau. Alors, si vous êtes affecté d'eczéma, de psoriasis, d'écailles, de boutons ou d'une forme quelconque d'affection de la peau, légère ou maligne, envoyez-nous de suite le coupon ci-contre, pour recevoir à titre gracieux la bouteille d'essai de l'ordonnance D.D.D. Joignez-y seulement dix cents pour les frais d'emballage et d'envoi. Ne tardez pas.



D.D.D. Company

27 Lyall Street

Dept. K 10

Toronto, Ont.

D.D.D. Company, Dept. K10

27 Lyall St.,

Toronto, Ont.

Messieurs: Je vous serais obligé de me faire parvenir une bouteille d'essai de l'Ordonnance D.D.D. Ci-inclus veuillez trouver dix cents pour les frais d'emballage et d'expédition.

Nom

Adresse

Envoit Province

Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY

en 30 jours

Le Traitement Denise Roy développe et raffermi très rapidement la Poitrine.

D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la Santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix du Traitement Denise Roy, de 30 jours, au complet \$1

Mme DENISE ROY, département 1, Boîte postale 2740, Montréal.

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Toutes correspondances strictement confidentielle.



Salut des desesperées

Femmes qui souffrez des maladies particulières à votre sexe. Une guérison vous est assurée si vous faites usage de mon traitement quelques mois. Lisez mon livre traitant de ces maladies. Sur réception de 10 centins et le coupon il vous sera envoyé.



JULIA RICHARD
Boîte Postale 2334 "T", Montréal.

Les belles femmes

de la société dépend sur elle, depuis soixante-dix ans, pour leur apparence distinguée. Elle communique instantanément un teint velouté, limpide, d'une blancheur de perle qui est toujours une cause de compliments flatteurs.



Crème Orientale

de Gouraud

Extrait de la revue "Le Samedi" du 14 mai 1921
FERDIE HOPKINS & SONS



UNE BELLE TAILLE

aux lignes harmonieuses l'orgueil de toute femme est assuré. Madame ou Mademoiselle, par l'usage régulier des pilules.

PILULES PERSANES

de Tawfik Hazis, de Téhéran, Perse, \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

La Société des Produits Persans

Agents, Pharmacie Modèle de Goyer, 180, Ste-Catherine Est, Montréal.
N. B.—Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

Un Monsieur indique gratuitement à toute personne souffrant de **Rhumatisme**, douleurs de reins, un remède nouveau qui l'a guéri lui-même en peu de temps. Cela est la conséquence d'un vœu. Ecrire boîte 66, Station N, Montréal.

LISEZ

La Revue Populaire

20 sous le numéro

CHRONIQUE FÉMININE



QUELQUES CONSEILS

Dé notre temps où la danse est un amusement des plus en vogue, il est donc essentiel de bien connaître ses usages afin de paraître toujours à son avantage.

Pour le cavalier, l'attitude correcte qu'il aurait à suivre est celle-ci :

Premièrement, dès les premières mesures de la danse qu'il a obtenu, il devra arriver devant la dame qu'il a invité, s'incliner, lui offrir le bras et l'emmener où les groupes se forment pour danser.

La manière dite classique de tenir sa danseuse sera: poser sa main à plat, à la taille, au bas du dos de la jeune fille. Il serait de mauvais ton—et d'ailleurs interdit par l'étiquette—de rapprocher trop sa danseuse de lui dans la valse, d'abandonner sa main, de prendre un air de conquérant, etc.

Beaucoup de danseurs ignorent ou feignent d'ignorer ce point de l'étiquette.

Pour reconduire sa danseuse ce sera comme pour la demande, c'est-à-dire, qu'il la ramènera à son bras, s'inclinera profondément devant elle et devant sa mère.

L'attitude à tenir pour une jeune fille serait celle-ci, d'après un vieux professeur. "Mademoiselle, disait-il, ne regardez pas votre cavalier au visage, cela indique une nature hardie, peu réservée, peu féminine. Mais ne baissez pas trop les yeux non plus, ne les fixez pas sur le bout de vos souliers ce qui est une attitude fautive et gauche. Fixez vos yeux à peu près à l'endroit du cœur de votre partenaire; ce sera l'attitude correcte et plus féminine.

Pour la révérence il s'écriait encore: "Laissez gracieusement tomber les bras le long de votre robe; pliez les genoux, tirez le pied gauche en arrière. Restez inclinée un moment, puis relevez-vous lentement et en rapprochant le pied droit.

Pour danser il recommande toujours de tenir son éventail et son mouchoir de la main, qu'on pose en dansant sur l'épaule de son cavalier.

Il faisait comprendre qu'il n'est pas plus grande imprudence que de refuser une invitation sans bonne raison. Et que, lorsqu'on avait eu ce caprice, il fallait s'abstenir de danser avec tout autre cavalier que celui qu'on avait rebuté.

...Un peu sévère et intransigeant le vieux professeur.

Emma Gendron.

GRATIS, Beauté, Fermeté de la Poitrine



DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL EN 25 JOURS.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les Sommités médicales, développe et raffermi très rapidement la POITRINE.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le BUSTE. Très bon pour les personnes MAIGRES et NERVEUSES.

Bienfaisant pour la SANTÉ comme TONIQUE pour RENFORCER, il convient aussi bien à la jeune FILLE qu'à la FEMME.

"ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS."

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure de 32 pages, avec échantillon du REFORMATEUR.

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250 Parc Lafontaine
DEPARTEMENT 2, BOITE POSTALE 2353. MONTREAL

Permettez qu'une femme soulage vos souffrances. Je veux que vous m'écriviez, afin de pouvoir vous parler de ma méthode simple de traitement à l'essai pour dix jours gratuits, franc de port, et vous mettre en relation avec des femmes du Canada, qui seront heureuses de vous dire ce que ma méthode a fait pour elles.

Si vous souffrez de faiblesse, fatigue, mal de dos, ou douleurs de déplacement, de la vessie, constipation, conditions catarrhales, points dans les côtes, irrégulièrement, gonflement sensation de chute ou de dérangement des organes intérieurs, nervosité, désir de pleurer, palpitation, excès de chaleur, cercles noirs en dessous des yeux, ou manque d'intérêt dans la vie, écrivez-moi aujourd'hui pour traitement d'essai gratuit. Adressez:

MRS. M. SUMMERS
BOX 940 WINDSOR, ONT.

LA FIEVRE DES FOINS, L'ASTHME, LE CATARHE ET LA BRONCHITE CHRONIQUE

Toutes ces maladies cèdent, et leurs effets désastreux sont tombés dans au-delà de 100,000 cas parmi les Canadiens, par l'usage du traitement en deux bouteilles de Buckley. Ne souffrez pas une minute de plus. Ecrivez aujourd'hui même pour un échantillon, 10 sous.

W. K. BUCKLEY, MFG. CHIMISTE,
142 Mutual Street, Toronto, Ont.

Horlick's

LAIT MALTE POUR BEBES

Meilleur que le lait de vache.
Une combinaison de lait riche et de grains maltés. 289

L'usage des Miller's Worm Powders assure la santé des enfants en tout ce qui concerne les maux attribuables aux vers. Ceux-ci minent la force des enfants, ils sont incapables de lutter pour la vie et succombent à la faiblesse. Cette préparation leur promet la santé et tient sa promesse.

Pour Soulager Promptement le Mal de Tête

Une mauvaise digestion cause souvent des maux de tête. Les gaz et les résidus qui en résultent sont absorbés par le sang qui de son côté fatigue les nerfs et occasionne des symptômes douloureux que l'on appelle le Mal de Tête, la Névralgie, le Rhumatisme, etc., 15 à 30 gouttes de Sirop de la Mère Seigel faciliteront la digestion et vous soulageront.

RHUMATISME

Un traitement remarquable enseigné par un rhumatisant guéri.

En l'année 1893, j'eus une attaque de rhumatisme articulaire et inflammatoire. Pendant plus de trois ans j'eurai des douleurs que seuls ceux qui les ont eues, connaissent. J'essayai remède sur remède, mais ce n'était que soulagement temporaire. Enfin je trouvai le remède qui me guérit si parfaitement que le mal n'est jamais revenu. Je l'ai enseigné à plusieurs terriblement atteints, quelques-uns même avaient de soixante et dix à quatre-vingts ans et les résultats furent les mêmes que dans mon cas.

Je veux que tous ceux qui sont atteints de rhumatisme sous quelque forme que ce soit, cessent et se rendent compte de la grande valeur de mon traitement à la maison. N'envoyez pas un sou; envoyez simplement votre nom et votre adresse, et je vous l'enverrai gratuitement à titre d'essai. Quand vous aurez fait l'expérience et que vous serez bien convaincu de l'efficacité de ce guérisseur tant cherché pour votre rhumatisme vous pourrez m'envoyer un dollar, le prix du remède, mais comprenez bien que je ne désire pas votre argent avant que vous ne soyez absolument convaincu de me l'expédier. N'est-ce pas raisonnable? Pourquoi souffrir plus longtemps, lorsqu'une guérison sûre vous est offerte gratis? Ne tardez pas. Ecrivez aujourd'hui.

M. Jackson est responsable. La déclaration ci-dessus est vraie.
MARK H. JACKSON,
No 878g, Durston Bldg, Syracuse, N.Y.

Nos Jeunes Filles



Tailleur de jeune fille. Jaquette de serge blanche avec gilet linon blanc brodé "rouille". Jupe plissée à rayures "rouille" et blanc.

Robe de taffetas bleu foncé festonnée, de soie vert vif

Robe en crêpe de Chine rose "cyclamen" brodée de perles et de soie.

Costume tailleur en tussor rouge, "cerise". Plissé bordé linon bleu marine; ceinture marine.

Le dernier Cri de Paris

Si vous avez une Rupture essayez ceci Gratuitement

Appliquez-le sur toute rupture,
vieille ou récente, grande ou
petite et vous serez sur la
même route qui a con-
vaincu des milliers.

Envoyé gratuitement comme preuve

Toute personne qui est atteinte de rup-
ture, homme, femme ou enfant devrait
écrire immédiatement à W. S. Rice, 735
Main St, Adams, N. Y., pour un essai gra-
tuit de sa merveilleuse application. Vous
n'avez qu'à la mettre sur la rupture et les
muscles commencent immédiatement à rai-
dir et à se tendre; ils commencent à se lier
ensemble ce qui fait que l'ouverture se
ferme naturellement et que vous n'avez
plus besoin de support, ni de suspensoir. Ne
négligez pas de demander cet essai gratuit.
Même si la rupture ne vous nuit pas, pour-
quoi porter des supports toute votre vie ?
Pourquoi souffrir cette nuisance? Pourquoi
courir les risques de la gangrène pour une
petite et bénigne rupture, la même qui a
jeté des milliers d'individus sur la table
d'opération. Une multitude d'hommes et
de femmes courent tous les jours un pareil
risque simplement parce que leurs ruptures
ne les font pas souffrir, ni ne les empêchent
de vaquer à leurs occupations. Ecrivez im-
médiatement pour avoir cet essai gratuit,
car c'est certainement une chose merveil-
leuse qui a souvent guéri des ruptures aussi
grosses que les deux poings d'un homme.
Essayez et écrivez immédiatement, en vous
servant du coupon ci-dessous.

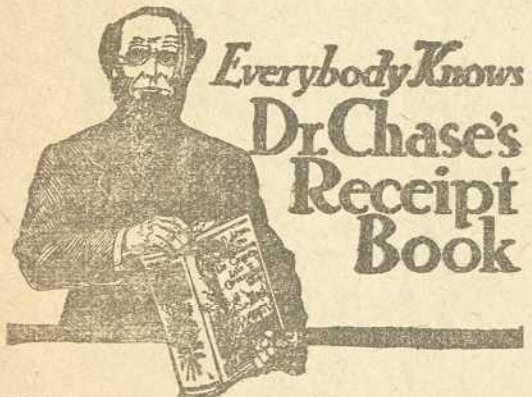
Gratuit contre la Rupture
W. S. Rice, Inc.
735 Main St, Adams, N. Y.
Vous pouvez m'envoyer absolument
gratuit, un échantillon de votre traite-
ment par application contre les ruptures.

Nom

Adresse

Etat

Tout le monde connaît le Livre de Recettes du Dr Chase



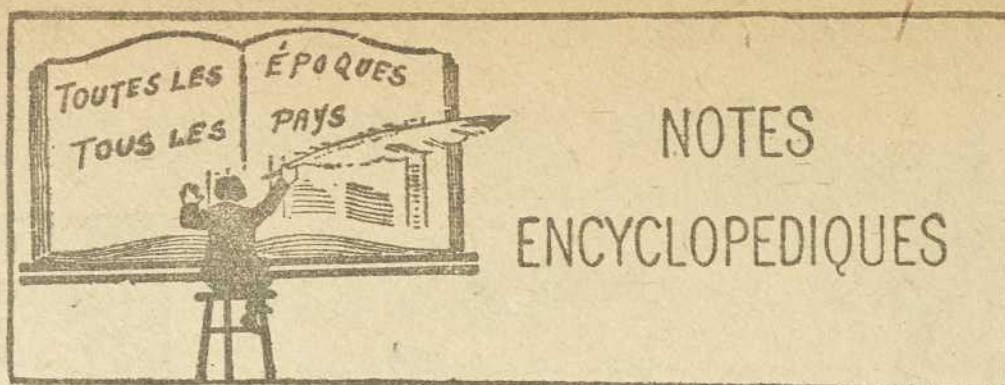
Et ses médecines de famille

LA plupart des gens ont
d'abord connu le Dr Chase
comme l'auteur du Livre de
Recettes de ce nom. Son utilité
lui créa bientôt un nombre in-
calculable d'amis et d'admirateurs.

Quand il lança sur le marché
son réconfortant pour les nerfs,
les pilules Kidney-Liver, et au-
tres médicaments, ils furent
partout favorablement accueillis
et leur exceptionnel mérite
les a mis en haute estime dans
le public.

Essayez les Pilules Kidney-Liver du Dr
Chase. Il n'y a pas de traitement com-
parable à celui-ci pour régulariser le fonc-
tionnement du foie, pour soulager toutes
les affections des reins et des intestins et
pour guérir la constipation, les sécrétions
biliaires, les maladies des reins et l'indi-
gestion.

DR CHASE'S KIDNEY-LIVER PILLS
Dose d'une pilule, 25 cents la boîte chez
tous les vendeurs ou Edmanston, Bates &
Cie, Ltd, Toronto.



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Dans une petite ville de Bel-
gique, la municipalité accorde
un carnet de banque à tout
nouveau-né. Le premier mon-
tant inscrit est de vingt sous.
Quand le bénéficiaire a atteint
l'âge de vingt et un ans, la
somme accumulée lui est remi-
se, de sorte que tous les jeunes
peuvent facilement se lancer
dans la vie. Pour cette raison,
la mendicité et la pauvreté sont
deux choses ignorées dans les
limites de cette heureuse ville.

Un savant italien, grâce à
diverses opérations, prétend
que les femmes sont générale-
ment moins sensibles à la dou-
leur que les hommes. C'est
bien d'ailleurs ce que pensent
les chirurgiens et surtout les
dentistes.

Gonst est la plus petite des
républiques par la superficie,
Tavolara par sa population.
Gonst, qui se trouve au faite
d'une montagne dans les Pyrén-
nées, entre la France et l'Espa-
gne qui la reconnaissent, est
une république minuscule d'un
mille de territoire. Elle est ré-
gie par un président et un Con-
seil des Douze. Le président est
à la fois percepteur des taxes,
assesseur et juge. Son établis-
sement remonte à 1648. Sa
population est de 130 habi-
tants.

La Libéria est une petite ré-
publique où les montres, ca-
dres, pendules et horloges sont
choses inconnues. Le soleil,
bon an mal an, s'y lève à 6 heu-
res pour se coucher à six heu-
res. A midi, il se trouve verti-
calement.

TICKETS POUR LE PONT VICTORIA

Pour la commodité de ses
clients qui traversent le pont
Victoria en automobile, la Cie
du Grand Tronc a pris des ar-
rangements pour la vente de
tickets spéciaux à ses bureaux
de ville, 230, rue S.-Jacques
ou aux bureaux de vente des
billets, gare Bonaventure.

La raffinerie de farine et
d'huile de poisson, à Nanaimo,
C. B., a commencé ses opéra-
tions; elle produit vingt tonnes
de poisson par jour, cinq ton-
nes de poisson donnent une
tonne de farine et cinquante
gallons d'huile brute.

Une poule de Skegness a at-
teint l'âge de vingt et un ans.
Elle continue de pondre et de
couvrir ses oeufs. Ses poussins
sont vigoureux.

En Russie, au temps des
Tsars, un meneur qui incitait
ses compagnons de travail à
faire grève était aussi sévère-
ment puni qu'un révolutionnai-
re.

Ce sont des Savoyards qui
les premiers, en 1786, firent
l'ascension du Mont Blanc. Des
alpinistes suisses et anglais
tentèrent le même exploit l'an-
née suivante. Les Français vin-
rent en 1834.

Un savant prétend que si les
anglais et les américains ont
grandi et grossi durant ces cin-
quante dernières années, c'est
grâce à la consommation ex-
traordinaire du sucre qu'ils
font.

La Canada Fibre Products
Company se propose de culti-
ver 1,000 acres de chanvre cel-
été au nord-ouest du Manito-
ba. On dit que le terrain de cet-
te partie de la province se prê-
te bien à la culture du chanvre.

Les New Gardens de Londres
ne manquent pas d'orchidées.
En une année, 766 espèces fu-
rent cultivées et fleurirent.

Avant qu'une brigade de pom-
piers à Berlin vole à un incen-
die, il faut que tous ceux-ci
se mettent au garde à vous
et rendent les honneurs à leur
capitaine. C'est un retard de
trois minutes qui, chaque fois,
peut coûter des dommages
énormes. Mais, peu importe,
l'inflexible loi militaire boche
est observée!

DR. HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X

Accouchements, Maladies des
femmes et des enfants.

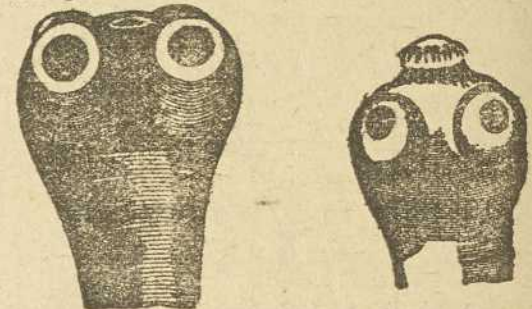
478 rue St-Hubert

Tel. Est 2177 - - Montréal

LES ENFANTS, SURTOUT SONT APTES À AVOIR LE VER SOLITAIRE DANS LEUR SYSTÈME

La croissance d'un enfant affligé des vers
est beaucoup retardée

La plupart des enfants, quelque soit la
propreté dans laquelle les mamans les tien-
nent, portent presque tous, dans leur bou-
che, tous les objets qui leur tombent sous
la main, ceci est surtout vrai pour les tous
jeunes enfants. Souvent de cette manière ils
contractent différentes maladies. Parmi les
plus dangereuses il faut compter l'intro-
duction dans le système des vers appelés :
ver solitaire, ver à ruban ou taenia. Un
enfant privé du fruit de ses victuailles par la
présence du ver solitaire dans son système
porte toute sa vie les traces de ce terrible
parasite. Il faut donc prendre de très gran-
des précautions.



Un signe certain que l'on a le ver solitaire
est le passage de petites particules du
parasite, la perte de l'appétit, des mouve-
ments de gloutonnerie subite, la langue
chargée, maux de cœur, douleurs dans l'es-
tomac, des sensations bizarres dans les in-
testins, des obstructions dans la gorge, cra-
chements, douleurs dans le dos et les mem-
bres, étourdissements,

maux de tête, épuise-
ments, faiblesses lors-
que l'estomac est vi-
de, yeux cernés. Des
convulsions, convul-
sions épileptiques,
faiblesses. Dans plu-
sieurs cas de mort ou
de folie on a trouvé
les traces de la pré-
sence du ver solitaire.
Les enfants affligés
par la présence du
ver n'ont aucun goût
pour jouer avec les
autres enfants, ils de-
viennent moroses, mé-
lancoliques, et avec le
temps, nerveux, dé-
plaisants; ils ont toujours les doigts dans le
nez. Laxatodes est fait pour chasser les vers
du système. On s'en sert en Europe dans ce
but. Si vous soupçonnez que vous ou vos en-
fants êtes affligés de cette terrible peste,
demandez immédiatement un traitement
complet de Laxatodes pour dix dollars et
quarante-huit sous, un demi-traitement pour
six dollars et soixante-quinze sous, qui vous
sera envoyé immédiatement sur réception
d'argent comptant, de mandat poste ou de
chèque accepté, et débarrassez-vous de ce
terrible parasite. Vous ne pouvez pas jouir
de la vie si vous avez ce ver rongeur avec
vous. Laxatodes n'est vendu que par la
Marvel Med. Co., Dept. 94, B-963, Pitts-
burg, Pa. Assurance sur le colis: vingt-cinq
sous.



On vit difficilement avec l'Asthme.—
C'est ce qu'écrivit un homme qui après des
années de souffrances a trouvé un com-
plet soulagement dans le Remède pour
l'Asthme du Dr J. D. Kellogg. Il sait main-
tenant combien il a souffert inutilement.
Ce remède sans égal donne une aide sûre
à tous ceux qui souffrent de l'Asthme.
Aspiré en fumée ou en vapeur il apporte
le repos depuis si longtemps désiré. Tous
les marchands l'ont ou pourront le deman-
der pour vous à leur fournisseur.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES!
qui récitez dans les salons, achetez

Craches-en Un

recueil de 42 monologues comiques par
Paul Coutlée. En vente dans les librair-
ies pour la somme de \$1.00, ou chez
l'auteur, Paul Coutlée, 131 rue Cadieux,
à Montréal.

Bureau, Est 7580 Rés., Est 3066
Dr J. M. E. PREVOST

Spécialiste
dans le traitement des maladies des Reins,
de la Vessie, aussi Maladies Vénériennes.
460 RUE SAINT-DENIS
Coin Sherbrooke MONTREAL



Les cancons du "Samedi"



AVIS—Nous recevons les cancons de partout, mais nous nous réservons le droit de ne pas publier ceux qui seraient contre la morale ou nuiraient à la réputation des gens.

Adresses comme suit: "Le Samedi", 131, rue Cadieux, Montréal, Canada. (Département spécial).

MONTREAL
RUE ST-JACQUES, EDIF GUARDIAN
Odilon P., ôte ta gomme pour répondre au téléphone!

Albert A., quand changes-tu de position? Pauvre Albert, va!

O. P., tu devrais la mettre dans le vinaigre, ta gomme.

CARRE ST-LOUIS
Horace E., grille pas trop parce qu'il fait noir quand tu sors.

Maurice G., ne te farde plus, ça rougit.

Paul-E. A., bégaye pas trop, j'en prie.

Lucien A. se vante parce qu'il a des relations avec une jeune fille que je connais. Prend garde, elle est trop belle pour toi, pauvre citron.

Lucienne L. cours pas tant après Suzanne D., tu fais pitié!!!

Corine A., me l'aimes-tu???

Emile L., rue St-Denis. Ça c'est un beau pétard à pattes croches.

MONTREAL ABATTOIRS LTD
René H., quand est-ce que tu vas voir la noire?

Omer D., à quand le nouvel enterrement de vie de garçon chez vous?

Geo. R., qu'est-ce que tu as fait de Mammy?

J.-C.-E. E. a eu une promotion: il est secrétaire de l'Association. Some job, une piastre par mois.

Roland B. et Lillie M. ça fait seulement qu'un, à quand les noces Rolland?

Lucien A. achale-nous donc pas avec ta blonde, parle-nous d'autres choses un peu.

Eugène L., quand est-ce que tu fais un feu avec ton paradisus?

VIAUVILLE
Florence R., comment t'arranges-tu avec ton concombre de la Longue-Pointe?

Lélie H., est-ce vrai que Ticoeur L. s'est acheté une auto à deux roues? Tu vas avoir du plaisir à te promener avec lui.

LACHINE
Alfred B., dong, ding, dong, il veut avoir une fille pour sortir avec lui, pauvre cœur.

DORVAL
Albert L. un beau frais, hein les gars.

Paul D. un vrai paquet de choux-fleurs bien renflés.

Omer, n'oublie pas ta brune.

René, ne m'oublie pas, tu me dois \$1.

VAUDREUIL
Luc C. frôle-toi pas tant contre le frère de G. V. pour avoir plus de chance d'y arriver.

Luc C., tu en arraches à rattraper L.L. Les jeunes filles, comment est votre cavalier M. C., Art. St-A? Combien Aur. S. te coûte-t-elle de fard par semaine.

CHATEAUGUAY
Mlle Cécile B. n'a pas de cavalier.

Rodrigue C. tu es trop grand pour la petite fille que tu vas voir.

Roch C., tu es bon avec Bernadette.

George T. toi aussi tu es bon avec Jeanne.

Joseph G. fais-toi la barbe.

Emile C. lave-toi les doigts.

STE-ANNE DE BELLEVUE
Antoinette B., as-tu signé un contrat pour porter ton costume vert. Si tu voulais changer je t'en paierais la moitié.

Emilia L., comment l'appelles-tu?...

Jean... dis-lui donc de veiller plus tard le dimanche soir.

Marie-Ange N., continue, à la prochaine séance on va t'accepter dans la confrérie des vieilles filles.

Gertie F., j'ai toujours peur que tu t'échappes dans un coup de vent.

Laurier C., comment l'appelles-tu ta dernière acquisition?

Ernest R., Aline t'attend toujours.

René P., sais-tu que Montréal-Sud va te charger une taxe; tu us ses trottoirs si souvent.

On dit que A. P., H. L. et E. D. doivent jouer dans la séance. Des beaux acteurs.

Ida S., vas-tu en ville souvent? Ah! ah! on le sait.

Yvon L., as-tu remis à TitMile le 10c qu'il t'a prêté l'autre soir pour aller acheter un paquet de tabac?

Raoul C., fils à papa, C'te Raoul-là! C'est fini!

Emile G. alias pawn-shop, comment est ton p'tit capot verdi?

Camille C. défonce les portes ouvertes chez sa blonde. Et puis ton p'tit chapeau Prince combien t'as-tu payé?

Gaston P., que penses-tu de ta fluxion? Ça va te faire lâcher le base-ball et la musique.

Aline F., ton Minou se porte-t-il bien quand tu vas au théâtre avec lui?

M. P. est un grand favori de Jack Dempsey. Attention au 2 juillet, il va changer d'idée.

Aldéric P., alias Ministre des travaux forcés, a perdu sa job d'assistant. En attendant pas de chance pour le mariage.

Louisa D. est une ancienne jeune fille de 45 printemps. Elle voudrait bien se marier, elle aussi.

Delphine C., tu as le temps de sécher avec ton gros Aimé R. car avec lui c'est un amour qui va durer 15 ans le moins. Ne te décourage pas.

Nellie et Gurtie F., allez-vous aller camper à la prochaine excursion. Vos amis vous font dire de ne pas les oublier.

Aimée D., avec tous tes thé de cinq heures tu oublies le préféré... L.

La gaspéenne à W. P. est dans ses vacances. Ses études sont terminées, elle a gagné la médaille d'or.

BEAUHARNOIS
Irene L. se pense bien belle mais elle n'est pas si belle qu'elle pense.

Léo-Paul V., la barbe, s'il-vous-plait; les cheveux aussi; un massage; un shampoo. Chanceux F., car si tu n'avais pas ce millionnaire-là tu ferais faillite.

Adrienne R. aime Léon à la folie. Elle pleure jour et nuit depuis qu'elle l'a perdu. Pauvre cœur!

George T., alias Tit-Rouge, est-ce vrai que tu es le capitaine de la fameuse petite gang des géants? Gare, mon cher ami.

Léopold B., quand tu sortiras avec du monde respectable comme tes amis de la gang, ne te farde pas. As-tu compris?

Emile D., quand pars-tu pour aller voyager? Dépêche-toi si tu ne veux pas être cassé.

Harry G., alias Satin, chef de la gang des pieds noirs.

L. voudrait bien trouver celui qui a inventé l'ouvrage.

E. G. le sport à panneaux.

M. Raoul M. ne se promène pas cette année avec son auto. Cela lui coûte trop cher.

Georgine D. comment aimes-tu ton amoureux de 70 ans?

Alice D., Cécilia F., Juliette V. se recommandent à tous les garçons du village pour sortir avec elles.

Laurette F., met donc le sac à farine loin de la maison, peut-être que tu ne tomberas pas si souvent dedans.

Juliette V., comment as-tu aimé ta danse, samedi soir, avec ton chausson de Montréal?

Dollard T., quand tu iras au Russell avec tes amis fais bien attention de ne pas tomber dans le puits.

Belonize L., proprement appelé LaPuce, fais attention de ne pas trop te mordre la langue quand tu parleras l'anglais.

Marie-Jeanne D. ne veut pas de cavalier, elle craint les déceptions d'amour, mais aucun refus à ceux qui voudront bien se présenter.

Germaine P., on dirait que tu as des ressorts quand tu te promènes avec Lily W. Est-ce l'amour qui t'émoustille?

Bertha L., promène-toi donc pas toute seule dans l'intention de rencontrer P.B.

Eva L. se vante qu'elle charme tous les garçons sur le train.

Germaine P., il paraît que tu t'es rendue malade lorsque tu as reçu Hector C. chez vous?

Gilberte H. s'est coupé les cheveux pour pouvoir mieux frapper cet été. Triste chose, la mode est passée.

Lucienne T. annonce à ses amis que son mariage avec le veuf TitNomme sera célébré le 8 mai(?)

François en veut à Charlotte parce qu'elle lui a ôté ses payes.

Dollard T., tu ne pourras plus payer la traite car les bâtons forts sont augmentés. Pauvre Dollard! Pauvre trésor!

Marie-Anne D., oh! chérie à Zafé! Toi! Moi! Soit! Roi! Quand tu plantais des onions et des patates?

Eva L., on dit que lorsque Urgel retard de cinq minutes, tu en défonces tes chaussons doubles.

Urgel C., dis-moi donc le nom de ta belle petite fille qui était avec toi, l'autre jour, et que tu étais recommandé rue St-Denis? Tu avais Pair à l'aimer pas pour

nire. Prend garde, je veux te l'ôter. Trop belle pour toi!

Germaine P., dépince-toi le bec et fais risette un p'tit peu pour Hector!

LAPRAIRIE
Emile S. est content que l'été arrive il n'aura pas besoin de s'acheter un paradisus.

Euclyde M., quand iras-tu voir Flore?

Marie-Jeanne B. se recommande au Samedi pour se trouver un cavalier.

Berthe S., tu es donc aveugle! Tu ne vois donc pas tout l'avoine qu'Edouard L. te fait manger?

Laurentia M., lequel aimes-tu le mieux, Emile S. ou Léonard Ste-M?

Paul A. se recommande au Samedi pour se trouver une blonde.

S., comment demandes-tu pour ton coco gris. Cinquante cents est offert.

Edouard L. s'est acheté des lorgnons pour se faire mieux admirer par Berthe.

Yvonne R. aime assez Arsène R. qu'elle n'en voit pas claire.

Arsène R., quand vas-tu ôter ta casquette jaune que tu as sur la tête?

A. R., H. R. et R. G., tâchez donc d'enlever vos casquettes quand vous rencontrez le monde que vous connaissez.

Omer L., comment as-tu aimé ta veillée de dimanche soir avec Irene C.?

Evangeliste P., change ton marcher si tu veux trouver à te marier.

Gilberte D., quand iras-tu avoir soin d'Alfred G.?

Béatrice B., (TitBi) fais attention de ne pas t'accrocher dans le nez d'Ar. B. quand tu l'embrasseras.

Conrad B., es-tu capable d'acheter 12 pieds de salade pour Florida M.? J'te cré.

Yvon Ste-M., va emporter sa pailasse pour veiller plus tard chez sa blonde, Juliette M.

Gabrielle V., ne cours pas tant dans les fenêtres pour voir TitPaul A.

Léopold B., comment vont les amours avec Jeanne R.? Elles vont bien, je l'espère!

Wilbrod L., quand nous chanteras-tu ta jolie chanson: Léna?

Conrad B. (alias TitVieux) professeur de fox trot.

René G., quand E.-B. n'aura plus besoin de toi où prendras-tu tes cigarettes?

René G. ferait un bon professeur de valse. Il se recommande au Samedi pour avoir des élèves.

Arsène R. va à la pêche tous les jours pour ménager son habit neuf.

Gertrude B., quand tu donneras une soirée tâche de nous inviter.

COMO
H. P., autrefois de Montréal, en villégiature maintenant réside de Como, fait des démarches pour rencontrer son ancienne amie Alice P.

RIGAUD
Léonidas P. envoie ses sincères remerciements à la personne qui l'a fait paraître sur le Samedi du 30 avril et qui ne s'est pas rassurée avant de parler.

Cécile L. veut se marier.

Arthur L. est bien blême depuis qu'il va voir Alice P. Est-ce l'amour qui te force.

Bernadette M. remercierait sincèrement ses chers amis qui voudraient bien lui trouver un cavalier.

Thérèse B., a bien hâte qu'Emile C. la demande en mariage.

Fernand G. est-ce ta canne qui raccourcit ou si c'est toi qui allonge?

Irene P. son plus cher n'est pas à Rigaud, il est à Montréal.

Thérèse S., ne va pas si souvent au village tu vas user tout le trottoir du bas de la Rivière.

Nelson B., tu vas bien avec L. P.? Continue, c'est beau, mais n'oublie pas que j'aimerais à danser à tes noces.

On dit que H. P. est content de voir que les gens de Rigaud s'intéressent à elles; ils ont un si bon goût.

Hélène, quel beau voyage as-tu fait le 25 avril!

Cécile A., on ne te voit plus avec Paul St-G.

Adrienne L., prend courage, cela viendra.

Roland, à quand ton mariage avec Irene D.?

Quel beau couple Hélène S. avec Emilien C.

Thomas L. envie tes jolis yeux, Hélène.

Hélène S. remercie ceux qui l'ont fait paraître sur les cancons; elle dit que ça la rend populaire.

Arènes-vous vu Lucien V. avec son beau petit capot neuf; ça paraît bien.

François A. C. voudrait bien tout connaître mais il ne connaît que son imperméable.

R. C., F. V. et Omer P. cherchent les gars qui a inventé l'ouvrage pour le pendre.

François C., te rappelles-tu combien tu as payé ton plus beau chapeau brun? Il va bien avec ton capot, mais il est croche.

Prochainement nous aurons l'honneur d'annoncer le mariage de François L. et R. P. qui aura lieu aux cerises. L'heureux couple partira pour voyage à Boston.

Caramelle L. tu devrais te mettre un peu de poudre car il fait noir quand tu passes au coin des rues du village.

Charles P. a perdu son chien et sa blonde. Il se recommande au Samedi pour retrouver le chien.

Marie-Louise L., l'as-tu reçu ton cavalier de chez Eaton. Ton cœur va basculer il y a trop de jeunes garçons qui s'accrochent après.

Léon P. dit qu'il ne se marie pas cet été il laisse encore baisser le prix des patates.

Marie-Jeanne D. que vous êtes donc gênée avec un garçon.

Eugène L. tu pars pour voyage à Chicago? Quand reviendras-tu?

Armand L. se recommande au Samedi pour se trouver une blonde.

Alma C. voudrait que l'hiver revienne dans un mois pour remettre son manteau de mouton de Perse.

Les jeunes filles de Rigaud sont jalouses d'Alma C. Elle a le plus joli garçon de Rigaud. Est-ce vrai, Alphonse S.?

Charles P. dit qu'il aime mieux Germaine L. mais en attendant il dit que Cécile P. est bien.

Adrienne et Lilliane L., avez-vous perdu quelque chose en face de la banque? Vous êtes toujours après chercher. J'espère qu'un jour vous trouverez.

Si Marie-Jeanne D. se peignait deux pouces plus haut il serait dangereux de la laisser seule car Elzéar C. pourrait la trouver pendue après un clou au plafond.

Gertrude St-J. a reçu de Léo S. une déclaration d'amour enflammée. Voici d'ailleurs les propres termes: "Parle, ma chérie, je te jure de t'aimer à la folie jusqu'à ce que je réussisse à avoir Ruby P."

Thérèse L., quand ton chapeau aura des petits tu m'en garderas un. N'est-ce pas, Roméo M.?

Depuis que Léon St-D. travaille à la poudrière il se donne une importance extraordinaire.

Depuis que Roméo S. sort avec les petites anglaises il a appris à parler anglais.

Quand Emile L. se fait donner un shampoo tout le monde lui dit: "Que tu as donc une belle tête!"

ST-JEAN D'IBERVILLE
Arthur J. ne regarde plus personne depuis qu'il se fait friser les cheveux à Montréal.

On dit qu'à la soirée des Chevaliers les sandwiches étaient faites à la Langue Tôt; c'est pour cela qu'il en est tant resté.

Armand B. devrait déménager de la rue St-Jacques, ça éclaircirait les environs.

On rapporte que Wellie B. portait un décolleté à l'ouverture du Club Nautique; tous les assistants savent maintenant combien il y a de côtes dans le corps humain.

Victor M. continue à vouloir gager que sa créature est la plus belle femme de St-Jean. Chacun son goût!

Ti-Charles P., si tu continues à reluquer les filles du Singer, tu finiras par loucher ou par te marier.

Armand B., ne fais pas tant le frais avec ta chèvre sur le chemin de la Barbotte.

Est-ce parce que l'étoffe est chère que tu portes tes robes si courtes, ô belle Béatrice C.?

Gertrude B., pourquoi te tiens-tu toujours au bureau de Poste avec des yeux si candides?... Est-ce pour rencontrer Armand B. ou Armand G.?

Agnès A., est-ce vrai que tu enlèves tes lunettes quand Philippe V. va te voir?

Gertrude N. va enlever sa jupe carreaux sous peu, ça causera un émoi.

On dit qu'Emma S. donnera des cours de natation cet été au St. Johns Yacht Club.

Cécile B. se recommande au Samedi pour se trouver un ami. Ne pleure pas, belle Cécile, ça viendra!

ST-OURS
Joseph L. ne parle plus de retourner en ville; il dit qu'il est mieux chez lui, il est cassé moins souvent.

Gaston M., depuis qu'il paraît sur le *Samedi* il gonfle, 1 gonfle, je crois qu'il va se produire une catastrophe. Est-ce vrai?

Simonne L., que fais-tu Arthur P. t'a déjà laissée; tu dois trouver le temps long?

Gaston M. fume les Millbank quand même, mais il les met dans un paquet de Sweet, c'est très gentil.

Simonne L., quand ton costume gris aura des petits tu m'en garderas un, ça me ferait plaisir.

Germaine M. trouve le temps bien long depuis que Wellie D. est parti. C'est fort ennuyant toute seule. Est-ce vrai?

Toine M. est bien chanceux, Bernadette P. vient le voir. Il est toujours cassé il ne peut pas aller la voir à Contre-cœur.

On annonce pour le 75 août le mariage de J. B. avec A. P. Nos félicitations.

CHICOUTIMI

André L., ne te fais pas trop de joie d'avoir Marie-M. pour toi seul; je suis capable de te l'ôter.

Salmon L., comment vont tes amours avec Annette M.? Penses-tu faire des noces bientôt, j'ai hâte?

Marguerite B. ne peut se vanter d'avoir r. f. des garçons à son âge.

Thérèse A. n'a pas de cavalier et elle en souffre beaucoup.

Clemence A. se recommande au *Samedi* pour se trouver un mari.

Juliette R., si tu étais plus grosse tu aurais certainement plus de vogue!

Germaine V., ne perd pas espoir, tu es une jolie blonde, tu trouveras certainement à te marier!

Rose-Anna F., tu es une fille pensive quand tu es avec ton ami le barbier.

J.-Pitre G. pratique le piano automatique dans l'intention de devenir professeur afin de montrer aux jeunes à trouver à se marier.

Cécile M., tu as fait un très beau voyage à Port-Alfred. Andrien T. était très aimable.

Mlle Yvonne S., de la Grande-Baie, était à Chicoutimi en promenade pour se trouver un mari.

Andrien T., à qui le généreux petit cœur qui est promis? Anxieux de le savoir.

Cécile D. nous sert toujours du mauvais temps, elle porte son imperméable quand même il fait soleil.

C. L., où prends-tu tes belles couleurs rouges?

Eugénie T. attend toujours après le jour qui lui apportera un mari.

Jeannette T., il est grand temps que tu te maries avec Chs.-Art., parce que tu pourrais bien coiffer S.-Catherine.

Cécile D., à quand le mariage avec Alex. C.? Plante-toi car Laura T., de S., va te l'ôter.

Antoinette B. lance un défi à tous garçons et filles qui trouveront à se marier avant elle.

Laura J. fait dire à tous ceux qui lui envoient des cancons qu'ils lui font plaisir; ça prouve qu'elle est intéressante puisque tout le monde s'en occupe.

Il y aura plusieurs mariages à enregistrer pour l'an 1922, en outre G. T. et A.T. et aussi E. G. s'unira à sa blonde Maria.

Petit D., portes-tu encore tes regards l'autre côté du fleuve? Un intéressé.

J. J., à quand tes fiançailles avec J.T.? Emma G., paraît que tu as pédalé ton petit boucher?

Origène G. se recommande au *Samedi* pour se faire publier; il aime cela.

Maria G. se pousse pour avoir le premier prix de mascarade.

La petite Ella D. se désole de son avenir; elle dit que personne ne va la voir.

Ti-Rat F., tu es bien courageux d'épouser la petite Anne-Marie G... Elle a l'air si fin!

Isola L., est-ce avec tes petits yeux que tu charmes Philippe L.?

Roméo M., paraît que tu aimes la petite B.? Elle va t'aimer davantage avec ton poney blanc.

Charlemagne B., le printemps arrive, tu grandis!

Décidément, Jeannette M. adore son Pitou puisqu'elle persiste à le courir.

Jean-Charles P. va économiser sur la chaussure, cette année.

Doly J. est volage, hein! elle veut connaître tous nos frais avant de quitter la place.

Thérèse A. suit la mode, elle porte ses jupes courtes pour montrer ses belles pattes.

Helène L., ne flirte pas tant quand tu me rencontres.

Petit T. cesse de briser tant de jolis coeurs et d'être si indépendant envers les charmantes demoiselles car tôt ou tard tu vas en subir les conséquences.

Je ne sais pas si Ti-Phonse M. va garder son chapeau dur tout le temps de la drave.

Depuis que Oscar G. porte le chapeau dur, il défie le garçon qui lui fera manger de l'avoine car ça lui va très bien.

Rose-Aimée D., tu devrais te passer les cheveux dans le peroxyde car avec ta petite calotte rose tu ressemblerais à une vraie poupée d'amour.

Je voudrais bien savoir si Alexandre C. est sérieux avec Maria T.? C'est le doute de plusieurs.

On annonce pour le 7 juin le mariage de M. Laurent-Paul L. avec Mlle Laura A.?

Odélie T., est-ce bien le talcum que tu te sers ou la Five Roses?

Annette B., si tu veux avoir des amis pour aller aux vues fais leur des beaux yeux.

Jeannette et Yvonne, il est temps de sortir vos bas de soie!

Roméo C., quand nous fais-tu des noces avec ta petite chérie Mlle J.? Tu m'inviieras, n'est-ce pas?

Charles-Edouard T. se recommande au *Samedi* pour se trouver une petite brunette.

Hervé L. et Juliette R. forment un couple très bien assorti.

Germaine V., est-ce Louis-Ph. G. que tu aimes ou bien son auto?

Jeannot O., sais-tu qu'il y a beaucoup de garçons qui veulent sortir avec toi!

Jean-Job G., quand te décides-tu d'aller voir les filles, à 24 ans.

Diana M. de l'ouest (ma chère), fais attention à toi quand tu passes sur la rue Racine, tu fais loucher les garçons.

On annonce pour le 11 sept. le mariage de Jos. D. avec M. A. M. Départ le même jour pour la lune de miel (?)

M.-Jeanne B., tes amours vont à rebrousse-poil avec René. Prend sur toi.

Ludovic T. trouve tellement sa maison grande qu'il a peur d'être petitement.

PORT-ALFRED

Delvida F., avais-tu J.-E.-A. D. à ta droite ou à ta gauche? C'est là que tu as dû grimper de 10 coudées en honneur.

Simonne P., est-ce vrai que tu te maries encore une fois Attends-moi donc!

Edmond P., quand ton capot de cuir aura des petits tu en donneras un à Bébé.

Gabrielle B. est la plus jolie fille de notre petite ville.

On annonce le mariage de Mlle Cécile J. pour le 47 avril 1927. Avec qui? Il est à venir.

Aldège B., comment vont tes amours avec Jeanne A. de Bagot?

QUEBEC

Emile M. de la banque donne avis à ses amis qu'au 1er mai il sera cultivateur.

Alexandre L., à quand le mariage avec ta grosse aux cheveux rouges?

Yvette D., les amours avec Emile D. sont cassées. Fâche-toi pas, il a un faible pour les irlandaises.

Willie H., tu ne parles pas souvent à ta petite brune, tu l'aimes encore. Parle-lui donc, elle veut bien te parler, elle m'a dit qu'elle n'était fâchée.

Germaine B. et Florence C., les amours sont reprises, donc?

Maria-Anne P., nous formons un *tag-day* pour t'acheter une robe à collet haut.

Blanche N., porte des verres pour admirer Donat B.

CLUB ST-JEAN-BAPTISTE

Arthur V. a sorti son... aéroplane. Il atterrit tous les soirs dans la petite rue Lavigne pour une partie d'anneaux.

Adj. G. a eu un grade, dimanche; félicitations.

Oscar P. a gagné un *Safety* pour \$1.21. Chances, va!

Hector P. et Emile F., pourquoi êtes-vous comme deux inséparables? Il y a certainement quelque chose au fond de ça. Chacun aura son tour sur le *Samedi*. Lisez-le.

RUE LATOURELLE

Jeanne F. est cassée avec Patrice F. Mes sympathies.

Jeanne F., que fais-tu sur la rue Ste-Marguerite.

Laurette F., comment aimes-tu paraître sur le *Samedi*.

Jeanne F., mes félicitations pour ton valentin; tu fais un très bon portrait.

RUE ST-VALIER

Gabrielle R., si tu te relevais les cheveux tu paraîtrais bien mieux.

ST-ROCH

Roméo B., quand tu sors avec les filles ne mâche donc pas de gomme.

ST-SAUVEUR

On annonce pour le 47 mai prochain le mariage de Féda P. avec Rosaire L.

Eusèbe T., quand sors-tu avec Cécile B.?

On vient d'apprendre que les amours de Lucienne F. avec Lorenzo T. sont comme un élastique bien étiré, il paraît que ça va casser bientôt.

John G., il y a bien des jeunes filles qui ont les yeux sur toi. Coupe-toi le toupet si tu ne veux pas te le faire arracher.

Edmond D., joli garçon à marier avec un petit nez retroussé. Qui le veut?

Jean-Baptiste H., quand tu iras au restaurant tu demanderas une peanut avec un peu d'eau, cela te fera maigrir, mon loulou.

On annonce le mariage de Juliette P. avec Donat G., gérant du club des cassés.

Jean R. dit qu'il est plus facile de conduire une auto qu'une femme.

Donat G., de quel professeur imites-tu le marcher?

Gérard P., est-ce que Germaine G. t'a montré le one-step?

Lucien L., ton voyage à Montréal ne t'a pas porté chance avec ton ami Victor C.

Blanche S., es-tu bien peinée de voir que Jos. M. a l'estomac dérangé.

Germaine S., quand vas-tu montrer à danser à Lucien G.?

Marguerite L., tu es pas mal difficile pour les garçons.

Lucienne T., de quel professeur as-tu appris l'anglais?

Charles-Auguste V., as-tu fini d'emplir tes amis avec ton voyage de New-York?

Germaine P., tu as changé ton chapeau bleu et rouge parce qu'il y en avait trop.

Emilien B., est-ce vrai que c'est cassé avec Germaine S.?

Marie-Joseph P. dit que Gustave a les jambes croches. Est-ce vrai?

ST-MALO

Lucienne L., à quand le mariage avec Lucien S.?

Elodia S., américaine d'eau douce et Mathilda P., petits pieds, gros mollets, usent leurs bottines à courir après les garçons.

BEAUPORT

Ad. L. cherche en vain pour se trouver une blonde.

Mlle B. P. compte encore un succès dans sa dernière comédie.

B. G., à quand les noces avec ton irlandais?

LIMOLOU

Alice P., que manges-tu le matin, du poulet?

Jeanne B., on s'aperçoit que Victor C. est parti pour Montréal, on ne te voit plus sur la rue. Tu vas ménager tes bottines!

Maria-Anne, as-tu fait ton marché, samedi?

Laurianne R. et Mariette R., quand allez-vous à l'opéra?

Alice B., as-tu passé une belle soirée le 10 avec Raoul C.

On annonce le mariage de Jeanne B. avec Victor C. pour le 37 de la première semaine. Pas de carte.

SILLERY

On annonce pour le plus vite possible les mariages de Théodore G. et Jos. V. avec celles qui voudraient d'eux autres.

Théodore G., si tu veux savoir ta grandeur mesure-toi avec un poteau de télégraphe.

Emilien J. tu es content que Corinne G. aille te voir le soir, c'est un ouvrage de moins pour toi.

ANCIENNE LORETTE

Georges G., pourquoi as-tu donc abandonné Germaine B.? As-tu eu un remplaçant?

On annonce pour le 37 du treizième mois (si les chemins sont beaux) le mariage de Marie-Anne F. avec le premier qui se présentera.

Alex. B., si tu étais si populaire à Loretteville tu ferais mieux d'y retourner, tu ferais plaisir aux gens des deux Lorette.

L'autobus, dès le début de la belle saison, a été apprécié grandement. On se croirait dans une grande ville tant le voyage est facile. Hein les gars.

Rosa et Juliette F. demandent des cavaliers. Pas besoin de références.

Léger G. comment vont les amours?

LORETTEVILLE

Corinne P., quel est le cadeau de noce que tu as envoyé à Maurice B.

J.-B. B., si tu te promènes trop avec Germaine B. tu vas avoir mal aux pieds une troisième fois.

Delphis R. comment passes-tu ton temps avec le nouveau set?

Juliette F., pourquoi as-tu cassé avec Jos. M.?

Yvonne P., as-tu cassé ta canne, tu ne la portes plus!

Yvonne A., tes robes sont trop courtes, on te voit la cheville du pied!

Alex. B. et Alex. L., le métier de gantier ne vous convient pas, vous feriez mieux de vous engager apprenti millionnaire.

BAGOTVILLE

L.-P. C. est triste et pensif depuis le départ de Jeanne C. de Chicoutimi. Nos sympathies.

Pierre D. est un joli blond mais il n'a aucune expression. Il est toujours fixé dans le vague.

Si Cécile L. continue à grandir elle pourra bientôt allumer les lumières dans les poteaux.

Georgette G. a bien hâte de prendre son essor vers Jonquières.

Laura F., Marie-Ange G. et Yvonne S. cessez de vous promener vous allez rester vieilles filles.

Fernande L. a l'air élégant.

Maria T., pourquoi es-tu si en peine de tes grands bras?

Jeanne R. s'est fait poser trois dents en or qui lui ont coûté \$30.

Marie-A. R., pour avoir cru bon de refuser tu dois maintenant t'en passer.

Alfred T. a eu de l'emploi à la manufacture et conséquemment reprend avec entrain son grand métier de journalier qu'il pratique depuis sa tendre enfance.

LA TUQUE

On dirait que Johnny C. prend l'habitude d'aller à la pharmacie depuis quel temps.

Eva B., on nous apprend que tu vas te marier avec ton gros-gras; tant mieux pour toi.

Pauvre Omer, depuis qu'il a été à Montréal il est bien changé.

Blandine D. a été la première à embarquer dans l'auto d'Arthur R. Chanceluse!

Aimé B. disait en 1920: "Je ne sais pas comment ils font pour vivre les commis de magasins?"

Conrad F. a l'intention de s'acheter une automobile depuis qu'Anita P. a changé de résidence.

Lucia est triste depuis que Roméo G. est parti. Il était si fin!!!

Antoinette a fait un voyage de sport. Elle a été heureuse de revoir son Aimé à la gare.

Wilhelmine est toujours seule. Pour quelle raison???

KENOGAMI

Mlle Louise A. C. pleure et elle s'ennuie, son petit Barthe H. est parti à la drave. Elle devrait être inquiète cette pauvre petite.

Abel H. aime bien Maggie A.

Certainement que John L. va trouver le temps long loin de sa petite Laura H. absente pour deux longs mois.

Louise-Anna C. n'a plus de cavaliers, c'est triste pour une jeune fille.

On annonce le mariage de Mlle Laura H. pour le mois de mai 1923 tout le monde est invité.

Laura H., combien as-tu payé ton tricot en laine bleue?

MASSON

Lovina L. aime bien se promener avec Marguerite B. et Emile L. pour écouter les amours afin de les rapporter à Cora M.

Henri D., à quand le mariage avec Laurette L.?

Royal L. est bien content de reprendre Mlle H.

Marguerite B. aime mieux Ferdina que Emile L.

Bénita K., quand vas-tu ôter ton chandail rose; il n'aura plus sa couleur?

Félix M. se pensionne à Masson; il dit que ça lui coûte moins cher qu'à Buck.

Henri P. et Arthur sont les deux meilleurs batailleurs de la place.

Lida B. a remis la bague à son ami Aurèle.

Irène L. a beaucoup de peine depuis qu'elle a perdu son Elie.

Albertine G., tu es bien contente de reprendre avec Fred.

Ira J. se tient à l'hôtel pour pouvoir reprendre avec Simonne.

Sylvio L., es-tu revenu de ta convalescence?

Irène P., tu es trop flirt.

Josaphat L., j'ai su que tu voulais apposer le transfer avec ton ancien Cadillac.

M. S. est nouvellement arrivé dans Masson, il sera bien accueilli du moment qu'il ne fera pas manger d'avoine aux garçons.

Ti-Do, tu as l'air d'une puce à cheval sur un pou.

Arthur R., comment aimes-tu cela être commis de banque?

BUCKINGHAM

Romuald R., on m'a dit que tu étais amoureux d'une brunette. Ne t'y fie pas elle est très moqueuse.

Laurette C., il est inutile de retenir un siège pour Palma H. aux vues animées, car il en préfère une autre.

Ida C. se recommande au *Samedi* pour avoir un cavalier.

Paul G., quand ton petit chapeau vert aura des petits garde-moi le plus joli.

Albert P., je t'aime à la folie parce que tu as l'air d'un joli petit habitant.

Paul G., fais attention à ta Laurette P. car elle est jolie et tu pourrais peut-être la perdre.

Laurette P., fais encore venir Laure P. d'Ottawa. Présente-moi-la car je suis anxieux de la connaître.

Cécile R., tu es bien matchée avec ton Romuald.

Eugénie T., comment vas-tu dans tes leçons de violon? Tu dois savoir jouer maintenant?

TROIS-PISTOLES

Pauline, comment l'aimes-tu ton petit Chose de la banque? Les chaleurs arrivent et s'il veut se tenir frais tout l'été Jos. D. est prêt à lui fournir de la glace.

Philippe L., si tu veux savoir ta grandeur mesure-toi avec un poteau de téléphone.

Marguerite L. charme tous les commis de banque, par ses beaux yeux noirs.

On annonce pour le plus tôt possible le mariage Bébeth M. avec celui qui voudra.

Antoinette R. est au désespoir depuis qu'Antonio D. l'a laissée elle va à la maille tous les soirs pour s'en trouver un autre. Plantez-vous les enfants.

Bernadette P., la poudre est baissée de \$2 par cent. Il est temps que tu en profites.

Marguerite M., fais attention à tes belles petites joues rouges parce que Jos D. va te les croquer quand il t'embrassera.

Mlle Blanche D., ne t'excite pas tant à courir après plusieurs garçons à la fois. On n'en attrape pas un.

M. Arthur G. est un beau suiveur; par-tout où je vais il me suit et mange mes talons qui me coûtent \$1 pour les faire remplacer.

Charles L., penses-tu encore à Yvonne D.?

LA MALBAIE

Oscar G. annonce pour les foins ses fiançailles avec Bertha L. Chances va! Marie-Jeanne V. ne te décourage pas ton amoureux va arriver bientôt de chez Eaton.

MURRAY BAY

Emma O. ne fais pas tant ta fraîche on te connaît va.

ST-GABRIEL DE BRANDON

Doria A., je voudrais bien être à ta place parce que tu dois avoir beau à choisir au club, il y en a des chics.

Comment les chars vont-ils faire pour arriver à St-G., pas de Jeanne à la gare? La grande cause, c'est qu'elle déménage.

La grosse Yvonne tâche de ne pas t'asseoir trop fort sur les sièges des chars quand tu feras ton voyage de nocces, j'ai peur que tu enfonces.

Emelda C., ne mouille donc pas ton traversin de larmes pour ton cher Emile.

Patrick a sorti son paletot blanc pour se promener avec la petite A. L.

Alice R., tâche de manger pour avoir de belles pattes.

M. C. P. irait bien voir les filles mais il est si gêné. C'est malheureux.

Mlle A. F. va être obligée de se faire venir un cavalier de chez Eaton.

Paul St-G. tu chantes comme un rossignol. Ne te fais pas prier.

Israël T., tu n'es pas obligé de perdre la tête complètement quand bien même tu sortiras avec Mlle Rosa D.

Lucien Mc. va acheter des cigarettes chez M. N. A. pour voir Yvonne.

Philippe G. aimerait bien à sortir avec B. McG.

Lydia P. prie le Samedi d'annoncer à tous les garçons du village et des campagnes, qu'elle veut à tout prix se marier.

Germaine B., comment trouves-tu Fabien B.? Assez aimable, hein?

Arselie L. et Régina A. s'aiment gros comme toute la terre entière.

Les petits bonhommes de la rue Beau-soleil, laissez-vous pousser avant de flirter.

Alcide D., tâche de ne pas tant taper des yeux quand tu rencontres les jeunes filles.

Anna D., ne prend pas tant de peine car Adéard H. va y retourner encore.

TROIS-RIVIERES

Edmond B., tu vas être placé dans la catégorie des vieux garçons, n'oublie pas que tu approches la trentaine.

Armand L., on dit que tu as laissé une soupirente à Québec, est-ce vrai?

Flore G., as-tu appris sur l'avant-dernier Samedi le mariage d'Edmond B. avec L. J. de Chicoutimi?

Maud B. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier.

En courant après Arthur R., Jeannette M. peut se casser les jambes.

Anna D. trouve Edmond B. de son goût.

Arthur R. va voir les jeunes filles proches car il n'a pas les moyens d'aller les voir loin.

On annonce pour le 32 juillet le mariage de Flore G.

On annonce le mariage de Lucia H. pour le 24 mai avec M. Charles D. (?)

On dit que Marie-Anne G. a donné une grosse commande de parfum.

Cécile L., à quand ton mariage?

Flore G. se met le corps en arc-en-ciel quand elle rencontre Anna.

BLACK LAKE

Jean B. dit qu'il a passé une belle soirée samedi à Thetford.

Titelita P. se plaît bien avec Mlle R.

THETFORD MINES

Joseph P. aime Exilia P. à la folie. Tu fais bien, envoie à ta force.

Mary S., quand vous irez sur la rue avec M. N. faites-lui baisser la tête car il peut rompre les fils téléphoniques.

Léona G. je crois que tu as perdu Alp. R. Quelle malchance.

Mlle Marie-Jeanne B. se recommande au Samedi pour avoir un ami.

Mlle Laurette B., ne cours pas tant après Jean-Marie M.

Les amours achevent entre Léopold B. et Rose-Anna B.

Eugène G., comment aimes-tu ta petite Alma A.?

Joseph L., combien as-tu payé ton chapeau mou?

Alphonse S., combien as-tu payé le cadeau de Pâques que tu as donné à Marie F.?

Laura G. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier.

Art. B., as-tu rencontré Marie-Rose L. au euhre du 21?

Oscar J., c'est inutile t'attendre 11 hrs pour aller reconduire Yvonne N., elle connaît le chemin.

S-MAURICE DE THETFORD OUEST

Rosie S., tâche donc de ne plus racourcir tes robes parce qu'il ne t'en restera plus.

Jeanne L., on dit qu'elle doit se marier dans le cours de cet été.

Clara S., laisse grandir ton petit L. avant de penser au mariage.

Marie-Louise L., on dit qu'elle doit se marier au mois de juin.

Elaine L., tu es bien fine pour Wilfrid B.

Alice L., as-tu bien hâte à dimanche au soir pour recevoir G.?

Alma C., penses-tu encore à ton petit Arthur B.?

Yvonne M., met ton excitation de côté si tu veux avoir des cavaliers.

THETFORD OUEST

H., il paraît que Gédéon C. montre la boxe à Mlle Yvonne N. C'est pour cette raison qu'il a le nez si gros.

THETFORD SUD

Marie-Louise O. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier.

Ulric D. sois donc plus tranquille en veillée pour la valse.

SHAWINIGAN

Blanche N., combien dépenses-tu par semaine pour ta poudre?

Emile B. a déménagé son gramophone de chez Lucie.

Robert B., comment aimes-tu le nez de Berthe D.

Jos. R. dit qu'il n'y a personne pour lui ôter sa garde-malade.

RICHMOND

Alphonse B., met donc le sac de farine et le baril de peinture rouge loin de la maison peut-être que tu ne tomberas pas si souvent dedans.

Patricia H. et Irène L. courent les rues pour montrer leurs chapeaux neufs.

Edwidge T., sais-tu que Fabiola M. dit à tout le monde que tu cours après son Luc?

Blanche M. se marie avec John D. en septembre (?)

Liliane H. se marie avec son habitant en septembre (?)

Jimmy D. est bien triste parce qu'il travaille toujours de quatre heures à minuit et il ne peut pas aller en promenade avec Maria S.

Liliane H., tu pourrais avoir un autre cavalier sans prendre un habitant de St-Lin.

Fausette R., qu'est-ce que cela veut dire à tous les soirs avec Mabel B. Est-ce pour rencontrer des garçons?

Rina C. est à la veille de passer pour un poteau de télégraphe.

Edwidge P., comment as-tu aimé ton valentin?

Georgette T., comment fais-tu pour avoir les cheveux si frisés?

Lianne H., tu es jolie comme une puce à l'agonie.

Rose-Aimée M., pourquoi marches-tu le corps si croché?

Ketty M. aime beaucoup les garçons mais elle n'a pas grand chance.

Rachel D., combien as-tu de cavalier? Beaucoup, n'est-ce pas... pas un seul!

Evelina D., si tu continues à gonfler fais attention, tu vas sauter.

Félix C., ne va donc pas danser si souvent à Morses parce que ta Ford va en souffrir.

Paul T., comment as-tu aimé l'avoine que Liliane H. t'a fait manger samedi quinze jours?

Alphonse B., quand retournes-tu à Québec pour aller t'acheter un autre costume? Tu pourras emmener Adéard T. avec toi pour qu'il puisse le choisir à son goût.

Nelly M., combien as-tu payé ton chapeau neuf?

Paul G., quand te maries-tu avec Mlle Elsie B.?

Jasmin D., fais pas tant ton frais en auto avec Percy B.

AMQUI

Blanche B., ne cours donc pas après Octave C.

Eugène C., tu es bien gentil, je te donne la permission d'aller voir les filles plus souvent.

Eveline B. a reçu son ami de Mont-Joli, le 25 avril.

Zéphir V. est allé voir sa veuve. Quel bonheur!

Charles F. aime toujours à aller chercher le lait avec Mlle J. M. Je crois qu'il va devenir laitier au printemps.

Zéphir V. et Odilon V. veulent faire un voyage au bord de l'eau à St-Moise. Ils veulent traverser à St-Damasse.

Eveline est arrivée de Seyabec. Elle s'est fait poser des dents en or.

Claire L. a reçu son cavalier de chez Eaton mais elle ne le trouve pas de son goût. C'est à vous autres jeunes gens de vous planter.

Fortuna T. et Cinéla T. grandissent en rapetissant.

Jos. A., tâche de te marier; tu vas voir si souvent Berthe P. que tu en maigris.

Emilien M., marie-toi donc, tu es comestible, tu vieillis et puis les patates ont baissé.

ROBERVAL

Marie-Joseph F. s'est enfin trouvé un cavalier; je vous le présente V. Hip! hip! hourra!

Germaine O. a passé sa fourrure à Bernadette O. pour qu'elle l'use!

Ma grande foi, je crois que Lucia P. était tombée dans le baril de farine dimanche après-midi avec son beau minou blanc.

Angelina P., pouf! pouf! à qui la belle bacasse? C'est à Jos. L., qu'en penses-tu E. B.?

Marie-Ange H., j'ai su que tu avais acheté ta robe de noce! Il paraît qu'elle est très chic.

Marie-Reine H. ne fais pas tant de beaux yeux tu fais mourir M. Henri M.

Anastasia L., quand as-tu dansé ton dernier fox-trot?

Elsie N. sers ton anglais, Tom L. est arrivé pour l'été.

Adéard H., quand sors-tu ton petit auto?

Georges M., tu maigris depuis que Germaine O. est à Québec.

Erral L., tes amours sont-elles finies avec Olivia B.?

T. A. T. sort avec Florence B.

Ferdinand V., as-tu fini de grandir?

ST-ROMUALD

Alma et Emilienne R. ne courez donc pas après les garçons.

Willie W. a tellement hâte de se marier qu'il ne dort pas.

Comme une puce à l'agonie P. L. aime Tit-Paul G. à la folie.

RIMOUSKI

Marie-Louise L., depuis que René St-S. t'a laissé il commence à engraisser et toi tu commences à maigrir.

Arthur P. on ne dirait pas que tu es un commis de banque; l'autre jour je t'ai pris pour un commerçant.

J. A. G. à quand les nocces avec Mlle G.?

Lucie M., ne va plus au théâtre parce que H. O. n'y est plus pour payer son entrée.

Ida M. se recommande au Samedi pour se trouver un cavalier.

Plusieurs disent que Sarah D. va rester vieille fille.

Bertha B., on dirait que tu as un ressort quand tu sors avec les commis-voyageurs. Est-ce l'amour qui t'émoustille?

Arthur P., on va t'acheter de te faire venir une petite amie de chez Simpson car il ne t'en reste plus ici; tu devrais porter la canne.

On entend parler entre les branches du mariage de Philippe B. avec Minie D.

Vous m'invitez, hein?

Eva F. et Yvonne F. ne pensez plus aux garçons.

Anne-Marie R., lequel préfères-tu, Alex. L. ou Frisco R.?

Hermanne D., est-ce vrai qu'Edouard L. t'a demandé en mariage?

Maria B., n'as-tu pas peur qu'il te joue des tours ton petit Albert C.?

Lucienne G., comment l'aimes-tu ton nouvel amoureux Tit-Bi?

Germaine L., penses-tu te faire un nouvel ami avec P. H.?

Georgianne, comment se fait-il que tu ne sors plus avec Marie-L. H., et depuis quand?

Fleurida D., aimes-tu encore à vaizer? Fais-moi le savoir hein?

Yvonne B., comment aimes-tu ma petite voix au téléphone, mais tu me dis toujours: ma chère!

Irène D., t'as pas besoin de tant te croquer avec ton petit nez en l'air.

Régina M. s'est achetée une bicyclette parce qu'elle trouve que cela descend la côte plus vite pour rejoindre Donat P.

Blanche C., tu voudras bien m'avertir quand tu auras trouvé un cavalier pour remplacer Raoul B. hein!

Yvonne M. se recommande au Samedi pour se trouver un cavalier, car elle en a déjà eu mais cela n'a pas duré.

Albert C., fait part de son mariage pour le 34 octobre 1942.

Tit-Bé, ta Lucienne ne joue pas de piano. Adrienne fait bien mieux qu'elle!

Marie-Louise H. est revenue de Montréal avec deux chapeaux neufs ainsi que deux robes neuves.

Adrien Mc. tu te crois bien bon avec Jeanne G.

Jeanne L., tu te vantes d'avoir refusé Raoul B. et George d'A.

Lucienne L. s'est tellement fâchée contre son teint qu'elle a pris sa boîte de poudre et se l'est toute mise au visage.

Yvonne L., commis, jolie fille à marier, qui la veut?

GRACEFIELD

Alice L., quand aura lieu ton mariage avec A. J.? Tu n'oublieras pas de nous inviter.

Arsène B., aime les filles qu'il n'en voit pas claire.

Tit-Bi, tu n'as pas encore de blonde, tu es bien lent.

B. G., S. L., A. M. se poussent pour H. M.

ST-BASILE

Rosaire R., ne sors pas trop avec Arthur B., le trottoir commence à être mince.

Alexina B. est à la veille de signer son contrat.

Alice G. et Alberta M., avez-vous perdu quelque chose, on vous voit chercher tous les soirs?

Léa H. est-il vrai que tu as manqué ton mariage avec ton ami des Etats?

Alexina R. se recommande au Samedi pour avoir un cavalier.

MANTWAKI

Jos. J., est-ce toi qui a fait casser Gerall C. d'avec L. B. de G. je ne te croyais pas aussi important.

Albert N., tu devrais avoir hâte que les chemins pour Gracefield soient praticables mais dis-moi donc que vas-tu faire là?

Catherine R., quand iras-tu à Gracefield? Attends-tu que F. P. puisse sortir son auto pour aller te rencontrer à la station?

MONT-JOLI

Cécile D., es-tu contente d'avoir un cavalier nouveau.

E. M. tu crois être aimé des jeunes filles mais c'est tout le contraire.

J. L. B. d'Amqui, tu es bien toujours flirt, tu te donnes bien trop de façon avec les jeunes filles quand tu viens à Mont-Joli.

Albertine F., combien pèse tes mollets? Gustave N. pourquoi ne regardes-tu pas Marguerite P.?

Yvonne G. se recommande au Samedi pour se trouver un mari riche.

Blanche D. est allé à Montréal pour se trouver un cavalier.

Horace F. tu es joli garçon, p. ante-toi pour les jeunes filles.

Coon R. aime toutes les jeunes filles, il a le cœur large.

Blanche B., qu'est-il donc arrivé depuis le 10? Tu ne vas pas à la messe aussi souvent! C.E. P. se sent le cœur plus à l'aise, mais toi?

Laurette G. a paraît-il, repris avec son ami de Québec. Blanche B. en est toute jalouse et n'en dort pas.

SHERBROOKE

Emilia P., dépêche-toi de grandir si tu veux avoir un ami pour aller aux vases.

Hervé G., cesse de briser tant de jolies coeurs et d'être si indépendant.

Lucienne L. dit que Percy W. ne peut plus avoir de blonde mais elle se trompe.

Germaine C. s'est fait couper les cheveux pour paraître plus jeune.

Jeanne C. et Gabrielle G., quand finirez-vous de courir après R. F.?

Juliette R., tu n'as donc pas de cavalier, que c'est triste?

Léontine L., si tu continues à engraisser tu vas devenir plus large que longue.

Bernadette S. a enfin un cavalier, d'où vient-il?

Ernestine M. aime à aller prendre une marche sur la rue London?

Yvonne C., finis donc de faire de la peine à Michel, de Richmond.

Alice D. doit employer beaucoup de glace pour se tenir fraîche.

Adrienne V. et Doris T. s'excitent un peu fort sur la rue King quand elles voient un certain P.

GRONDINES

A. T. doit se faire venir une blonde de chez Eaton, la semaine prochaine.

E. H., quand vas-tu à Ste-Anne?

On annonce le mariage de Maria L. avec celui qui voudra d'elle.

Cécile H., il commence à être temps que tu sers ta fourrure.

P. H. est un modèle de nos vieux garçons et A. T. pour nos veufs.

M. T. fais-toi donc venir un cavalier de chez la Cie Bon-Ton de Québec.

Tous les garçons aiment Maria L. à la folie comme des pucés à l'agonie.

DONNACONA

Georges M., combien dépenses-tu de glace par semaine pour te garder frais.

Dorilda C., à La Tuque, à la Beauce, aux Etats-Unis, et à Portneuf pas plus de mariens qu'à Donnacona Attends, ton tour viendra.

Jeanne T., combien as-tu mangé de minots d'avoine à ton voyage de Loretteville?

Une demande sera faite au conseil pour que les trottoirs soient élargis afin que D. C. puisse rencontrer le monde.

George G. attend les cheveux blancs de Berthe pour la demander en mariage.

NOMININGUE

L'ami d'Adèle frotte ses bottes.

Blanche M. retourne ton capot.

Caroline S., parle pas tant.

Lou M. travaille pas tant.

Dominique M., à quand ta déclaration à Jeanne R.?

Moïse G. n'aime pas le clair de lune.

Fred. R., prend garde à Gilberthe.

Florentine G., prend garde à ta tête.

ST-FELICIEN

Th. M., vas-tu enfin décider F. St-P. à lâcher son vieux garçon.

Avis à Jules P., j'ai de la colle garantie pour faire reprendre les cassures.

Louis P. paye le monde pour l'écouter.

Y. G. a un costume à vendre au prix de \$175.00. Avis aux millionnaires.

VALLEY JCT.

Daniel J. aime Marie-Ange B. à la folie comme une puce à l'agonie.

Aimé R. se marie le 11 de mai. Est-ce satisfaisant pour les curieux

de à Ottawa on reste un jour pas une semaine.

VALLEYFIELD

Aurélien E. dit qu'il aime mieux passer une veillée de plus avec sa blonde que d'aller danser.

Aldemar T. comment aimes-tu, la petite Alice de Belherive?

Couronne M. si tu ne fais pas attention tu vas te faire ôter ton cher petit Lorenzo. Pauvre petit cœur.

CHUTE PANET

Julia V., quand tu reviendras à Chute Panet tâche de ne pas passer ton temps à dormir pour que l'on puisse te voir.

Bernadette G. les amours sont cassées avec Eugène L. mais je crois que si elle laisse la bicyclette de côté cela reprendra.

Florence W. a commencé à danser; elle va à merveille.

Walter C., quand t'attends-tu d'aller à P. en auto cet été?

Attention, Bernadette G. tu as trop de prétendants, tu vas tous les perdre.

Eugène L., à quand tes noces avec B. G.? N'oublie pas de nous inviter.

POINTE GATINEAU

Emile L., je t'aime à la folie comme une petite puce à l'agonie.

Lorédan L., combien me vendrais-tu une douzaine de tes fox-trots?

Oscar L., pourquoi ne fais-tu pas manger de l'avoine à tes frères, tu serais capable.

Albert L., quand ton habit gris foncé aura des petits tu m'en donneras un.

Henry C. a mis sa dent en or au "gavage" pour s'acheter un paquet de cigarettes.

René T., quand ton habit de chambré aura des petits tu m'en garderas un.

Alphonse N. et Edouard B. remercient ceux qui les font paraître sur le Samedi.

Il disent que ça les rend populaire.

Morest B. dit qu'il aime Florida P. comme une puce à l'agonie.

Barry C. combien as-tu de blondes, dis, pas de blague, hein?

Donat L. combien uses-tu de poudre par semaine.

LAUZON

On annonce le mariage d'Henri C. avec Etiennelette pour le 33 mai.

BOUCHETTE

Alzir R. ne t'allonge pas tant le cou lorsque tu me parles, tu me fais peur.

Laura L. est une jeune fille tellement aimable que Lionel B. ne trouve pas le moyen de laisser la maison le samedi lorsqu'il y va.

Fleur-Ange P. est dans une attente fébrile, Antonio L. vient dimanche.

M. M. avez-vous fini de grandir?

Louisa M. est-ce vrai que tu as mis ta voilette pour la séance?

Antonio P. à qui la belle bouche?

HULL

Léopold L., à quand le mariage avec Laurette H.?

Horace L. se recommande au Samedi pour avoir une blonde.

Rodolphe R., laisse-toi donc grandir avant de jouer au pool.

Lisette L. s'ennuie de W. Ch.

Jeanne L., laisse donc S. N. tranquille.

COATICOOK

Adélard H. a laissé Jeanne L. pour essayer d'avoir Georgianna C.

Rosanna P., as-tu hâte à l'été pour faire des petits tours en auto.

Antoinette J., est-ce vrai que tu aimes bien ton vieux garçon?

On dit que Valmore ne hait pas trop Aurora B.

Germaine B. est-ce vrai que tu as repris tes amours avec Teddy?

Arthur L., je crois que le soleil te fait fondre depuis que Yvonne L. est partie.

Rose L., n'oublie pas la grande réduction du fard le 3 mai!

Fred. B. va être obligé de se faire venir une blonde de chez Eaton.

John C., penses-tu encore au mariage?

Oscar C. se fait venir une chérie de Martinville.

Alf. R., tu devrais t'acheter des remèdes pour te faire parler.

Antonio D. n'a pas besoin de glace.

Ernest H., n'oublie pas que tu es vieux garçon, hâte-toi d'agir.

Vitalis D. fait manger de l'avoine à plusieurs.

PRICEVILLE

On annonce qu'Alice G. a lâché la queue de la chatte avec Alcide D.

Pitou, tâche de penser aux jeunes filles un peu, tu es assez grand.

Irène L. et Marie-Louise C. sont en société pour faire le tour de la rue et rencontrer J. L.

LaPuce, si ton cavalier de chez Eaton n'est pas de ton goût tu le passeras à Marguerite St-L.

WOONSOCKET, R. I.

Reina D., tu as laissé Félix F. mais tu vas le regretter parce qu'il est bon garçon.

Jos. St-G., je t'aime, je t'adore! Pourquoi ne t'en aperçois-tu pas?

Maria E. va au théâtre Laurier pour se montrer.

Reina D., mets-toi un peu de poudre parce que Félix ne t'aime pas comme cela; il est difficile.

Reina D. fais attention à Félix F. il est indépendant, mais tu vas avoir du plaisir cet été avec lui.

Eva D., mes sympathies. Tu dois bien comprendre que cela aurait été un martyr pour Xavier P. de t'avoir pour épouse!

Gabrielle C. a encore un peu d'espoir maintenant qu'elle s'est trouvé un autre cavalier.

Marguerite L. aime bien sortir avec Red, mais ce qu'elle aime mieux encore c'est de venir le reconquérir tous les soirs après la veillée.

Olympe P. se marie aux cerises avec Arthur B.

Victor G. dit qu'il a payé sa taxe de célibataire cinq ans d'avance.

Morontine L., pourquoi te tiens-tu au coin des rues pour voir les garçons?

Rosarias R., va voir les jeunes filles et marie toi si tu ne veux pas rester vieux garçon.

Léo P. croit être aimé de Béatrice P. mais c'est tout le contraire elle en préfère un plus chic et plus joli que lui.

Napoléon B. est un garçon tellement chic que toutes les jeunes filles voudraient l'avoir, surtout Eva D.

Gustave A. se force assez pour Laura C. qu'il achève de mourir.

Félicité D. a tellement envie de se marier qu'elle épouserait même un veuf qui aurait quatre-vingt-dix enfants.

Jean-B. P. regrette à présent d'avoir laissé sa petite brunette, maintenant qu'il a un peu d'argent! Trop tard, fiston!

Blandine B., comment sont les amours avec M. T... et le petit cœur est-il engagé tout entier?

Alice R. a renvoyé son nouvel ami dernièrement; elle se recommande d'une manière particulière au Samedi pour lui en faire trouver un autre. Du courage, Alice, les amours vont reprendre. Ne perd pas espoir.

Frank T. musicien en chef de l'orchestre de Social qui devait faire une danse samedi dernier, n'a pas eu lieu à cause du mauvais temps. Avis au public: elle aura lieu le premier samedi qui fera beau.

Armandine V. est devenue très populaire à Woonsocket car son nom paraît très souvent sur le Samedi; elle a hâte que les chaleurs arrivent pour se promener avec son cher M. St-G. avec sa belle grosse auto qu'il a échangé dernièrement.

Avis. Chers amis, lisez les cancons du Samedi et vous verrez que Social est devenue très populaire, car l'année a été remarquable dans Social.

Madora C., comment aimes-tu à rencontrer Emery J. au restaurant avec une autre jeune fille?

Laura C. dit qu'elle peut avoir n'importe quel garçon de Woonsocket, mais celui qu'elle veut ne vient pas malheureusement; c'est triste, hein?

Azanna L. oublie ses anciennes amours. Elle préfère Ovide S.

Germaine L., ne passe pas si souvent au coin de la Clinton parce qu'Adrien T. a un œil sur toi. Si tu passes trop souvent il va avoir les deux.

Jos. B., ma foi on dirait que tu es enfilé sur un manche à balai.

LOWELL, Mass.

Zita P., cours donc pas tant après Rosario B., tu sais bien qu'il aime mieux Cécile P.

On annonce pour le 36 février le mariage de Ruth D. avec Armand P. Vous êtes tous invités. Venez en foule.

Caso D. je pense que tu as eu bien du plaisir à la partie de whist, jeudi dernier.

Pauvre Raymond D., c'est bien triste pour toi tu as deux belles filles en main mais tu ne sais laquelle prendre, voici leurs noms: Y. D. et M. A.

George, fais attention à ta petite Anna parce que Tit-Noir veut te la prendre.

Jeanne G., quand vas-tu remettre la bague à Gérard O.?

Marie-Ange A., aimes-tu encore Victor L.?

Armand L. pense bien que Marie A. s'occupe bien de lui, parce qu'il porte des grandes culottes.

Jeanne G. ne fais pas trop de belles façons à Tit-Coq parce que Dora P. va être jalouse.

Francis McD. dit qu'il ne met pas ses habits du dimanche pour sortir avec des enfants qui sont P. G., P. L., Léo B. et A. L.

STURGEON FALLS

Anna P., à quand la noce avec Raoul, cher petit cœur, tu l'aimes, hein?

Yvonne R., quel prix vendrais-tu tes sourires? Ils doivent être chers!

Tit-Jos M. et puis Midas P. se recommandent au Samedi pour avoir des blondes ou brunes.

Oscar Q. quel prix as-tu payé ta dent en or? Ce qu'elle brille.

Léo J., quelle voix tu as! Va-t'en en ville tu perds du change.

Tit-Gris, combien demandes-tu pour t'arrêter de faire des farces?

Rose L., sans le savoir le cœur se laisse prendre. Fais attention à Tit-Jos M.

Il y a promesse de rupture entre M. Noé B. et Mlle Laura L. Pourquoi?

Laura L. s'ennuie de qui? de Léo J.

Mary D., à quand les noces avec Théodore L.?

Edwidge L. comment aimes-tu J. M.?

Antonia D. depuis si longtemps qu'elle vient se marier.

Alice A. comment aimes-tu à te faire embrasser.

Marie-M. quand vont être tes noces? Épouse-moi qui attends.

Alice P., quand ton manteau rouge aura des petits garde-moi le plus rouge.

Fred M. tâche donc de te poudrer, Alice L. ne te trouvera pas si noir.

Jean L. et Juliette C., tâche donc de ne pas user les trottoirs, on en a de besoin encore.

Alphège M., quand te maries-tu avec ton petit Minou noir. J'ai bien hâte d'aller aux noces.

MANCHESTER

Béatrice L. quand auras-tu tes seize ans? Dans un an, n'est-ce pas?

MANVILLE, R. I.

Rodolphe G., quand vas-tu te marier avec Mlle Oliva M., tu sais bien qu'elle languit, je suppose que tu vas attendre aux chaudières parce que les logis sont rares, tu pourras t'élever une tente au bord de la Blackstone River.

Yvonne R., aimes-tu encore Henri B.?

Pousse-toi, tu vas peut-être le gagner!

Alphonse M., comment as-tu aimé ta promenade en auto à Providence au mois dernier avec les gens de là-bas? tu te rappelles, hein!

Clovis P., comment aimes-tu ta position de président du club, tu n'asais cela plus facile, hein, c'est gênant lorsque tu es obligé de faire des discours?

Irène G. ne prend pas tant de temps à arranger tes beaux cheveux blonds avant de partir pour l'ouvrage, tu pourrais arriver en retard.

Alba F., aimes-tu ton petit Rouge? Prends-y garde d'autres peuvent te l'enlever.

HAWKESBURY

Rose M., vous vous plaisez beaucoup avec Mr L., n'est-ce pas?

Nellie D. est malchanceuse; chaque fois qu'elle vient pour sortir elle tombe dans un baril de fleur.

Johnny D. ne t'excite pas tant pour les jeunes filles.

Amanda Q. se pousse pour Roméo B.

Lucienne B., combien même tu aimerais bien Adélard tu ne l'auras pas, car il est à moi.

Henri M., tu vas engraisser car tu manges beaucoup d'avoine de ce temps-ci.

Henri M. n'est pas bien gros, je vous assure, mais il sait où est la salle de pool.

Arthur B., tu aimes bien Maria C.?

HARRISVILLE, R. I.

Pit M., attends-tu à la fête du travail pour demander ta blonde en mariage?

Fais attention, d'autres peuvent te faire manger de l'avoine.

Emilia D., tâche donc de serrer ton kimono rose; mets-toi donc une robe pour aller sur la rue.

Blanche H., si tu continues à grandir tu vas être bonne pour aller à l'exposition cet automne.

George P., pourquoi ne te fais-tu pas d'amie? Tu es pourtant assez gros pour la protéger.

Béatrice G., comment as-tu aimé ta promenade à Providence avec Alphonse?

Albert L., cela doit faire plusieurs semaines de chaussures que tu uses depuis le printemps, car tu es toujours sur la rue.

Elisabeth D., ne fais pas tant la belle parce que tu as les cheveux roux.

Blanche St-A. ne te peintures pas tant les joues, cela peut te nuire.

George B., tu es allé en ville pour avoir une blonde, il n'en manque pas à Harrisville pourtant!

ST-EUGENE, Ont.

Florian Q. dit qu'il ne va plus à Vankech H.M. il aime mieux rester auprès de Mlle Dorine. Tu fais bien, mon garçon, reste ici.

Patrick L., vas-tu encore voir Alice V.?

C'est drôle qu'on ne te voit plus passer le dimanche après-midi.

Raymond L., quand ton chandail aura des petits tu m'en garderas un.

Jeanne doit étrenner un petit costume bientôt; j'ai hâte de le voir.

Marie-Ange E. L. les amours sont-y toujours comme y sontaient avec Albert?

Bertha S. et Dora S. est-ce que c'était la demande dimanche? Ils sont bien arrivés tard, les chemins étaient mauvais, je crois hein.

Gabriel L., comment trouves-tu les beautés de St-Eugène?

HINTONBURG, Ont.

Alexina L., est-ce vrai que tu te maries?

Laure P., tu es très aimable et si tu voulais j'irais te voir tout de suite, moi!

Ne t'évanouie pas, Rose M. lorsque tu rencontres tes amies sur la grande rue, elles savent que tu as un nouveau manteau, tu sais.

Le groupe de Mlle Rose M.; Y. J.; A. B. ainsi que G. L., n'oubliez pas vos chaussures à vous trotter sur la rue ainsi que vos yeux à examiner.

FRENCH HILL

M. A. R. et Mlle E. L. s'aiment beaucoup. A quand la noce?

On annonce pour le 35 mai 1921 le mariage d'Alfred V. avec Mlle Réa-L. d'Amond.

Albert P. et Elie P. combien dépendez-vous de glace par année pour vous tenir frais.

Irène L. va donc te promener en ville.

Mike B., si tu veux avoir une blonde ne chique pas tant de tabac noir.

Georgianna L., si tu n'étais pas si fière les garçons t'aimeraient bien mieux.

LEWISTON, Me

Marguerite B. combien as-tu payé ta broche de 10c que tu as dans la tête.

Emile P., as-tu ôté ta petite moustache parce qu'elle a paru sur le Samedi?

Georges F. et Amanda L., enfin, vous avez lâché la queue du chat.

AUBURN, Me

Jeanne et Alice P.; Lucienne et Eliane C. aiment beaucoup à paraître sur le Samedi.

Viola B., vas-tu mourir avec ton tablier rose?

COOKSHIRE

Almida B. et Clarinda C. sont allées aux noces, mais où donc? Vous auriez dû nous le dire nous y serions allés aussi.

B. M.; A. M.; et V. M. il serait bien temps que vous songiez à vous marier si vous ne voulez pas rester vieilles filles.

Marie-Louise B. fait dire à ses amis qu'elle a fini avec son serrefrein; il était bien fin cependant.

Mathilda B. n'a pas encore trouvé à se marier. Quel dommage.

Almida B. et Clarinda B., si vous vous êtes faites d'autres cavaliers à votre voyage, passez donc vos autres à vos amies qui n'en ont pas. Faites pas trop les gourmandes.

Adj. D. achète-toi un habit neuf et tu seras assez chic pour aller voir les jeunes filles maintenant. A. J. aimera sans doute cela.

Léon G., est-ce que tu gagnes assez d'argent à la banque pour t'acheter la glace qu'il te faut pour te tenir frais?

Muriel U. et Emile R. étaient ravis de voir l'annonce de leur prochain mariage dans un Samedi précédent. Ils disent seulement qu'il y a erreur dans la date.

TAUNTON, Mass.

Wilfrid S. C. a l'air très occupé à présent, que prépare-t-on Wilfrid?

Ida B. de la Cinquième Ave vient de finir une autre belle pièce de vues amées; elle a perçu son cavalier croyant de se raccorder avec Cyrus D. de Lowell.

Une grosse conversation s'est passée sur la cinquième ce matin. Pamela B. et Joséphine D. sont en discussion.

Louis T. T. a fini de peindre son auto et il y a mis une couverture cette année. Avas-tu peur de fondre ou est-ce pour préserver la poudre de tes belles?

Lévi P., fais attention de ne plus emporter les coins des trottoirs en tournant car si ça continue il va falloir hausser les taxes pour acheter de la pierre.

Joseph T. fais attention à ta chère et ne la laisse pas trop courir les séances toute seule, car tu peux la perdre ta chère Marie-Anne G.

Lazare et George T. se sont achetés un canot, ça va leur coûter \$89 pour se baigner cette année.

SOMERSWORTH, N. H.

Blanche D. ne dis pas à tout le monde que tu as eu un diamant d'Arthur G., on le sait.

Wilbrod M., dépêche-toi à avoir tes dents les filles ont hâte de te regarder?

Alberta L., tu devrais porter tes robes un peu plus longues.

Léda C., tu parles souvent de ton mariage mais ça n'arrive pas vite.

Jos. G., si ton pardessus a jamais de petits garde-m'en un.

Lydia O., que tu as donc des belles joues rouges!

Tit-Noir D., tu dois être venu au monde l'année de la grande noirceur.

Yvonne L., que ton ami avait l'air chic dimanche.

Tom C., tes chaussures te fond mal aux pieds?

Alcide D., est-ce un ressort de Ford ou de Chevrolet que tu as dans le corps.

Alphonse V., tâche donc de ne pas tant te crochir les jambes quand tu tournes les coins.

Albina D., est-ce qu'un chapeau rose feu garni noir à l'âge de raison?

Archie M. va rendre visite à F. L.?

Bessie M. depuis quand as-tu les cheveux blonds?

Adora L. ne sait plus comment marcher quand elle voit un garçon.

Laura L. se démanche le corps quand elle marche.

Clémentine D. est venue se promener de Boston avec un chapeau vert. Je me demande si elle s'est trouvée un cavalier?

Léonie R., fais attention à la taxe des vieilles filles!

Tom C. et Jos B. disent que \$5 c'est trop cher pour aller en berlot.

Philomène P. avoue donc que tu aimes G. L.

Marie-Anne G. se croit la plus chic de toute la ville.

A

L'AIDE A LA GRACE ET A LA BEAUTE

LA MAIGREUR
(Suite)

Pour engraisser, il faut beaucoup dormir ou, du moins rester au lit; en un mot, mettre en pratique l'axiome du vieux poète français Régnier, qui n'est, du reste, nullement désagréable:

Ah! que c'est chose douce et fort bien ordonnée,
Dormir dedans un lit, la grasse matinée!

Un bain chaud de trois quarts d'heure, tous les deux jours, est utile pour combattre la maigreur.

On forcera l'appétit, on le stimulera par mille chatteringes.

Voici un régime qui donne, quatre-vingt-dix-neuf sur cent, un excellent résultat: prendre le matin, à midi, et le soir, une cuillerée à bouche d'huile de foie de morue, en y ajoutant une poignée de sel gris pulvérisé; puis, les artines de Trousseau qui renferment pour 125 grammes de beurre frais, 3 grammes de chlorure de sodium, 10 centigrammes de bromure de potassium et 5 centigrammes d'iodure.

On prendra, le matin, comme premier déjeuner, une tasse de chocolat avec des tartines de beurre.

Le second déjeuner sera composé des mets qu'on défend aux obèses: porc, foie, pommes de terre, etc.

On pourra faire aussi usage des "gaudes" sortes de crêpes à la farine de maïs qu'emploient les Orientaux pour engraisser leurs femmes et les Strasbourgeois, leurs oies.

Manger beaucoup de raisin.

Les huîtres, moules, escargots, écrevisses, sont très bons.

Boire de bon vin.

Entre les repas, boire quelques verres l'extrait de malt, de stout.

A quatre heures, une collation.

Le soir, dîner substantiel.

Il faudra éviter les longues promenades, les bals, les exercices violents.

Comme le trop de graisse, l'excès de maigreur est l'ennemi de la beauté féminine, il faut donc faire tous ses efforts pour se conserver fine et grasse: caille à point, en un mot.

(A suivre)

Vert, Noir ou Mélangé. { Ne se vend qu'en paquets cachetés à l'épreuve de l'air.
Soyez sur vos gardes { Les thés en feuilles se ressemblent généralement beaucoup, mais il y a une grande différence dans l'infusion.

L'énorme vente dont il jouit déjà est une preuve concluante que la qualité et la valeur du

"SALADA"

sont irréprochables.

665 F



No 2

**SUPERBE GRAVURE
D'ART**

POUR 15 CENTS

COUPON POUR GRAVURE D'ART DU "SAMEDI"

Ce coupon, avec 15 cts, donne droit à la gravure ci-dessus mentionnée.

Nom

Rue

Localité Province ou Etat

Adressez comme suit:

POIRIER, BESSETTE & CIE., 131, Cadieux, Montréal.



PRINCE

Voyez Notre Assortiment
Avant d'Acheter
Ailleurs

**MEUBLES-TAPIS
POELES-PRELARTS
RIDEAUX ETC**

COMPTANT-CREDIT

Machine parlante Columbia ainsi que
les Disques, toujours un grand Choix.

THE J. S. PRINCE CO.,

WM. LALONDE, Président.

85, Blvd. St-Laurent,

Entre Vitre et Craig, Montréal, Qué.



Sauce pour les escargots.—Hacher finement environ 1 1/2 once de jambon cuit, avec gros comme un œuf de mie de pain, et une tomate entière; y ajouter une dizaine de noix émincées et écrasées. Faire revenir dans deux cuillerées de bonne huile d'olive (la mie de pain sert à lier la sauce), ajouter les escargots avec leur coquille, épicer à volonté, couvrir d'eau et laisser mijoter une bonne demi-heure.

La sauce ne doit pas être trop courte mais assez épaisse cependant.

Potage basque.— Dans 2 chopines de bon bouillon, ou mieux encore de consommé, faites cuire environ quatre onces de vermicelle. Ajoutez deux cuillerées de purée de tomates fraîches ou de conserve, suivant la saison, et un peu de fromage de gruyère et de parmesan râpés, mais au moment de servir seulement.

Sauce Robert.— Mettez dans une casserole un peu de beurre avec une cuillerée à bouche de farine; faites roussir votre farine à petit feu, quand elle est de belle couleur mettez-y trois oignons hachés très fin et du beurre suffisamment pour faire cuire l'oignon, mouillez avec de l'eau, laissez bouillir une demi-heure; quand vous êtes prêt à servir, mettez-y sel, poivre, filet de vinaigre et un peu d'extrait de viande délayé.

Sauce ravigote chaude.— Avec du beurre et de la farine, faites un filet roux sans couleur. Faites bouillir; mêlez-lui alors deux cuillerées d'échalotes hachées, un bouquet de persil et gros poivre; cuisez un quart d'heure. Dégraissez et passez dans une autre casserole; cuisez-la cinq ou six minutes pour lui faire prendre consistance; retirez-la; incorporez-lui quelques cuillerées de bouillon et une cuillerée de moutarde délayée; finissez-la avec deux ou trois cuillerées de pimprenelle, estragon et persil finement hachés.

Culture des tomates.— Un moyen curieux de culture de tomates consiste dans des coquilles d'œufs remplies de terre. Avec ce moyen on est dispensé de la transplantation. Si l'on a soin de conserver, sans la briser, la coquille des œufs qu'on mange cuits à la coque, chaque coquille constitue un petit vase dans lequel on peut semer des graines. Lorsque les jeunes pieds, venus de ce semis, doivent être mis en pleine terre, au lieu de les arracher, en mettant leurs racines à nu, ce qui fatigue toujours un peu les plantes et en arrête momentanément la croissance, on enfonce dans le sol le petit vase formé par l'œuf en même temps on presse fortement entre les mains la coquille qui, ainsi brisée, laisse passer les racines dès qu'elles s'allongent.

Chou-fleur à l'italienne.— Faites cuire un chou-fleur dans de l'eau salée après l'avoir divisé en assez gros bouquets. Evitez de les briser. Lorsque ces bouquets sont tendres, mais pas trop cuits, retirez-les de l'eau et faites-les égoutter. Après quoi divisez de nouveau ces branches en plus petits bouquets, que vous tremperez dans une bonne sauce au jus de viande à demi-froide. Au bout d'une demi-heure, roulez vos petits bouquets dans de la panne blanche puis dans un œuf battu; passez-les une seconde fois et faites-les frire tout simplement dans une bonne friture.

Beaucoup d'usages

SNAP

LE GRAND

Nettoyeur de Mains

ACHETEZ-LE AUJOURD'HUI

Les meilleurs Chefs

emploient notre Gélatine pour confectionner les mets délicieux, qui font leur réputation.

Apprenez leurs secrets en écrivant pour notre livret gratuits "Recettes choisies".

J. & G. COX, LIMITED
CASIER 3009 MONTRÉAL

(Fabriquée en Ecosse)

COX'S

instant Powdered

GELATINE



FEMMES MALADES FEMOL

LE SPECIFIQUE DU DR CAZO VOUS GUERIRA

FEMOL est composé exclusivement d'extraits de plantes bienfaisantes possédant une action tonique et curative sur les organes particuliers à la femme. Des milliers de femmes lui doivent leur guérison.

Femol soulage rapidement et guérit Positivement

Beur Mal, Leucorrhée, Ovarites, Métrites et toutes faiblesses, irritation, inflammation et ulcération des organes féminins. Les femmes faibles et souffrantes, essayez FEMOL. Envoyez-nous 10 cts pour frais de poste et nous vous enverrons un traitement d'essai généreux ainsi qu'une copie du livre illustré du Dr Cazo sur les maladies des femmes.

FEMOL est en vente partout \$1.00 la boîte, 3 boîtes pour \$2.50; on vous l'expédiera sur réception du prix. Adressez: INSTITUT CAZO, CHAMBRE 22, No 1 PLACE ROYALE, MONTRÉAL.

Met rapidement en fuite le Catarrhe

— sept jours et même moins!

Ainsi faites-en l'essai chez vous.

Ceux qui souffrent du catarrhe peuvent être certains qu'il existe pour eux un moyen sûr de s'en débarrasser. Un nouveau composé existe, dont les résultats dépassent les espérances. C'est quelque chose de tout à fait nouveau, de simple et d'application facile. Il vous débarrassera, chez vous, de tout catarrhe dans la tête, le nez ou la gorge, en sept jours et même moins. Toutes ses victimes savent combien le catarrhe est dégoûtant. La muqueuse malade est une infection. Vous êtes repoussant pour votre famille et pour vos amis. Cette maladie vous fatigue, vous épuise, affaiblit votre intelligence et votre volonté. Et il y a des millions de microbes dans les expectorations, dans les crachats, et vous vous transmettez inévitablement à d'autres.

Si vous désirez sincèrement vous en débarrasser sans délai, écrivez de suite à "Nurse Jan-O-Sun, Rg'd., appartement A66, 239 Ouest, rue Craig, à Montréal. Vous n'avez qu'à donner simplement votre nom et votre adresse. Nous ferons le reste promptement, de manière à ce que vous puissiez faire l'essai du médicament pendant sept jours.



L'ORÉAL

Teinture Instantanée pour Cheveux
Rend aux cheveux fanés et sans vie les teintes luisantes et souples de la jeunesse; n'abîme pas la chevelure; est facile à appliquer; s'emploie à la maison avec les meilleurs résultats.

Insistez pour l'Oréal.
Refusez les substituts.

Chez tous les pharmaciens et coiffeurs
Importée de France par
ANGLO-AMERICAN AGENCIES LIMITED
41-43 St. François Xavier Street
MONTRÉAL

ACHETEZ

La Revue Populaire



EXAMEN DES YEUX Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torlo" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, coude, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal..... **Le Spécialiste BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144, rue STE-CATHERINE Est Coin Av. Hôtel-de-Ville, MONTRÉAL.

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des pèdriers ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

Recettes et Conseils

Les taches blanches qui apparaissent au printemps sur le zinc du réfrigérateur disparaîtront si vous les frottez avec de l'huile de charbon. Laissez le réfrigérateur ouvert plusieurs heures, puis lavez-le avec de l'eau, du savon et un peu d'ammoniaque. Le réfrigérateur sera propre, et sentira bon et les taches auront disparu.

Pour détruire les insectes.— Mettez de l'alun dans de l'eau chaude et laissez bouillir jusqu'à ce qu'il soit dissout. Appliquez avec une brosse partout où les insectes grimpent et vous les détruirez tout de suite, il n'y a aucun danger pour la vie des personnes et cela ne fera aucun tort à la propriété.

La meilleure marché de toutes les huiles.—Si l'on considère les qualités curatives de l'Huile Electrique du Dr Thomas, c'est la meilleure marché de toutes les préparations offertes au public. On la trouve dans toutes les pharmacies du Canada, d'un océan à l'autre, et tous les marchands de campagne l'ont en vente. Ainsi, pouvant se la procurer facilement à un prix très modéré, personne ne devrait manquer d'en avoir une bouteille.

Enlèvement des taches de rouille sur les étoffes.—Voici un procédé un peu compliqué, mais qui réussit bien à enlever les taches de rouille sur les étoffes. On se procure d'abord quelque peu d'acide muriatique, que naturellement il ne faut pas manipuler sans précaution puisqu'il présente quelques dangers. Puis on place l'étoffe tachée de rouille au-dessus du bol rempli d'eau bouillante et l'on trempe le bout d'un bouchon dans l'acide pour en toucher la tache de rouille. Celle-ci tourne brusquement au jaune brillant et l'on baigne l'étoffe dans l'eau. On agit de même pour les taches qu'il pourrait y avoir à traiter et l'on rince l'étoffe dans plusieurs eaux pour finir dans de l'ammoniaque diluée et enfin dans de l'eau pure. Il vaut mieux mettre d'abord excessivement peu d'acide sur la tache, quitte à recommencer, car son action est violente et pourrait même détruire le tissu.

Pour amollir les bottines et les souliers.—Frottez bien vos bottines ou souliers avec de l'huile de ricin, laissez-les reposer douze heures. Cela les empêchera de craquer et les rendra mous.

Si profondément que soit enraciné un cor ou une verrue, il lui faut céder à l'action du Holloway's Corn Cure, lorsqu'on s'en sert tel qu'indiqué.

L'huile de charbon nettoiera bien vos mains après que vous aurez miné la fournaise ou le poêle. Mettez-en un peu dans l'eau, et puis lavez-vous les mains, puis lavez-les de nouveau dans de l'eau tiède et finalement dans de l'eau bien chaude avec beaucoup de savon, et servez-vous d'une brosse à ongles bien dure. Puis en dernier, frottez-vous les mains avec du jus de citron et de la glycérine. Quand le zinc de la cuisine est rouillé, frottez-le avec de l'huile à charbon.

Huile de charbon.—L'huile est d'une grande utilité aux maîtresses de maison et elle rendra beaucoup de services en maintes circonstances. Une cuillerée à soupe dans une chaudière d'eau bien chaude mettra brillants et clairs les fenêtres, les miroirs et les vitres de cadres. Servez-vous d'un linge petit et propre, trempez-le dans l'eau, tordez-le bien puis frottez les vitres après avoir essuyé le bois du cadre avec un linge huilé, puis procédez à l'autre fenêtre et faites de même de chaque côté, ainsi de suite, puis revenez à la première fenêtre, puis essuyez avec un grand linge sec et propre. Il n'y a réellement plus besoin de poli, car les vitres et les miroirs seront brillants et très nets.

Les robes et jupons de coton et autres tissus empesés ne devraient pas être mis de côté pour l'année suivante tout empesés. Lavez-les et laissez sécher à la grosse et ils ne pourriront pas.

Comme vermicide, il n'y a aucune préparation qui égale le Mother Graves' Worm Exterminator. Il a sauvé la vie de quantités d'enfants.

Comment les femmes évitent les opérations

Les unes sont nécessaires les autres ne le sont pas

Toute femme devrait d'abord faire l'essai du
Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.



Chicago (Ill.)—"Une maladie de femme me retenait au lit. J'avais à mon chevet quatre médecins qui ne me faisaient aucun bien. Ils disaient tous que je devais subir une opération chirurgicale. La femme d'un pharmacien me parla du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. J'en pris 22 bouteilles régulièrement, après quoi j'étais parfaitement bien. Je n'ai plus eu l'occasion d'en prendre parce que j'étais bien portante. J'ai un appartement de six pièces et je fais moi-même mon ménage. Sur mes conseils mes deux sœurs prennent du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Vous pouvez publier ma lettre. Elle ne contient que la pure vérité. J'écirai à toutes celles qui le désireront une lettre personnelle, confirmant ce que contient celle-ci."—Mme E. H. HAYDOCK, 6824 St. Lawrence Ave., Chicago (Ill.).

Une Dame du Vermont qui devait subir une opération, ajoute son nom à la longue liste des femmes heureuses qui ont été remises sur pied par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Burlington (Vt.)—"Je souffrais de maux de femmes. Les médecins me disaient tous que je ne me porterais bien que si je subissais une opération chirurgicale. J'étais si malade que je ne pouvais traverser ma chambre. Je ne pouvais rien faire. Ma belle-sœur me conseilla de prendre du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Ce médicament me fit beaucoup de bien. Je tiens maison, j'ai un enfant et je fais moi-même tout mon ménage. J'ai recommandé le Composé Végétal à toutes mes amies. Vous pouvez publier ma lettre."—Mme H. R. SHARRON, Apple Tree Point Farm, à Burlington (Vt.).

Dans les hôpitaux il y a beaucoup de femmes qui vont subir une opération. Il n'y a rien que redoute une femme comme une opération, ainsi que les longs mois de douloureuse convalescence qui en sont la conséquence; si toutefois l'opération réussit.

Il n'est que trop vrai que les maux de femmes négligés peuvent devenir tels qu'une opération est nécessaire. Mais la plupart des maux de femmes ne nécessitent pas une intervention chirurgicale. Ils ne sont pas causés par des déplacements, des tumeurs ou des grosseurs, bien que les symptômes puissent sembler les mêmes. Lorsque ces maux font leur apparition prenez de suite du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham pour soulager votre détresse et prévenir l'aggravation de vos douleurs. Comme question de fait, bien des femmes auxquelles les médecins avaient conseillé une opération nous écrivent pour nous dire que le Composé Végétal de Lydia Pinkham, les avaient remises sur pied.

Le volume confidentiel de Lydia E. Pinkham sur "Les maux particuliers aux femmes," vous sera envoyé gratuitement sur demande. Ecrivez au Lydia E. Pinkham Medicine Co., à Lynn (Massachusetts). Ce volume contient des renseignements utiles.

LISEZ

LE PANORAMA

Magazine de Vues Animées
en Langue Française

EN VENTE PARTOUT 25c le Numéro

CONNAISSEZ-VOUS LA

CELEBRE POTION ANTILAITEUSE

du Dr. N. ALPHONSE SIROIS, de Ste-Anne de la Pocatière, P. Q.

C'est le plus grand

Nettoyeur et Purificateur

du corps et du sang. Le secret de la santé est de se tenir le système en parfait ordre par le bon fonctionnement des intestins et des reins.

INDICATIONS. Sevrage, ôter le lait dans les membres et le sang, le temps de la grossesse, fausses couches évitées, jambes de lait, maux de matrice, retour de l'âge, hydropisie, mal de reins, rhumatismes, clampsies, impuretés du sang de toutes sortes, le trop d'embonpoint, la constipation et la mauvaise digestion.

Remède absolument inoffensif. Il agit en nettoyant les intestins, les reins et le sang. Consultations gratuites verbalement ou par écrit. Envoyez-moi \$2.50 et je vous enverrai le traitement qui convient dans chaque cas.

AGENTS DEMANDES.

Représentant: A. DOUTRELOUX, 164 rue Aylwin, Tel. LaSalle 2961 W
Succursale aux Etats-Unis, 189 Wilson St., Manchester, N. H.

CERTIFICAT

28 janvier 1920.

Docteur Sirois,

Je vous écris pour vous dire que votre POTION ANTILAITEUSE m'a fait un grand bien. Je n'ai plus de rhumatisme dans les membres et ma digestion se fait très bien.

(Signé) Mme Jos. DESJARDINS,
Ste-Thérèse de Blainville.

Téléphone: Plateau 2270

DR LAURENT GODIN

Licencié du Conseil Médical du Canada
Ex-interne de l'Hôtel-Dieu

MEDECIN et CHIRURGIEN

Heures du bureau: 314 rue BLEURY
2 à 6 P. M. MONTREAL.
7 à 9 P. M. Près théâtre Impérial.

SITUATION

— Les héritiers du mort n'ont pas pu s'entendre.

— Qu'ont-ils décidés?

— Ils ont décidé de remettre les funérailles à une date ultérieure.

DANSE MODERNE

Henri. — Où allez-vous, ma belle enfant?

Denise. — Je vais jazzer, monsieur.

Simple et sûre. — L'Huile Eclectique du Dr Thomas est d'une application si facile que les instructions concernant son usage, peuvent être comprises par un enfant. Employée comme liniment, la seule chose à faire est de frotter, et en pansement il n'y a qu'à appliquer. Les instructions sont si claires et si précises qu'elles sont immédiatement comprises par les jeunes aussi bien que par les vieux.

AU MAGASIN

Le monsieur. — Est-ce que ces collets de dentelles sont de bonne qualité?

L'employée. — Oui, monsieur, j'en porte un moi-même. Voyez.

Le monsieur. — Montrez-moi donc vos bas de soie.

AU BON VIEUX TEMPS

— Ainsi, vous prétendez vous être battu durant la guerre de cent ans?

— Oui, monsieur, j'ai rejoint l'armée dès le premier jour.

LES DEUX CLOWNS



Tigousse. — Comme tu as un costume qui fait pitié, j'en demeure stupéfait.

Charlot. — Que dois-je faire pour rendre la tranquillité à tes esprits alarmés?

Tigousse. — Va chez Déchaux frères, pour le faire nettoyer, car tu sais que Déchaux Frères, 197-est, rue S.-Catherine, entre Sanguinet et S.-Elizabeth, ou à 710-est, rue S.-Catherine, entre Panet et Visitation sont les meilleurs teinturiers et nettoyeurs au monde. (Demandez le catalogue gratuit à l'une des deux adresses.)

Achetez "LE PANORAMA" de mai

LA DERNIERE NOUVEAUTE DE MONTRE

Finie en or, cadran au radium, mouvement suisse garanti, 21 rubis, garantie

N'envoyez pas d'argent

et 18 articles de valeurs GRATIS

N'envoyez pas d'argent



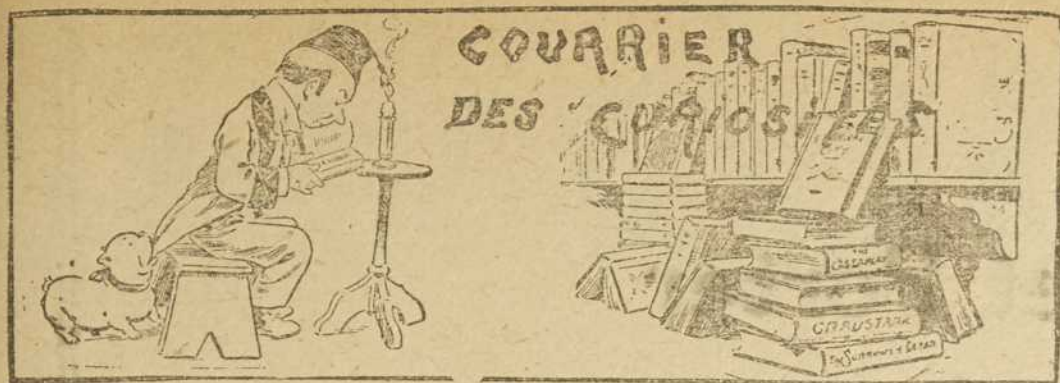
Vous n'aurez qu'une fois dans votre vie l'opportunité qui vous est offerte aujourd'hui. Regardez cette magnifique montre que vous pouvez avoir dans une véritable occasion, en même temps que nous vous donnerons, avec cette montre, ces 18 articles de valeur absolument GRATUITEMENT. La montre est finie or, gravée très joliment, elle a un cadran au radium sur lequel vous pouvez lire l'heure à l'obscurité, c'est un point 16, ouverte, elle a un mouvement suisse de première qualité de 21 rubis. Cette montre est si pratique et si utile que toutes les personnes qui veulent avoir une bonne montre devraient acheter cette montre, qui leur donnera satisfaction. Ces montres sont connues dans toute l'Amérique et l'Europe comme les meilleures du genre. Pourquoi dépenser davantage sur une montre lorsque vous pouvez avoir la même satisfaction avec une montre meilleur marché? Cette montre vaut bien davantage mais comme nous la recevons directement de la manufacture nous pouvons la vendre à un prix spécial très bas, et comme nous voulons la lancer rapidement dans le public, nous avons décidé de donner avec chaque montre ABSOLUMENT GRATUIT ces 18 objets de valeur — LE TOUT POUR \$15.95. La montre que nous avons décrite plus haut et les 18 articles que nous vous donnerons avec cette montre sont: (1) Une jolie chaîne de montre, (2) une épingle de cravate, (3) une paire de boutons de manchettes, (4) une bourse en cuir, (5) une plume-fontaine, (6) une lavallière de dame, (7) un cuir à rasoir, (8) un peigne, (9) un porte cigarettes, (10) ciseaux, (11) une épingle à collet, (12) un blaireau, (13) une lime à ongles, (14) un outil combiné. Douze nécessités en un seul outil, un pic à glace, un tire-bouchon, une lime pour aiguiser les ciseaux, pour couper le verre, pour briser le verre, une clef pour le poêle, un arrache-broquettes, un marteau à broquettes, pour aiguiser les couteaux, pour ouvrir les jarres, pour ouvrir automatiquement les boîtes, et pour enlever les capsules des bouteilles. (15) Rasoir du meilleur acier, valeur \$3.00, (16) une pipe, (17) une tondeuse pour les cheveux, valeur \$3.00, et (18) une pince à cravate.

Nous vous garantissons satisfaction complète ou votre argent vous sera remis, ceci, lorsque vous aurez reçu la montre et les dix-huit articles, si vous n'êtes pas entièrement satisfait et que vous nous aurez retourné le tout en moins de dix jours et en bon ordre, vous pourrez avoir votre argent. Rien ne peut être plus honnête et nous savons ce que nous offrons.

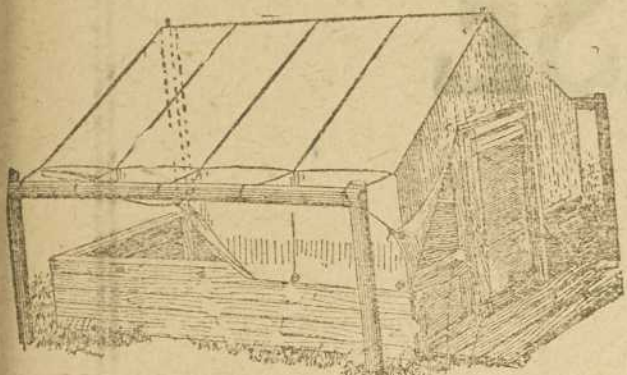
Ne vous laissez pas tromper par des imitateurs de notre offre. Ils ne vous donneront pas les mêmes articles de valeur. Ce que nous donnons GRATIS vaut beaucoup plus que leurs offres et vous préférerez payer un peu plus et avoir pour votre argent que payer moins et rien avoir.

Découpez cette annonce et envoyez-nous, avec elle, le plein montant de \$15.95 par mandat poste, et nous vous enverrons le tout par paquet enregistré. Hâtez-vous et envoyez votre ordre immédiatement, car cette offre n'est que pour un temps limité seulement.

Variety Sales Company, Dépt. 804 D., 1016 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.



UNE TENTE MODERNE POUR LE CAMPEMENT



L'intérieur d'une tente peut être rendu plus confortable si on érige des murs en bois à la base de la tente.

Ces murs peuvent avoir de deux à trois pieds de hauteur.

La toile de la tente vient s'ajuster à ces murs de bois, ce qui rend la tente beaucoup plus solide et plus résistante sous l'action des vents. Pour consolider davantage on pose des poteaux dans la terre à l'extérieur des murs et on attache les sommets de la tente à ces poteaux.

POUR PORTER LES TUBES DE COULEURS

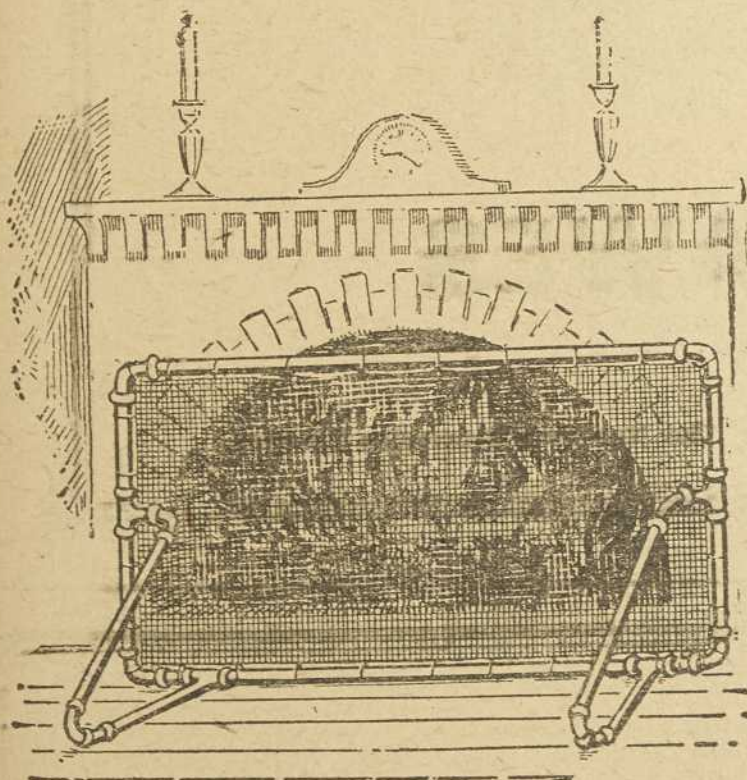
Un peintre a imaginé une boîte à couleurs très originale.

Dans un bloc de bois il a taillé des trous assez grands pour y mettre ses tubes de couleurs et ses pinceaux.

Cette boîte, une fois finie, avait une si jolie apparence que quelque temps après tous ses amis avaient le même genre de boîte à couleurs.

Un coup d'oeil sur notre vignette vous montrera la manière de faire cette boîte originale et artistique.

POUR LES CHEMINEES



Souvent à la campagne il nous faut faire des feux de cheminées dans les premiers jours de l'été car les soirées sont, souvent froides, alors il arrive parfois que des étincelles de feu vont se déposer sur les parquets, endommageant les vernis; quelquefois même des enfants ont été brûlés par ces mêmes étincelles.

Il faut donc à tout prix prendre bien ses précautions contre les dangers d'incendie. On a imaginé quelque chose de très simple et de très original. Avec des tuyaux ordinaires, on fait un cadre de la grandeur désirée, sur lequel on pose un net ou un moustiquaire en broche. De cette manière toutes les étincelles sont arrêtées et il n'y a aucun danger d'accident ou d'incendie.

Double durée de vos bas de soie!

CE sont les bas sales qui durent le moins longtemps! Les bas lavés au LUX qui durent le plus longtemps. Il est si facile et si simple de les laver dans la mousse crémeuse du LUX qui se fait dans le temps de le dire. Et cela sans frotter ni tordre. Dans l'espace de quelques minutes. Repassez-les avec un fer chaud tandis qu'ils sont encore humides, et les bas les plus fins, les plus légers paraissent comme des neufs—car le LUX est si pur qu'il n'endommage rien de ce qu'on peut confier à l'eau pure.

Il n'y a rien pour prendre la place du LUX. En vente chez les épiciers et dans les magasins à rayons.

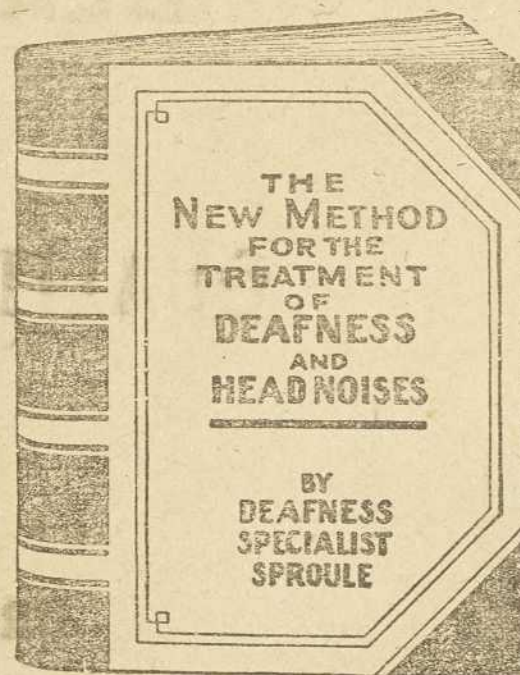
Brochure de recettes "Le Soin du Linge Fin" par la poste sur demande.

LEVER BROTHERS LIMITED, TORONTO

LUX

LIVRE GRATUIT SUR LA SURDITE

METHODE DE TRAITEMENT A DOMICILE EXPLIQUEE



Un nouveau livre excessivement intéressant qui traite de la surdité et des moyens de la soigner à domicile est expédié gratuitement par son auteur, un spécialiste des Oreilles favorablement connu pour sa méthode de traitement à la maison de toutes les affections des oreilles.

Toutes les personnes qui entendent dur devraient lire ce livre précieux qui contient la manière de soigner la surdité chez soi, sans douleur, sans perte de temps et sans aucun inconvénient.

Le Spécialiste en Surdité Sproule (grad  en médecine et chirurgie de l'Université de Dublin, Irlande, ancien chirurgien du British Royal Mail Naval Service) qui a écrit ce livre, a étudié la surdité pendant trente-cinq ans. La sympathie profonde et l'amitié qu'il porte à tous ceux qui souffrent de cette affection se révèlent dans chacune de ses pages.

D'une couverture à l'autre cet excellent livre abonde des conseils que demandent à conn tre les sourds. Il explique la conformation de l'organe auditif, les raisons pour

lesquelles le sourd n'entend pas, comment certaines maladies entraînent la surdité et les raisons des bruits étranges qui se font entendre dans les têtes et les oreilles malades. Il montre comment les couloirs ou passages de l'oreille peuvent être obstrués et comment les parties intérieures deviennent endommagées. Et le mieux de tout, il enseigne le moyen de traiter la Surdité et les Maux de Tête à la maison, grâce à sa Méthode.

Si vous êtes sourd — si votre entendement est défectueux, ou si vous souffrez de la tête ou des oreilles, de quelque manière, ne négligez pas ces maladies.

DEMANDEZ-NOUS CE LIVRE AUJOURD'HUI

et lisez-le attentivement du commencement à la fin, de la première à la dernière page. Il vous procurera, et cela sans un sou de dépense, tous les renseignements en même temps que tous les soulagements moraux que requiert votre  tat. Rappelez-vous que ce livre vous appartient, qu'il n'y a qu'  le demander et qu'il vaut la peine d'être mandé. Tout ce que vous avez à faire est d'écrire vos nom et prénoms lisiblement ainsi que votre adresse sur

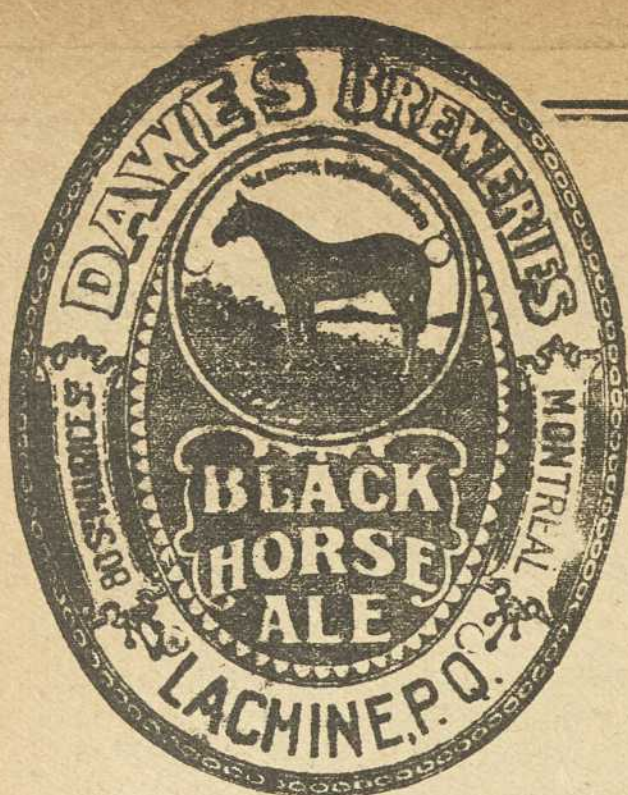
les lignes pointillées du coupon ci-contre et de nous l'envoyer par le prochain courrier, ainsi libellé:

DEAFNESS SPECIALIST
SPOULE
Trade Building
BOSTON, Mass.
( crivez en français ou en anglais, à votre gré.)

COUPON POUR LE LIVRE GRATUIT SUR LA SURDITE

Noms et Prénoms

Adresse



ASSUREZ-VOUS QU'IL
Y A UN CHEVAL
SUR L'ETIQUETTE

Bière et Porter

BLACK HORSE

DE DAWES

"Toujours Favoris"

La nouvelle loi des li-
queurs permet le bras-
sage et la vente de la

Bière et du Porter

BLACK HORSE

de la

QUALITE D'AUTREFOIS

BRASSERIE **DAWES**

The National Breweries Limited.

LISEZ **LE PANORAMA** DE MAI